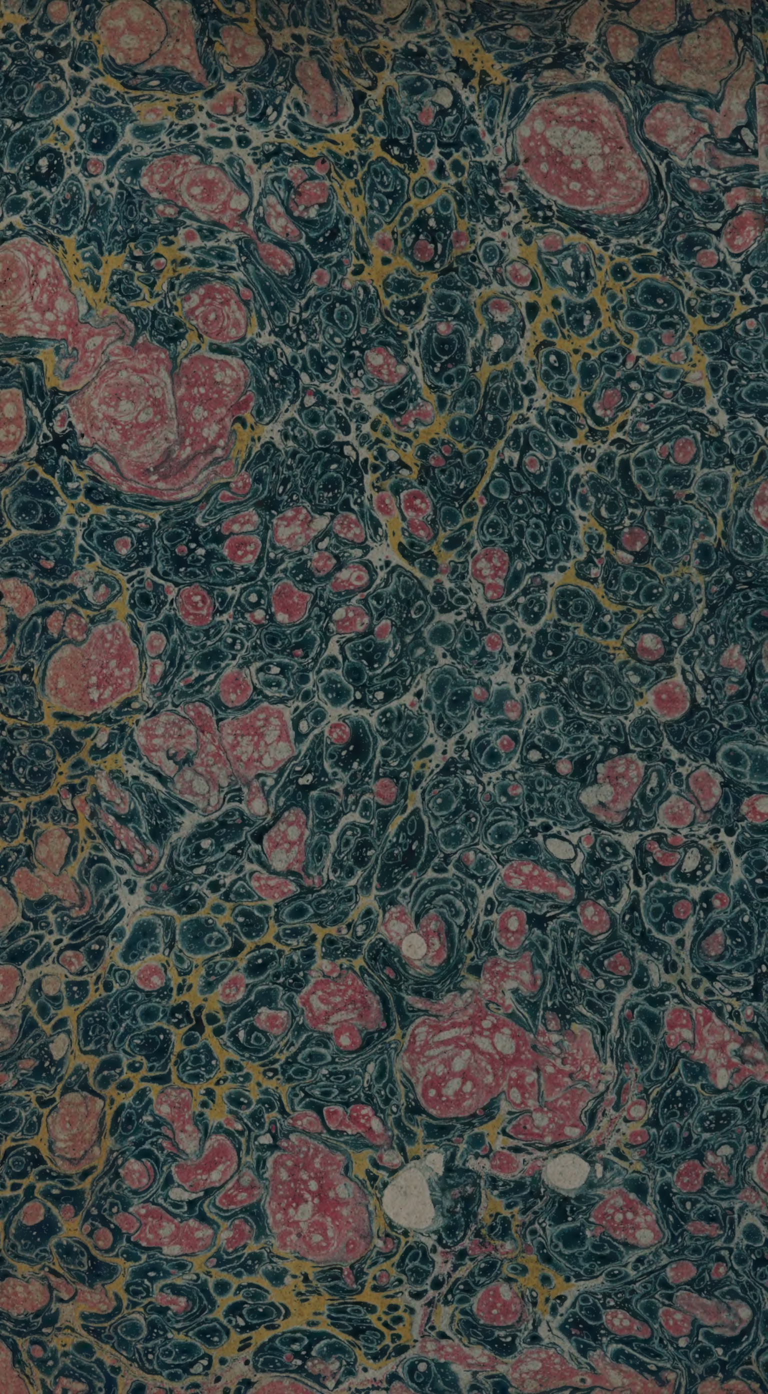
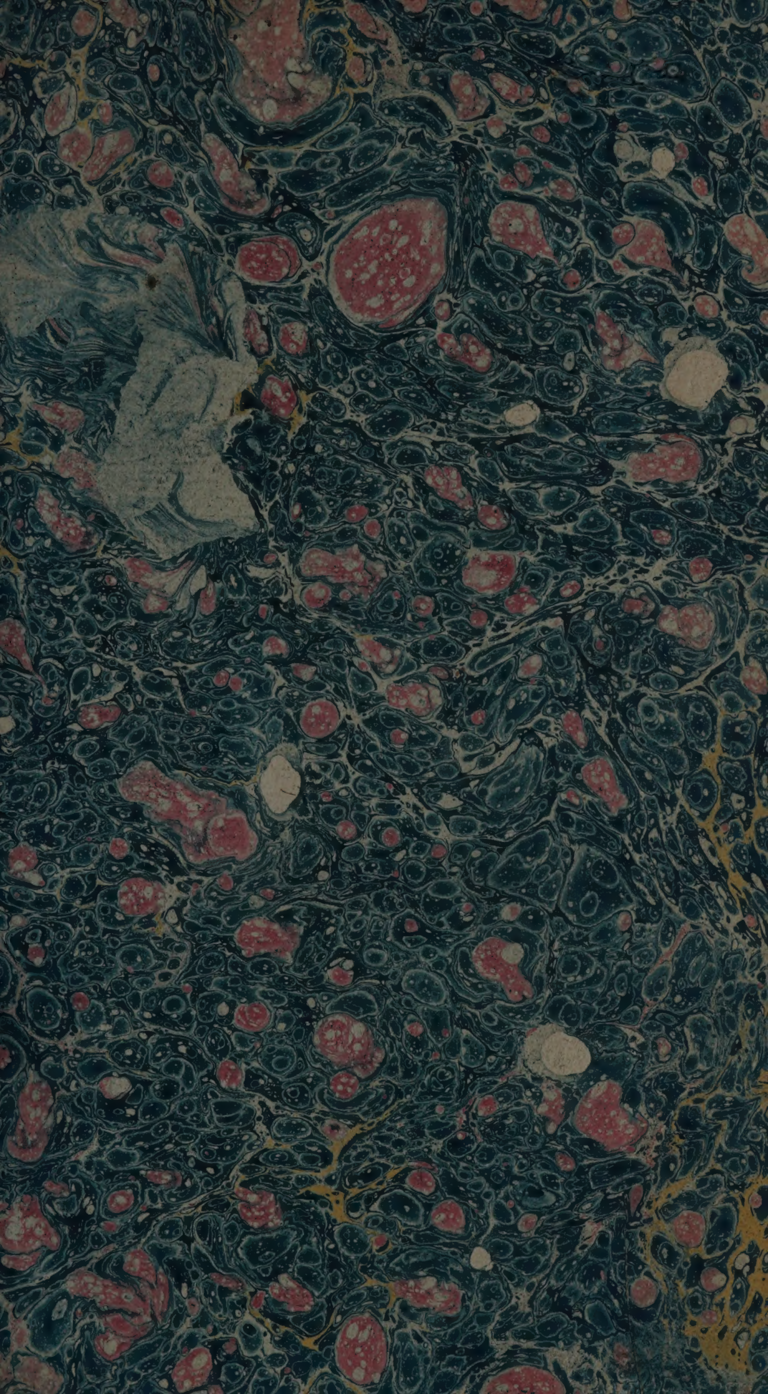
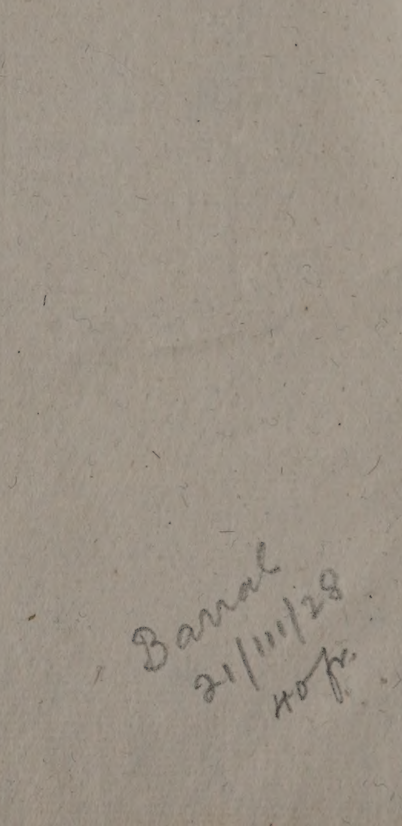







Barral
21/III/28
40 fr.



OBSERVATIONS

PRATIQUES

SUR LES MALADIES CHRONIQUES.

OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR LES MALADIES CHRONIQUES,

PAR JOSEPH QUARIN,

Conseiller aulique, premier Médecin de l'Empereur JOSEPH II, et Médecin en chef de l'Hôpital général de Vienne;

Traduites du latin sur l'édition originale de 1786, et augmentées de Notes;

Par ETIENNE SAINTE-MARIE, Docteur en Médecine de l'Ecole de Montpellier.

A PARIS,

Chez CROCHARD, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 3.

1807.

On trouve aussi chez le même Libraire des exemplaires de l'Ouvrage suivant :

Traité des effets de la Musique sur le corps humain, par *Joseph-Louis Roger*, Médecin de l'Université de Montpellier ; traduit du latin et augmenté de Notes, par *Etienne Sainte-Marie*, Docteur en Médecine de l'Ecole de la même ville. Lyon, an XI - 1803.



A MON PÈRE,

JEAN-PIERRE SAINTE-MARIE,

ANCIEN CHIRURGIEN-MAJOR DANS LA MARINE.

Qu'il vive long-temps, cet excellent homme, le meilleur ami de mon cœur, pour jouir de l'estime générale qu'il a su conquérir par ses vertus, et de la confiance distinguée qu'on accorde à ses talens.

ET. SAINTE-MARIE, D. M.

Lyon, 19 décembre 1806.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

L'OUVRAGE dont j'offre la traduction au public a pour titre, dans le latin : ANIMADVERSIONES PRACTICÆ IN DIVERSOS MORBOS, c'est-à-dire, *Observations pratiques sur différentes Maladies*. Si j'ai changé ce titre en celui d'*Observations pratiques sur les Maladies chroniques*, ce n'a été ni pour favoriser la vente du livre, ni pour donner plus d'importance à l'objet de mon travail ; mais j'ai cru par-là me conformer davantage aux intentions de l'auteur, qui parle de cet ouvrage comme d'un traité sur les maladies chroniques, et j'ai suivi l'opinion généralement reçue ; car ce livre de *Quarin* est appelé *Traité des Maladies chroniques* par la plupart de ceux qui le citent. Toutes les maladies, en effet, dont

il est question dans cet ouvrage sont essentiellement chroniques, si l'on en excepte deux ou trois, telles que l'apoplexie, le vomissement de sang et le cholera-morbus, qui appartiennent à la classe des affections morbifiques les plus aiguës.

Lorsque M. *Emonnot*, médecin de Paris, publia la traduction française du Traité de *Quarin* sur les Fièvres et les Inflammations (1), il annonça, et les journaux répétèrent, qu'il publieroit incessamment celle du Traité des Maladies chroniques. J'avois aussi entrepris de traduire ce dernier ouvrage; mais me voyant prévenu, j'abandonnai mon travail, bien convaincu d'ailleurs que le public gagneroit à avoir toutes les œuvres de *Quarin* traduites par la même plume, et que je lutterois sans avantage contre un traducteur aussi élégant et aussi exact. Six

(1) Traité des Fièvres et des Inflammations de *Joseph Quarin*, traduit du latin par *J. B. Emonnot*, docteur en médecine. Paris, an 8.

ans se sont écoulés, et M. *Emonnot* n'ayant point donné ce qu'il avoit promis, j'ai achevé ma traduction, et je n'hésite plus à la publier.

Tous les ouvrages que *Quarin* a écrit sur la Médecine sont donc traduits en français, si l'on en excepte un petit mémoire sur la ciguë, que des ouvrages plus complets sur les vertus de cette plante ont fait négliger, et qui, plus connu, n'ajouteroit peut-être rien à la gloire de notre auteur. Des observations sur l'emploi de la digitale pourprée, et une pharmacopée à l'usage de l'hôpital général de Vienne, qu'il avoit promises, n'ont pas été publiées.

Quarin contribua avec *Van-Swiéten, de Haën, Storck, Stoll, Collin, Schreiber*, etc., à fixer pendant un demi-siècle, dans l'école de Vienne, le sceptre de la Médecine : un ouvrage qui porte son nom ne peut donc manquer d'être lu. On distingue éminemment dans celui-ci le praticien consommé ; il

évite avec soin la recherche des causes prochaines, les hypothèses brillantes, les théories subtiles, et tout ce vain luxe de science qui plaît dans une dissertation, mais qui dépare toujours un ouvrage uniquement consacré à la médecine utile. Il s'attache sur-tout à présenter les indications les plus fréquentes des maladies chroniques, et les moyens les plus propres à remplir ces indications. S'il donne rarement des observations particulières de maladies, c'est pour éviter de longs détails qu'il sait généraliser avec une justesse admirable, et dont il convertit les résultats en préceptes.

Un esprit très-philosophique, une excellente manière de voir en médecine, une pratique sage et raisonnée, une érudition bien choisie et distribuée avec goût, un style serré et cependant fort clair, voilà ce qui caractérise *Quarin* comme médecin et comme auteur : ce Traité sur les Maladies chroniques porte à toutes les pages son cachet.

Il ne décrit pas seulement les maladies qui sont indiquées par les titres des chapitres ; mais il parle encore , quoiqu'en passant, d'un grand nombre d'autres auxquelles il est conduit par le développement de ses sujets. C'est ainsi qu'il termine le chapitre de l'apoplexie par des considérations sur la paralysie ; que dans le chapitre de l'asthme il traite des écrouelles ; dans celui de l'ictère, des obstructions , etc.

Si la grande réputation de *Quarin* n'étoit pas une garantie suffisante de sa véracité , je pourrois citer un témoin oculaire de ses observations. Le savant et célèbre professeur *Gilibert* m'a dit que , pendant son séjour à Vienne , il avoit personnellement connu cet estimable Médecin ; qu'il avoit fréquenté son hôpital général , et assisté à plusieurs de ses expériences.

Cet ouvrage étoit susceptible d'un grand nombre de notes , si l'on a égard aux progrès qu'a faits la Médecine depuis vingt

ans : je ne m'en suis cependant permis qu'un petit nombre, soit pour ne point surcharger le texte, soit pour éviter le reproche d'avoir avancé des opinions qui ne sont pas encore généralement adoptées.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

J'avois annoncé, il y a déjà long-temps, que je publierois au premier jour quelques observations sur les maladies chroniques. Différentes causes, et entre autres les maladies que j'essuyai, m'empêchèrent de remplir alors mes engagemens. Ajoutez à cela qu'en changeant de domicile, je perdis ou égarai la plupart de mes journaux d'observations. Je craignois ensuite de me presser trop de publier un petit nombre de faits observés récemment et sans suite, bien convaincu qu'il ne suffit pas d'en avoir un ou deux pour établir un aphorisme, mais qu'il faut encore une expérience évidente et parfaitement sûre. Enfin, pour tout dire, j'hésitois à donner au public des observations que j'avois réellement faites autrefois, mais dont la plupart depuis se trouvoient aussi dans différens ouvrages.

Lorsque notre auguste Empereur m'eut confié la direction de l'hôpital général de Vienne, je pensai que je pourrois être utile aux jeunes Médecins en rassemblant, dans un petit Traité, ce qu'on trouve épars dans les meilleurs auteurs, et en confirmant leurs observations par d'autres plus récentes, tirées de ma pratique. J'avois déjà

eu l'avantage de former, par mes leçons particulières et mes démonstrations cliniques à l'hôpital des Frères de la Miséricorde, des hommes instruits, qui, répandus dans les vastes provinces de l'Empire germanique, exercent la Médecine avec autant de gloire que de succès; et cet enseignement m'avoit acquis l'estime et la considération d'un grand nombre de Médecins étrangers que Vienne avoit alors le bonheur de posséder.

Mon dessein a été de traiter dans cet ouvrage non-seulement des Maladies chroniques, mais encore de quelques autres qui se présentent fréquemment. J'ai passé rapidement sur beaucoup de choses qui appartiennent à la théorie, parce que *Van-Swiéten* et d'autres peuvent dédommager le Lecteur de ma précision à cet égard. J'ai cependant beaucoup insisté quelquefois sur les causes, parce qu'on ne croit pas ordinairement, dit *Celse* (1), qu'un homme qui méconnoît les sources de nos maladies sache les guérir.

Quant aux maladies vénériennes, je n'ai donné que quelques fragmens sur ces affections, et encore y ai-je mêlé des observations relatives à d'autres maladies, qui exigeoient des chapitres particuliers; mais il n'entroit pas dans mon plan

---

(1) Lib. I, p. 2.

de traiter plus au long des premières, et de parler des dernières séparément, soit afin que le volume de cet ouvrage ne devînt pas trop considérable, soit afin de ne pas répéter ce qu'on trouve dans tous les auteurs.

J'ai rappelé différens remèdes en vogue autrefois et bannis à présent, et peut-être avec raison, de la pratique; mais j'ai dû les rappeler, parce qu'il peut arriver que des médicamens tombés aujourd'hui en désuétude reprennent faveur, et qu'il en soit des remèdes comme des mots.

Multa renascentur quæ jam cecidere; cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula.

Beaucoup de mots dont on a purgé le langage lui seront rendus, et d'autres qui sont reçus aujourd'hui passeront de mode à leur tour.

J'ai essayé plusieurs médicamens connus depuis peu, parce que, comme le dit fort bien *Hippocrate*, il n'appartient qu'à la méchanceté ou à l'ignorance de déprécier sans raison, ou de rejeter avec mépris les nouvelles découvertes. Je n'en ai cependant pas employé un grand nombre dans mes traitemens, parce qu'il ne convient point, dit *Morton*, en parlant du quinquina, de préférer, dans la vue de faire une expérience, des remèdes douteux et équivoques à

des remèdes éprouvés et connus depuis long-temps.

Au reste, je ne crains point, comme disoit *Olaüs Borrichius* (1), que mon ouvrage soit jugé : je désire même qu'il le soit ; mais je veux des juges équitables, connoissant tous les préceptes de l'art, et éclairés par une longue expérience ; je veux des juges qui aient vieilli sur les bancs avant que de prononcer en maîtres. Si la nombreuse pratique de l'hôpital que j'ai l'honneur de diriger, m'offroit par la suite quelques observations nouvelles et intéressantes, ou contraires à celles que je présente ici, je m'empresserai de les publier avec cette franchise dont j'ai toujours fait profession, et qui me vaut, depuis trente ans et plus, dans l'une des plus grandes villes de l'Europe, le titre flatteur de médecin loyal et véridique.

---

(1) *De Medicinâ Hermet.*, dans la préface.

OBSERVATIONS PRATIQUES SUR LES MALADIES CHRONIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Apoplexie.

Les apoplexies sont plus rares dans les campagnes que dans les villes; elles attaquent les hommes plus fréquemment que les femmes : cela vient-il du flux menstruel, ou de ce que les femmes sont plus sobres que les hommes? Les mineurs ne sont pas aussi sujets à l'apoplexie que le remarque *Ramazzini.*

J'ai connu plusieurs maniaques qui sont morts de cette maladie.

Elle est héréditaire dans quelques familles. On observe qu'elle est quelquefois plus fréquente aux environs des équinoxes et des solstices. De là vient peut-être l'usage où sont quelques personnes de prendre des remèdes et de se faire saigner

dans le mois de mai. L'immortel *Morgagni* dit que les apoplexies des jeunes gens se terminent promptement par la mort, et que celles des vieillards se changent en de longues paralysies. L'apoplexie qui survient sans avoir été précédée par aucun des signes ordinaires, tels que pesanteur de tête, vertiges, etc., est fort dangereuse, parce qu'elle annonce un polype intérieur, ou une rupture de vaisseaux. Cette maladie est mortelle lorsqu'un côté du corps étant frappé de paralysie, l'autre éprouve une forte convulsion.

Je n'ai point vu d'apoplectique, portant souvent la main au même endroit de la tête, échapper à la mort, quoique les autres symptômes ne parussent point aussi graves.

Quelques auteurs regardent le flux abondant des urines dans l'apoplexie comme avantageux : mais il faut voir, d'après les autres symptômes, si cette évacuation n'est point l'effet de la paralysie.

Plusieurs pensent aussi qu'une sueur copieuse et générale est salutaire. Quant à moi, j'ai observé qu'elle étoit mortelle lorsqu'elle arrivoit au commencement de la maladie, et que la fièvre ne diminuoit point.

La fièvre qui survient dans une apoplexie froide, la dissipe quelquefois lorsque la respiration en devient plus libre; mais si cette fonction se fait

toujours plus difficilement, la fièvre est alors un signe funeste.

Piquer, premier médecin du roi d'Espagne, a donc raison de dire que l'apoplexie se guérit par la fièvre lorsque celle-ci paroît dès le commencement ; ce qui n'arrive point lorsque la fièvre se déclare quelque temps après l'attaque, la maladie étant déjà bien établie (1).

Quelques personnes, sans éprouver aucun dérangement des fonctions, ont pendant de longues années le pouls dans un état continuel d'intermittence. Il n'est pas rare de les voir périr subitement, de même que ceux qui, suivant *Hippocrate*, tombent souvent en syncope sans cause manifeste. A l'ouverture des cadavres on trouve des polypes ou des vaisseaux ouverts dans les régions précordiales.

Dans les apoplectiques qui le sont devenus après avoir éprouvé pendant long-temps des céphalalgies et des vertiges, on trouve plutôt des tumeurs ou des excroissances à la tête.

Lorsque l'apoplexie est produite par une cause extérieure, quoique les symptômes diminuent, la mort n'est pas loin s'il survient un rigor.

Van-Swiéten pense qu'il faut comprendre parmi les causes de l'apoplexie toutes celles qui

(1) *Prax. med.*, t. I, p. 46.

peuvent comprimer le cerveau; mais l'on a des observations que des blessures du cervelet ont été guéries, et *Haller* a vu un enfant qui portoit un squirre depuis long-temps dans cette partie de l'organe cérébral (1).

L'apoplexie provient quelquefois de l'intempérance. Souvent l'on ne trouve rien dans les cadavres qui ait pu faire périr les individus, comme *Willis*, *Morgagni* et *Baillou* (2) en citent des observations. On diroit qu'alors la cause de la mort s'est dissipée avec la vie. Il paroît quelquefois exister dans l'apoplexie un spasme violent qui occupe tout le système des nerfs, et produit des congestions dans le cerveau. C'est ce qui arrive dans l'apoplexie causée par la frayeur.

Il est probable que l'air est quelquefois chargé d'un principe délétère qui attaque la vie dans ses sources, et *Veikard* a observé qu'il étoit des temps où les apoplexies et les paralysies régnoient d'une manière très-générale, sans qu'on pût découvrir aucune cause bien déterminée de leur fréquence (3).

Il faut aussi rapporter aux causes de l'apoplexie la suppression de la salivation mercurielle par le froid. Rien de plus pernicieux que de cou-

---

(1) *Physiol. corp. hum.*, t. I, p. 477.

(2) *Cons. med.*, l. III, cons. 71, t. III, p. 339.

(3) *Vermischte mediz. Schriften.*

cher dans des chambres dont les murs ont été nouvellement récrépis, sur-tout si l'on y fait un grand feu. *Lancisi* a vu des apoplexies, et *Van-Swiéten* des hémiplégies absolument incurables produites par cette cause. *Pline* rapporte qu'une loi, chez les Romains, avoit prévu ce danger, et ne permettoit aux citoyens d'habiter les bâtimens neufs que trois ans après leur construction. Les vieillards et ceux qui abusent des plaisirs de l'amour, périssent quelquefois d'apoplexie par l'épuisement des forces vitales.

Il suffit, pour la pratique, de distinguer l'apoplexie en sanguine et en séreuse, celle qui est causée par des polypes ou le mouvement de l'atrabile étant incurable.

Dans l'apoplexie sanguine, il faut placer le malade de manière qu'il ait le tronc droit, les cuisses pendantes, la tête nue, et le reste du corps légèrement couvert. On écartera la multitude des personnes qui pourroient échauffer l'air de l'appartement, et l'on s'abstiendra des frictions, des essences et des remèdes spiritueux.

Les saignées sont particulièrement convenables, et doivent être répétées : mais il ne faut pas saigner, même les individus athlétiques, comme le recommande sagement *Lieutaud* (1), au point

(1) *Synops. univ. prax.*, p. 132.

d'éteindre en eux cette chaleur naturelle qui est nécessaire pour dissiper la maladie.

Il ne faut pratiquer la saignée aux jugulaires qu'après avoir tiré du sang en d'autres parties du corps, de crainte que la ligature, en comprimant les vaisseaux du cou, n'augmente la pléthore cérébrale.

Les sangsues doivent être apposées derrière les oreilles, et mieux encore à l'anus, si le malade éprouve des hémorroïdes tuméfiées. Lorsque les sangsues n'opèrent aucun changement avantageux, *Arétée* conseille d'appliquer les ventouses à l'occiput, et de tirer beaucoup de sang. *Sennert* a vu les heureux effets de cette pratique.

Si le pouls s'élève pendant les saignées, et présente quelques intermittences, bien loin de voir diminuer les symptômes, il faut s'attendre à la mort prochaine du malade.

On peut appliquer avec avantage des sinapismes aux pieds; mais les vésicatoires sont nuisibles, à moins qu'on n'ait saigné suffisamment, et que l'orgasme des humeurs ne soit apaisé.

Les lavemens sont utiles, mais les lavemens antiphlogistiques seulement. Ainsi, l'on peut injecter dans les intestins trois ou quatre onces de vinaigre délayé dans l'eau.

Les drastiques ne conviennent point: mais ceux

qui redoutent les purgatifs les plus doux se livrent à des craintes ridicules. L'on peut donc donner avec confiance une mixture composée d'un sel neutre et du rob de sureau (*voyez* la formule n°. 1), afin d'exciter les selles. Après l'effet on ajoutera au même mélange l'extrait d'arnica depuis huit grains jusqu'à douze et au-delà. Lorsque le malade a été soulagé par les saignées, que le pouls s'affoiblit et que le visage devient pâle, c'est le cas d'employer l'esprit de *Mindererus* (acétite ammoniacal), avec le camphre et le nitre (*voy*. la form. n°. 2).

Quelques auteurs conseillent d'appliquer sur la tête des fomentations froides, espérant par là que le vaisseau ouvert se contractera, et que le sang extravasé sera repompé. *Wepfer* (1) a observé en effet que ce fluide épanché se dissipoit quelquefois spontanément : mais si nous faisons attention, d'un autre côté, que l'on a vu l'aveuglement et des paralysies incurables causées par l'impression de l'eau froide versée tout-à-coup sur la nuque et la tête, on sentira de suite combien ce remède est infidèle, et combien il peut compromettre la réputation du médecin : si quelque chose pouvoit en excuser l'usage, ce ne seroit certainement que la sentence de

---

(1) *Hist. apop. observ. illustr.*

Celse, qu'il vaut mieux employer un remède douteux que de n'en point employer.

On recommande les émetiques, sur-tout si une réplétion considérable de l'estomac a précédé l'attaque. Cette pratique a eu quelquefois d'heureux succès : mais comme tous ceux qui vomissent ont le visage gonflé, les yeux rouges et proéminens ; que les vaisseaux du cerveau sont alors fort distendus, et que souvent des personnes d'un tempérament sanguin sont tombées en apoplexie pendant l'effet d'un vomitif, on voit aisément que ce remède n'est pas sans danger.

Les médecins qui donnent l'émétique à leurs malades, par la seule raison qu'ils les voient vomir des matières bilieuses, sont dans une étrange erreur ; car il n'est pas rare dans les congestions vers la tête, que l'estomac soit fatigué par des nausées et des vomissemens de bile.

Le célèbre *Murray* (1) est encore moins favorable aux émétiques ; car il défend les lavemens de tabac, parce qu'ils excitent le vomissement.

L'émétique, comme le dit fort bien *Nicolaï* (2), est un remède incertain, dont on ne doit attendre aucun bien, à moins que la source du mal ne soit dans l'estomac.

---

(1) *Mat. med.*, t. I, p. 472.
(2) *Recept und Kurarten.*

Ainsi, il ne faut guère provoquer le vomissement, à moins que le malade ne se soit gorgé d'alimens peu de temps avant l'attaque. Plusieurs, pour faire vomir promptement, donnent le vitriol blanc (sulfate de zinc), depuis quinze grains jusqu'à trente et au-delà; mais je ne crois pas que le vitriol natif, et sur-tout celui de Goslar, soit un remède parfaitement sûr, attendu qu'il contient du zinc, du fer, du cuivre et du plomb.

Il vaut mieux chatouiller le gosier avec les barbes d'une plume que de donner des émétiques violens.

Il ne faut pas non plus exciter le vomissement en faisant boire au malade beaucoup d'eau tiède ou d'eau emmiellée, de crainte que ces boissons abondantes ne remplissent trop l'estomac.

Lorsque le malade aura recouvré la santé, pour prévenir le retour de l'apoplexie, il convient de le faire saigner de temps en temps, quoique ce moyen seul ne suffise pas; car les saignées réitérées disposent singulièrement le corps à une nouvelle pléthore. Il faut aussi de temps en temps lui donner de légers purgatifs, comme l'eau d'angélique, le sel de Glauber (sulfate de soude), le sel d'Epsom (sulfate de magnésie). Il faut également que les malades se mettent à une diète légère; mais cette règle principale du traitement est la plus difficile à leur faire obser-

ver : car ils mangent et digèrent alors le double de ce qu'ils avoient coutume de manger et de digérer avant leur maladie.

Le sommeil après le dîner favorise la pléthore ; ils doivent donc éviter avec soin de s'y livrer. Leur cou doit être bien dégagé de vêtemens, et point serré. Cette attention est plus importante qu'on ne pense, et des personnes en santé éprouvent souvent des hémorragies nasales et des migraines opiniâtres par l'effet du resserrement de cette partie.

Dans l'apoplexie séreuse il faut donner aux malades des lavemens irritans avec le sel d'Epsom (sulfate de magnésie) (*voy.* la form. n°. 3), ou le tartre émétique (tartrite de potasse antimonié) (*voy.* la form. n°. 4).

Des praticiens ont vu les lavemens avec la décoction de tabac produire des anxiétés précordiales, des lipothymies, et une sueur froide sur le front.

Les purgatifs forts, dans l'apoplexie froide, doivent être donnés sous un très petit volume, afin que le malade puisse les avaler plus facilement.

Pr. Résine de jalap, un scrupule.

Broyez-la avec quatre noix de pin, et ajoutez :

Sirop de roses solutif, 6 gros.

On en fait prendre un gros et demi tous les quarts-d'heure, jusqu'à ce que le remède ait opéré.

Pr. Extrait aqueux de Jalap, un gros et demi.	
Eau de fenouil,	2 onces et demie.
Sirop des deux racines,	demi-once.

Une demi-once tous les quarts-d'heure.

On peut faire flairer au malade des odeurs fortes; l'esprit de corne de cerf ou celui de sel ammoniac (ammoniaque); mais ces foibles moyens sont sans effet, à moins qu'on n'ait dérivé, par les purgatifs et les lavemens irritans, la cause qui comprime le cerveau.

Les calottes de plantes céphaliques, telles que le romarin, la lavande, etc., conviennent aussi.

On doit appliquer des vésicatoires aux membres et sur la tête même.

Les sialagogues peuvent également être employés. Ils entraînent les humeurs, et les poussent dans les branches des carotides externes.

Les sternutatoires ne sont pas absolument sans danger.

La saignée convient-elle dans l'apoplexie séreuse? C'est une question qu'on a souvent et beaucoup agitée.

Van-Swiéten permet une légère saignée pour mettre à couvert la réputation du médecin, et

rendre plus sûr l'usage des stimulans. *Morgagni* la croit nécessaire, attendu que dans l'apoplexie séreuse, les vaisseaux sont aussi gonflés par le sang.

Il n'est guère possible de donner un conseil positif à cet égard ; mais l'état du pouls et des forces, et la manière de vivre du malade avant l'attaque, serviront de règle au médecin. La saignée seroit certainement funeste aux individus qui ont été mal nourris, à ceux qui sont abattus par de longs chagrins, de même qu'aux hommes qui se livrent habituellement à de profondes méditations.

Lorsqu'on a suffisamment désempli les vaisseaux, on peut recourir aux stimulans et aux incisifs forts. C'est alors que, suivant la diversité des symptômes et des causes, on donne le camphre, l'esprit de corne de cerf succiné, le savon de Starkey (savonule de potasse), des pilules composées avec l'extrait d'aunée et de myrrhe, le galbanum et l'aloès, ou l'infusion de rue avec l'ellébore. Il faut quelquefois aussi pratiquer des sétons.

Lorsque d'anciens ulcères ont été guéris trop tôt, c'est le cas d'ouvrir sans hésiter des sétons ou des cautères.

L'apoplexie s'accompagne quelquefois d'une toux avec sifflement et difficulté de rendre une ma-

tière pituiteuse et ténace qui menace le malade de suffocation. Les incisifs et les pectoraux sont alors nécessaires, et dans ces vues l'on administre le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro - sulfuré rouge), ou la mixture n°. 5, composée de gomme ammoniaque, d'extrait d'aunée et d'oximel scillitique. Mais il arrive souvent que tous ces remèdes sont inutiles, parce que la maladie dépend d'une paralysie des nerfs de la poitrine.

Je ne partage point l'opinion de *Sauvages*, qui prétend que l'apoplexie produite par la goutte doit être traitée de la même manière que l'apoplexie sanguine.

Si la maladie est de nature inflammatoire, il faut la combattre par les saignées, les doux révulsifs, les lavemens antiphlogistiques, les sinapismes, etc.; mais si la circulation des humeurs est languissante, le visage pâle, le pouls mou, on doit appliquer des vésicatoires aux parties affectées, et donner intérieurement le camphre, le musc, l'aunée, le soufre et l'antimoine (sulfure d'antimoine).

Il existe aussi une fièvre apoplectique, et les anciens médecins, *Dioclès* et *Asclépiade*, par exemple, parlent de fièvres périodiques avec des accès léthargiques. J'ai traité de ces affections dans mon ouvrage sur les fièvres.

Mais l'apoplexie se complique quelquefois

d'une fièvre bilieuse rémittente, et il ne faut pas confondre ce cas avec le précédent. C'est presque toujours une preuve que le malade, avant l'attaque, a commis des erreurs de régime. Il vomit au commencement du paroxysme, est soulagé dans des temps réglés, mais ne revient jamais parfaitement à lui; circonstance qui distingue très-bien cette maladie de la fièvre apoplectique dont nous parlions tout-à-l'heure. L'urine, quand toutefois on en peut recueillir, est jumenteuse. Au retour de l'accès, l'état du malade empire; il bâille ordinairement; le pouls est vîte, quelquefois inégal ou intermittent: mais après le paroxysme il devient plus naturel. Il faut donner ici des lavemens antiphlogistiques, et lâcher le ventre avec la mixture saline (n°. 6): il ne faut pas tarder ensuite de prescrire le quinquina, qu'on fait prendre par la bouche et en lavemens (*voy.* la form. n°. 7), aussitôt qu'on observe des signes de rémission. On ne doit pas négliger non plus les vésicatoires, le musc ou le camphre (*voy.* la form. n°. 8), lorsque le pouls est foible ou inégal (*).

(*) A cette description générale de l'apoplexie avec fièvre rémittente bilieuse, je joindrai une histoire particulière de cette complication que ma pratique vient de me fournir.

Un homme robuste, âgé de soixante-deux ans accomplis,

Les personnes qui relèvent d'apoplexie doivent éviter avec grand soin la constipation ; car on

---

marié depuis quelques années à une jeune femme, sujet dans son enfance, à en juger par la mauvaise conformation de ses jambes, au rachitis, qui est d'ailleurs héréditaire dans sa famille ; ayant le cou court et la tête assez grosse, éprouvoit depuis plusieurs mois des vertiges et des syncopes. Sa mère étoit morte d'apoplexie peu d'années auparavant.

Le jeudi 1er août 1805, dans l'après-midi, il ressent des frissons auxquels succède un froid général, ensuite de la chaleur. Le pouls est dur et agité. Sueur le lendemain matin. Alors la fièvre diminue beaucoup sans disparoître entièrement. Le malade attribue cet accès à un exercice pénible qu'il a fait quelques jours auparavant.

3 août. Redoublement en froid à midi, douleur à la partie postérieure de la tête, urines noires, rêvasseries, léger délire quand le malade s'éveille ; point d'appétit, mais aucun signe d'embarras gastrique.

4. Rémission de la fièvre ; urines noires pendant la rémission.

5. Redoublement à dix heures du matin, moins de douleur à l'occiput, léger spasme à l'estomac, promptement dissipé par quelques gouttes de la liqueur anodine-minérale ; urines toujours noires.

6. Rémission si grande qu'elle ressemble à un état d'apyrexie ; les urines ne sont plus noires ; le malade se lève, désire les alimens, et annonce que la fièvre ne reviendra pas et qu'il n'a plus besoin de remèdes.

7. A cinq heures du matin, douleur de tête vive et

a trouvé beaucoup de malades morts d'apoplexie sur leur chaise percée pendant les efforts con-

---

soudaine qui dure à peine une minute, et se termine par une apoplexie avec paralysie du côté gauche. L'attaque ne paroît pas violente; mais à neuf heures la fièvre rémittente revient en froid, et, pendant la chaleur, l'apoplexie est très-considérable. Sinapismes aux jambes, remplacés, après quatre heures d'application, par les vésicatoires. Sinapismes permanens aux pieds; limonade cuite pour tisane; potion avec une once d'extrait de quinquina, demi-once d'esprit de *Mindererus*, etc. L'absence des signes qui annoncent l'embarras gastrique ou intestinal et la nécessité de réduire promptement l'apoplexie à ses plus simples élémens, me portèrent à négliger l'émétique et la mixture saline indiquée par notre auteur.

8. Rémission de la fièvre; l'apoplexie, dégagée de sa complication, paroît légère; le malade a la langue embarrassée; mais il répond juste aux questions qu'on lui fait. Seconde potion avec la même quantité d'extrait de quinquina et d'esprit de *Mindererus*; limonade cuite au vin vieux, lavement de quinquina. Les vésicatoires, malgré vingt-quatre heures d'application, n'ont pas soulevé l'épiderme. L'on a encore le temps de faire prendre au malade deux gros de l'extrait sec de quinquina avant l'accès.

9. Redoublement à sept heures du matin; apoplexie portée au plus haut degré; pouls dur et fréquent; météorisme considérable et ballonement du ventre; écume abondante à la bouche; respiration très-pénible. Mort dans la nuit.

Cette observation nous fournit plusieurs réflexions im-

sidérables qu'ils faisoient pour rendre leurs excrémens.

Les sanguins doivent éviter tout mouvement violent, soit de l'ame, soit du corps, et particulièrement la colère.

Les eaux minérales ne conviennent pas trop après l'apoplexie, quoique les malades en aient

---

portantes : 1°. l'on pouvoit, dès le début de cette maladie, présumer qu'elle seroit grave. L'âge du malade qui parcouroit une des années climatériques les plus orageuses ; la facilité avec laquelle les fièvres deviennent malignes dans les sujets rachitiques ; les vertiges et les syncopes qui avoient précédé, et peut-être des excès conjugaux, m'avoient inspiré une juste crainte, que confirmoient encore, dans les premiers redoublemens, la douleur de l'occiput, la dureté du pouls et les urines noires ; 2°. l'on voit qu'une fièvre rémittente et une apoplexie peuvent exister ensemble et suivre séparément leur cours particulier ; 3°. Cette observation prouve encore ce que j'ai remarqué plusieurs fois, que les vésicatoires manquent souvent leur effet quand on les applique sur des parties rubéfiées par la moutarde ; 4°. deux onces de l'extrait mou de quinquina et deux gros de l'extrait sec de cette écorce, administrés à la fin du quatrième redoublement et dans la rémission, ne purent prévenir l'accès fatal qui termina la vie du malade : ce qui prouve combien l'on a d'avantage dans les cas où l'on peut administrer ce remède en substance ; 5°. il n'est peut-être pas indifférent d'observer que l'apoplexie fut précédée par le calme le plus insidieux, et qu'elle survint au septième jour de la maladie. (*Note du Traducteur.*)

fait usage avant l'attaque ; car *Willis* a observé que lorsque ces eaux étoient prises en trop grande quantité, et qu'elles n'étoient pas suffisamment évacuées par les urines, elles produisoient la léthargie.

Bergius déclare que l'usage du café est nuisible aux apoplectiques et aux léthargiques ; cependant cet auteur attribue (1) au café une vertu excitante ; et cette propriété est tellement connue de quelques Arabes, que, lorsqu'ils ont pris une trop forte dose d'opium, ils ne connoissent rien de plus propre à les ranimer que cette agréable boisson.

Le tabac convient peu aux apoplectiques ; mais si, après en avoir fait un grand usage, ils s'en privent tout-à-coup, et tombent alors dans une sorte d'ivresse, ils doivent revenir à leur ancienne habitude, et prendre de cette poudre avec plus de modération.

On sait que l'apoplexie se termine souvent par l'hémiplégie ou par la paralysie. Les remèdes chauds et stimulans que beaucoup de médecins conseillent indistinctement à tous les paralytiques, nuisent à ceux qui sont d'un tempérament sanguin, et *Trallien* dit avec raison que les réfrigérans et les humectans conviennent lors-

(1) *Mat. med.*, p. 113.

2

qu'on a à traiter des personnes d'une constitution chaude et sèche.

Il faut donc se rappeler ici la différence des traitemens que nous avons établis ci-dessus pour l'apoplexie chaude et pour la froide.

Les purgatifs et les lavemens âcres ne sauroient convenir aux vieillards paralytiques, ni les sudorifiques aux individus secs et épuisés.

L'électricité est nuisible dans l'hémiplégie qui a succédé à l'apoplexie sanguine ; car on sait que l'électricité rend le pouls plus vite, excite des hémorragies, et porte les humeurs à la tête avec impétuosité.

De Haën rapporte qu'un paralytique tomba en apoplexie pendant qu'on l'électrisoit, et mourut quatre heures après.

Les bains de soufre ne conviennent pas davantage à ces sortes de malades, et cependant ils sont extrêmement salutaires aux personnes d'un tempérament froid.

Méad a donc tort d'avancer que les bains chauds nuisent à tous les paralytiques quelconques : non-seulement cette assertion est trop générale, mais souvent ces bains doivent être continués pendant long-temps. *Duret* dit aussi sans raison que les bains de soufre, s'il ne guérissent pas bientôt la paralysie, la rendent tout-à-fait incurable. Si cependant le bain cause aux malades

des vertiges, de l'ivresse, ou une tension plus considérable de la tête, s'il ôte les forces, trouble le sommeil et diminue l'appétit, il faut en cesser l'usage.

C'est une pratique absolument pernicieuse que de saigner ou de purger les personnes foibles avant que de leur faire prendre les bains. Ces préparations ne conviennent que dans les cas où il y a des signes bien manifestes de pléthore ou de saburre dans les premières voies. Les vésicatoires appliqués dans l'endroit de l'épine du dos d'où partent les nerfs de la partie paralysée, sont souvent fort avantageux. Dans la paralysie froide de la langue on peut essayer les gargarismes avec la racine de pyrèthre et le sel ammoniac (muriate d'ammoniaque), ou les pastilles masticatoires avec la racine d'impératoire et les autres substances âcres.

Pr.	Racine de pyrèthre pulvérisée,	un gros et demi.
	Sel ammoniac (muriate d'ammoniaque)	2 gros.
	Eau de sauge,	demi-livre.
	Esprit de cochléaria,	6 gros.

Laissez en digestion toute la nuit ; le lendemain matin coulez et ajoutez :

Miel,	demi-once.

Donnez au malade pour s'en laver la bouche.

Pr.	Racine d'impératoire,	3 gros.
	Graines de moutarde,	un gros.

Incorporez ces substances, réduites en poudre, avec le miel rosat pour composer une masse solide, de laquelle on formera des pastilles qu'on fera bien sécher.

Le romarin et l'arnica produisent des effets merveilleux dans le traitement des affections paralytiques. Cette dernière plante, dont les fleurs sont plus efficaces que la tige, avoit été déjà recommandée par *Juncker* dans cette maladie. *Ewers* a employé avec succès la belladona dans l'hémiplégie séreuse, et, commençant par dix grains, il est allé jusqu'à trente. Je ne puis m'empêcher de témoigner ici ma surprise des succès qu'il a constamment obtenus, sachant avec quelle circonspection on doit employer ce remède, dont l'usage trouble souvent l'esprit et embarrasse la langue.

La poudre suivante a quelquefois mieux réussi que tous les autres médicamens, dans les phlegmatiques, dont l'habitude du corps est chargée d'embonpoint.

Pr. Coloquinte, un grain.
Sucre, demi-once.

Partagez en huit doses. Le malade en prendra une toutes les trois ou quatre heures.

Les cautères et les sétons conviennent quelquefois à ces sortes de malades.

CHAPITRE II.

De l'Epilepsie.

Cette maladie est plus fréquente parmi les hommes que parmi les femmes, dans l'enfance que dans l'âge adulte.

Elle est quelquefois héréditaire, et, ce qu'il y a de singulier, elle passe souvent du grand-père au petit-fils sans affecter le fils.

Les causes de l'épilepsie sont très-multipliées; les vers, la frayeur, une trop grande irritabilité des nerfs, les exostoses ou la carie des os du crâne, etc., peuvent lui donner naissance.

Deux femmes frappées d'épilepsie ayant été transportées cette année dans notre hôpital, périrent pendant l'accès, malgré tous les remèdes qu'on employa. A l'ouverture des cadavres on trouva dans le crâne de l'une un tophus, et dans celui de l'autre une exostose, produits par une vérole négligée.

Les cadavres de personnes mortes d'épilepsie n'offrent souvent à l'observateur aucun vice sensible et capable d'avoir produit cette maladie. *Van-Swiéten* a connu une femme qui, lorsqu'elle étoit enceinte d'un garçon, avoit des accès d'épilepsie, et n'en éprouvoit point, au contraire, lorsqu'elle étoit grosse d'une fille.

On voit par là combien est mal fondé l'éloge des spécifiques, la cause du mal étant souvent inconnue ; et lorsqu'elle est connue, n'étant pas toujours de nature à pouvoir être enlevée.

L'épilepsie qui attaque inopinément, c'est-à-dire sans être annoncée par aucun signe, est presque incurable.

On lit dans quelques auteurs que l'épilepsie a été quelquefois guérie par la fièvre quarte, les hémorroïdes, la diarrhée, des ulcères, le changement de climat, etc. Quant à moi, je n'ai point encore eu le bonheur d'observer de semblables guérisons.

Quelquefois les enfans épileptiques cessent de l'être à l'époque de la puberté ; mais la révolution qui s'opère à cet âge n'est avantageuse qu'à ceux qui ont beaucoup d'humeur.

Il est rare que les épileptiques périssent pendant l'accès : ils meurent le plus souvent d'apoplexie. Ainsi, lorsque leurs yeux deviennent rouges, que la chaleur du corps augmente, et qu'ils ressentent une douleur de tête avec tension, il convient de les saigner.

Pendant le paroxysme, il faut exposer les malades à l'air libre, les placer dans une position où ils aient la tête élevée, et prendre garde qu'ils ne tombent ou ne se mordent.

Il ne faut point irriter leurs narines par des

substances âcres, de crainte qu'en excitant l'éternuement on ne fasse rompre les vaisseaux du cerveau gorgés de sang.

Un vieux praticien ayant fait prendre à un épileptique de l'opium pendant l'accès, non-seulement ce remède ne produisit aucun soulagement, mais le malade tomba sous mes yeux dans un sommeil apoplectique.

Hors le paroxysme, les épileptiques doivent éviter avec soin tout ce qui peut en provoquer le retour, et sur-tout les plaisirs de l'amour, auxquels il ne sont que trop portés.

Quelquefois le paroxysme s'annonce par des symptômes dans les parties extérieures du corps : on peut alors les lier avec une ficelle, ou les couvrir de cautères, de vésicatoires, de substances opiacées, etc. J'ai vu cependant l'inefficacité de tous ces moyens.

Les enfans deviennent quelquefois épileptiques, parce qu'on a imprudemment tari des ulcères qu'ils avoient à la tête. *Dolé* et *Klein* observent donc avec raison que les achores et la teigne sont salutaires aux enfans, en les préservant de maladies beaucoup plus graves ; et que ceux qui ont des croûtes de gale à la tête sont rarement sujets à l'épilepsie.

Lorsque l'épilepsie est produite par la répercussion de quelque humeur semblable, il faut

employer les fleurs de soufre (soufre sublimé), l'esprit de suie, l'éthiops antimonial (oxide de mercure et d'antimoine sulfuré noir), la décoction d'antimoine (sulfure d'antimoine) avec la salsepareille, et purger le malade de temps en temps. Dans un cas de cette espèce où la maladie étoit récente, l'emplâtre de mélilot malaxé avec une cinquième partie d'emplâtre de vésicatoire, et appliqué sur la tête, fut singulièrement avantageux.

L'épilepsie naît quelquefois, mais beaucoup plus rarement, de l'obstruction des viscères et de la diathèse atrabilieuse, comme *Hippocrate* l'avoit déjà observé.

Une décoction résolutive avec la saponaire et la dent de lion, à laquelle on ajoute quelquefois l'ellébore noir, produit dans ce cas d'heureux effets. Les pilules toniques de *Bacher* peuvent convenir aux individus affoiblis. *Prosper-Alpin* rapporte que certains prêtres ont employé avec succès l'ellébore sous le nom d'*huile sainte*, contre les maladies de ceux qui passent pour des possédés. Il est bon de remarquer ici que l'épilepsie est sur-tout une de ces maladies attribuées au démon par l'ignorance superstitieuse. Il ne faut pas prendre la racine de l'*adonis vernalis*, *L.* pour celle de l'ellébore noir.

On vante différens remèdes contre l'épilepsie,

tels que le phosphore, le gui de chêne, les feuilles d'oranger, la jusquiame, le stramonium, la belladona, le soufre de cuivre (sulfure de cuivre).

On donne le phosphore lorsqu'il faut ranimer la circulation languissante, et on le donne étendu dans un liquide, ou enveloppé dans une conserve, depuis un grain jusqu'à trois, qu'on réitère trois ou quatre fois par jour. Mais les observations de *Weikard* (1) nous apprennent que c'est un remède douteux et qu'on ne doit administrer qu'avec la plus grande circonspection. En général, tous les stimulans et les fortifians sont contraires aux épileptiques doués d'un tempérament sanguin.

Le gui de chêne, dont on croit que la vertu réside sur-tout dans l'écorce, a réussi quelquefois, donné en infusion ou en poudre à la dose de deux scrupules ou d'un gros toutes les six heures; mais il faut que cette substance soit préparée par une longue dessiccation.

Il y a quelques années qu'on apporta de la Hollande à Vienne une poudre qu'on vantoit comme un spécifique assuré contre l'épilepsie, et qui paroissoit n'être cependant que la feuille d'oranger pulvérisée. J'ai guéri avec ce remède

---

(1) *Vermischte medizinische Schriften*, IV st., 105. s.

un malade qui éprouvoit plusieurs fois par jour les accès les plus violens. J'ai bien employé l'infusion n°. 9, et la poudre des feuilles de notre oranger, à la dose d'une demi-dragme, répétée souvent dans la journée, mais je n'en ai obtenu aucun succès; j'ai seulement observé qu'elles calmoient quelquefois les symptômes produits par une trop grande irritabilité des nerfs.

Le célèbre *Cullen* n'a aucune confiance au fiel de taureau épaissi. J'ai cependant parfaitement guéri avec ce remède, continué pendant plusieurs semaines, quelques épileptiques pâles et bouffis, sans connoître précisément la cause de leur maladie. Le même auteur dit (1) qu'on pourroit espérer quelque chose de l'arsénic, attendu qu'on ne l'emploie pas sans succès contre les fièvres intermittentes; mais j'ai déjà averti dans mon Traité des fièvres que c'étoit un remède infidèle et plein de danger.

Je n'ai point vu d'épileptique qui ait été guéri par l'extrait de jusquiame ou par celui de stramonium. *Greding* prétend que le premier de ces extraits ne sauroit être employé avec sûreté intérieurement, et, quant au second, donné à petite dose répétée, il a bien quelquefois dissipé en apparence l'épilepsie, mais il n'a fait réellement

(1) Tome III, p. 85.

qu'éloigner pour un temps les symptômes, qui sont revenus ensuite avec plus de violence (1).

L'auteur que nous venons de citer n'a obtenu aucune guérison par la belladona. Il dit cependant que ce remède, en apaisant le trouble de l'esprit, a quelquefois soulagé les malades.

J'ai appris, par ma propre expérience, que le soufre de cuivre (sulfure de cuivre), donné à petite ou à grande dose, ne pouvoit ni dissiper ni même soulager l'épilepsie. Je vais plus loin, et je pense, avec le célèbre *Baldinger*, que les préparations de cuivre ne devroient jamais être employées en médecine, au moins intérieurement.

Cette stupeur et cette aliénation passagère qui durent quelquefois long-temps après le paroxysme, passent beaucoup plus vite par l'usage du musc, et les malades reviennent à eux plus facilement.

L'huile animale de *Dippel*, que *Springsfeld* rejette comme n'ayant aucune vertu contre cette maladie, a cependant réussi, donnée deux ou trois fois par jour depuis dix gouttes jusqu'à vingt, dans l'épilepsie récente, produite par le défaut ou la suppression du flux menstruel.

Mais un remède beaucoup plus efficace que tous ceux-là, et avec lequel j'ai guéri un grand

---

(1) *Ludwig. advers. Med. pract.*, t. I, p. II, pag. 347.

nombre d'épileptiques, c'est la racine de valériane sauvage donnée à la dose de deux dragmes jusqu'à cinq par jour, et continuée pendant longtemps. Si elle a manqué quelquefois son effet, il n'en faut peut-être accuser que les erreurs de régime ou l'inconduite des malades.

Cette racine doit être donnée en substance plutôt qu'en extrait ou en décoction. Il faut la cueillir avant la poussée des feuilles.

J'ai guéri deux enfans atteints d'épilepsie et refusant tout remède, en faisant prendre à leurs nourrices une bonne quantité de cette racine.

Je n'ai jamais observé que l'usage intérieur de la valériane ait produit la fièvre ortiée, comme on rapporte dans les Transactions d'Angleterre que cela est arrivé. J'ai administré ce remède le plus souvent seul, mais quelquefois combiné avec d'autres. Lorsque je soupçonne des vers, j'ajoute les anthelmintiques. Quand la bile est sans force, et le ventre balloné, je mêle à la valériane le fiel de taureau épaissi; je la combine avec le castoréum, l'assa-fœtida ou le musc, si les malades peuvent en soutenir l'odeur, lorsque les nerfs sont extrêmement irritables, et enfin avec les martiaux dans les cas de grande foiblesse.

Lorsque le corps est empâté par des humeurs glutineuses, la teinture de mars elléborée (tartrite de fer elléboré en liqueur), donnée de-

puis vingt gouttes jusqu'à cinquante par jour, est un excellent remède.

Comme je me propose de traiter ailleurs des maladies vermineuses, il suffira ici de remarquer qu'on ne doit point administrer les mercuriaux à un malade affecté de vers, s'il est très-foible et fort irritable. Ce précepte de pratique est surtout confirmé par l'observation de *Scopoli*, qui rapporte que les lombries des intestins ne sont nulle part aussi fréquens que dans les lieux où l'on retire le mercure du sein de la terre, et où les habitans respirent sans cesse un air chargé de ce métal; lequel rendu plus volatil encore par le feu, les affecte souvent d'une manière pernicieuse. La semence de cévadille, que j'ai beaucoup employée, cause aux malades des coliques et des vomissemens. Si elle chasse quelquefois les vers, on doit plutôt l'attribuer à sa vertu purgative qu'à une propriété vermifuge bien constatée.

Je n'ai point encore pu me procurer le *spigellia anthelmia* avec lequel *Bergius* (1) dit avoir guéri des convulsions violentes, quoique le malade ne rendît aucun ver.

Un cataplasme avec la farine, le fiel de taureau, les sommités d'absinthe et l'huile, est très-

(1) Tome I, p. 95.

bon pour calmer les douleurs produites par les vers, et qui ne sont point accompagnées de convulsions.

Dans les symptômes affreux causés quelquefois par les vers, les ventouses sèches, appliquées sur l'épigastre ou les hypocondres, produisent des effets merveilleux (*).

(*) Les vers et sur-tout le ténia produisent fréquemment l'épilepsie, et cette cause de cette maladie est souvent méconnue. J'ai employé avec le plus grand succès, dans les affections convulsives causées par la puissance morbifique animée, des pilules et une teinture qu'indique *de Haën* dans ses Commentaires sur la Pathologie de *Boerhaave*, t. I, p. 509, de l'édition du docteur *Gilibert*. Ces remèdes employés pendant quelques mois, dissipèrent pour trois ans une épilepsie violente causée par le *tænia solium, Linnæi*, et je ne doute point que le malade n'eût guéri parfaitement si, après avoir pris deux fois sans succès le remède de madame *Nouffer*, il eût voulu se soumettre aux autres méthodes de traitement que je me proposois d'employer contre ce vers rebelle. Nous devons au docteur *Fricke*, professeur à Brunswich, un moyen ingénieux pour reconnoître le ténia dans les maladies où l'on soupçonne ce vers, quoiqu'il ne donne pas des signes positifs de sa présence. Ce moyen consiste à faire prendre au malade, le matin à jeun, un scrupule de jalap en poudre; demi-heure après, on emploie les commotions électriques sur le bas-ventre; des selles abondantes se succèdent rapidement, et entraînent des portions de cet hôte incommode, que la secousse électrique a détachées. Cette pratique, perfectionnée, pourroit constituer

L'épilepsie périodique exige l'usage du quinquina combiné avec la valériane.

Lorsque les femmes hystériques éprouvent des accès d'épilepsie, la valériane unie aux gommes-férules, a l'assa-fœtida (*voy.* la form. n°. 10), les soulage quelquefois. Cependant, lorsque les malades sont extrêmement mobiles qu'elles se plaignent de douleurs de tête, d'une grande chaleur et de vertiges, les remèdes nervins et chauds leur sont plutôt nuisibles qu'avantageux.

J'ai connu, il y a quelques années, une jeune fille fort irritable, qui, lorsqu'elle éprouvoit une affection vive de l'ame, avoit ordinairement une attaque d'épilepsie. Un jour qu'elle ressentoit déjà les signes précurseurs d'un paroxysme, elle entendit par hasard de la musique, qu'elle aimoit naturellement beaucoup, et l'accès n'eut pas lieu. Instruit par cet heureux succès, toutes les fois que l'épilepsie vouloit reparoître, on faisoit de la musique à la malade, et toujours avec le même

---

peut-être une nouvelle méthode d'attaquer le ténia. J'en ai vu les bons effets contre les vers ordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'électricité favorise singulièrement l'action des purgatifs, comme l'ont dit déjà plusieurs physiciens, et comme j'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'en assurer. Une jeune fille de Lyon a rendu dernièrement une prodigieuse quantité de lombrics, par l'effet du jalap et de l'électricité. (*Note du Traducteur.*)

avantage. On continua ainsi jusqu'à ce que le corps ayant été fortifié par des remèdes convenables, l'épilepsie se fût entièrement dissipée.

L'observation journalière nous apprend combien la musique est propre à réprimer le cours irrégulier des esprits. On apaise les enfans au berceau par des chants, et c'est encore par des chants ou par le son des instrumens qu'on les ranime quand ils sont abattus. L'emploi de la musique dans les armées et dans les camps est due sans doute à des observations semblables; car il paroît, comme l'observe *Van-Swiéten*, que les anciens connoissoient aussi bien que nous le pouvoir admirable de cet art, et tous les avantages qu'on en peut retirer. Il est même assez vraisemblable que les enchantemens des maladies tirent leur origine de cette source. Non-seulement *Homère*, mais l'Ecriture-Sainte elle-même, appuie nos observations sur les heureux effets de la musique, et le divin *Platon* dit qu'elle n'a pas été accordée aux hommes par les dieux immortels dans la vue seulement de chatouiller l'oreille, mais encore pour calmer les troubles de l'ame par l'attrait du plus doux des plaisirs (*).

(*) On peut voir plusieurs observations de maladies très-graves guéries par la musique, dans l'ouvrage de *Joseph-Louis Roger*, médecin de l'Université de Montpellier,

Dans une épilepsie récente et légère, suite de la masturbation, accompagnée d'un écoulement muqueux des parties génitales, qui affoiblissoit le corps de plus en plus, j'employai avec succès les pilules suivantes :

Pr. Racine de valériane, une once.
Limaille de fer non-rouillée, 3 gros.
Myrrhe,
Encens,
Extrait de tormentille, } de chaque un gros et demi.

Faites des pilules de trois grains.

On en prend depuis sept jusqu'à dix trois fois par jour, et l'on fait frotter l'épine du dos avec des linimens spiritueux et aromatiques.

J'ai vu deux épileptiques qui, ayant pris infructueusement tous les remèdes dont je viens de parler, furent parfaitement guéris par de petites poudres que leur donna un empirique. J'ai vu aussi d'autres malades qui, ayant fait usage des mêmes poudres, n'en éprouvèrent aucun effet. Jusqu'à présent l'électricité n'a point réussi dans notre hôpital.

---

dont je donnai une traduction française, avec des notes, en 1803. La musique obtiendra une place distinguée dans notre matière médicale, lorsqu'on appréciera mieux sa puissante influence sur les nerfs, et qu'on réduira la polypharmacie à sa juste valeur dans le traitement de plusieurs affections nerveuses. (*Note du Traducteur.*)

La cautérisation du crâne avec un fer rouge est très-dangereuse ; elle est même mortelle, suivant les expériences de *de Haën*.

Dans les cas désespérés on pourroit peut-être imiter, sauf à le faire prudemment, la pratique des nègres, qui brûlent avec le plus grand succès toute la suture coronale par un long et large moxa composé d'étoupe (1). Quoique je ne partage point l'opinion du célèbre *Lorry*, qui prétend que si les maladies nerveuses sont plus fréquentes aujourd'hui parmi nous, on doit l'attribuer au grand usage du tabac, je crois cependant qu'il faut le défendre aux épileptiques, car *Greding* a observé que l'abus de cette poudre sternutatoire augmentoit la maladie et l'exaltation d'esprit qui en est si souvent la suite.

On ne peut pas donner des règles précises sur l'emploi des remèdes ci-dessus, attendu que le choix à faire entre eux doit varier suivant les circonstances de la maladie.

On vante encore, dans le traitement de l'épilepsie, les bains froids, comme étant très-propres à fortifier le corps ; mais il faut aussi beaucoup de prudence et de discernement pour les employer à propos.

---

(1) *Kœmpferus amænit. exot.* p. 195.

Nous lisons que ces bains, au lieu de modérer l'épilepsie, l'ont rendue plus violente (1).

En général on peut dire qu'on exalte trop aujourd'hui les avantages des bains froids, qu'on avoit peut-être trop négligés auparavant. Procurent-ils quelque bien, aussitôt tout le monde crie au miracle; mais s'il en arrive quelque mal, s'ils causent des accidens funestes, on se garde bien d'en parler.

Un chevalier anglais, nommé *Toby-Mathews*, avoit cherché avant *Floyer* à mettre en vogue les bains froids à Anvers; mais on ne tarda pas à s'en dégoûter par les mauvais effets qu'ils produisirent (2). *Van-Swiéten* a donc raison de dire que les martiaux, et tous les remèdes fortifians de cette espèce, sont d'un effet bien plus sûr que les bains, qui n'affectent que les parties extérieures du corps, et qui n'ont qu'une action momentanée.

---

(1) *Tode mediz. chur.*, *Bibl.* I, *b.*, p. 117.

(2) *Tralles de tuendâ*, p. 232.

CHAPITRE II

De la Toux.

On distingue plusieurs espèces de toux, et par conséquent plusieurs manières de traiter cette maladie.

La toux convulsive attaque sur-tout les enfans : elle est plus rare parmi les adultes.

Elle est souvent épidémique, et peut même être contagieuse.

Lieutaud ayant observé dans les cadavres que les bronches étoient remplies d'un mucus fort épais qui interceptoit totalement le passage de l'air, croit que cette toux ne dépend pas seulement de la contraction spasmodique de la glotte, mais aussi de l'obstruction des bronches.

D'autres cherchent la cause de cette maladie dans l'estomac et les intestins.

Mais il est probable qu'elle existe dans ces organes et dans la poitrine en même temps ; car les purgatifs ou les stomachiques seuls, de même que les seuls pectoraux, ne suffisent pas pour la dissiper.

La toux convulsive dure depuis sept jusqu'à quatorze semaines. Elle revient quelquefois, mais avec moins de violence.

Lorsqu'elle dure trop long-temps, elle cause des hernies, la gibbosité, et quelquefois même la phthisie : car le sang exprimé par la violence de la toux, sort par les narines et par les poumons.

Lorqu'une hémorragie se joint à la toux convulsive, celle-ci en est ordinairement diminuée ; mais lorsque l'hémorragie est trop considérable ou trop fréquente, elle prolonge la toux et épuise le corps.

L'état du malade est d'autant plus dangereux, que la respiration reste plus long-temps suspendue, et que le visage devient plus rouge ou plus livide. Le danger est plus grand encore lorsqu'il survient un état comateux et des convulsions.

La saignée convient rarement aux petits enfans ; et même on ne doit tirer du sang aux adultes que lorsque le pouls est plein et dur, et que le malade ressent une douleur de poitrine continuelle.

J'ai vu une dame de qualité qui éprouva une vomique pour n'avoir point été saignée. L'émétique est inutile ; car le vomissement qui accompagne ordinairement la toux convulsive empêche qu'il ne se forme des saburres dans les premières voies. Le vomissement arrive ici par l'effet de l'irritation mécanique du gosier.

L'émétique convient encore moins dans les

cas de grande foiblesse, lorsque le visage est livide ou très-rouge, que les veines sont gonflées, et que le malade éprouve de violentes palpitations de cœur.

Les opiacés sont nuisibles dans le commencement du mal, sur-tout lorsque le malade crache des matières fort épaisses : ils calment cependant la toux ; mais ce n'est que pour un temps ; elle revient bientôt avec plus de violence, et fait craindre la suffocation.

Il ne faut pas commencer non plus le traitement par les substances huileuses ou douces, qui détruisent les forces de l'estomac.

Le blanc de baleine, remède fort usité autrefois dans la toux, se rancit presque toujours dans les pharmacies, et doit être rejeté.

On obtient une heureuse guérison lorsque, dès le commencement de la maladie, on donne, à diverses reprises, une mixture saline avec la manne.

Pr. Sel admirable de Glauber (sulfate de soude), depuis deux gros jusqu'à quatre.

Manne, } de chaque une once.
Sirop de guimauve, }
Eau de fenouil, 4 onces.

Le malade prendra souvent une grande cuillerée de cette mixture. La dose des sels doit être augmentée ou diminuée, à raison de l'âge ou du tempérament des malades.

La manne est amie de la poitrine et lâche le ventre. Lorsque le malade est sans fièvre, quelques médecins recommandent une boisson de café avec la manne : mais il faut éviter de faire trop brûler les grains du café, de crainte que l'huile qui y est contenue ne devienne empyreumatique.

Après que le corps a été doucement purgé pendant quelques jours, une décoction de dents de lion, de fleurs de bouillon blanc et de réglisse, à laquelle on ajoute un sel neutre, si la constipation persiste, est fort avantageuse.

Lorsqu'après les évacuans la toux est fort sèche, les huileux conviennent; on doit s'en abstenir cependant si les crachats sont épais et glutineux. Dans ce cas, il faut ajouter à la décoction ci-dessus demi-once ou six dragmes d'oximel scillitique.

Lorsque les circonstances sont pressantes, on doit avoir recours au kermès minéral.

La poudre suivante a produit des effets merveilleux dans la toux convulsive.

Pr. Fleurs de soufre (soufre sublimé), un gros.

Gomme arabique, } de chaque demi-gros.
adragant, }

Extrait de réglisse, } de chaque 2 gros.
Sucre, }

Kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), depuis 2 grains jusqu'à 4.

Faites une poudre, dont le malade prendra un scrupule ou une demi-dragme toutes les quatre heures. Il boira par-dessus chaque dose une infusion de racine de fenouil, de fleurs de bouillon blanc et de réglisse.

Si la toux ne diminue point malgré les crachats, on appliquera avec succès, à moins que les malades ne soient fort jeunes et très-irritables, un vésicatoire entre les deux épaules. *Willis* obtint les meilleurs effets de cette pratique dans une toux violente, rebelle à tous les remèdes, et qu'une expectoration abondante et épaisse avoit augmentée.

Quelques médecins emploient la teinture de cantharides (alkool résineux de cantharides) dans la toux convulsive; mais l'observation démontre que ce remède est quelquefois dangereux. Il ne faut peut-être attribuer, dit *Tode*, le soulagement qu'il produit qu'au quinquina qu'on a coutume de donner en même temps.

Lorsque le corps est foible et languissant, et que le malade crache avec facilité, la décoction de quinquina avec les fleurs de bouillon blanc et la réglisse (*voy.* la form. n°. 11.) est fort utile : ce remède répare les forces épuisées, et prévient le retour du mal. Pour empêcher les enfans de le vomir, on peut ajouter à la décoction quelques grains de café.

Si, pendant l'usage de cette écorce, l'expectoration devient plus difficile, on donnera avec succès, deux ou trois fois par jour, la poudre ci-dessus avec les fleurs de soufre (soufre sublimé), l'extrait de réglisse, etc.; mais si la difficulté de respirer et l'oppression augmentoient, il faudroit cesser le quinquina.

Lorsque le malade rend des crachats purulens, il est important de lui donner la décoction de cette écorce coupée avec une petite quantité de lait. Le lichen d'Islande, dans ce cas, est aussi fort convenable.

Rosenstein vante la mousse des arbres, et sur-tout celle qui se forme sur le chêne, comme étant moins désagréable pour les enfans que le quinquina. Il en ordonne, matin et soir, une dragme qu'on fait bouillir dans suffisante quantité de lait; il l'emploie encore sous la forme suivante:

Pr. Mousse d'arbre (*lichen plicatus, L.*),
Sucre, } de chaque 2 gros.

Mêlez et faites une poudre dont le malade prendra, matin et soir, dans du lait et du bouillon, ce qu'on en pourra enlever avec la pointe d'un couteau.

Gaubius recommande les fleurs de zinc (oxide

de zinc sublimé), que j'ai employées bien souvent, et qui n'ont paru réussir qu'une fois.

On ne doit point suivre la méthode de *Sauvages*, qui prescrit dans cette maladie le sucre de Saturne (acétite de plomb), à la dose de deux ou trois grains.

De Haën atteste les bons effets du remède suivant dans la toux convulsive : on écrase vingt ou vingt-cinq limaçons (*Helices pomat. L.*) ; on les fait bouillir, pendant une heure, dans une pinte de bière ou de lait, et on donne la colature tous les jours pendant deux ou trois semaines. Ce remède, ainsi que la gomme arabique et l'adragant, est fort convenable dans la coqueluche, ou lorsqu'il faut adoucir une matière âcre et irritante ; mais il seroit nuisible dans le principe de la maladie, ou lorsque les malades rendent des crachats glutineux et abondans, sur-tout si l'estomac ne fait pas bien ses fonctions.

Après la guérison, il faut purger les malades légèrement avec la mixture saline n°. 6, ou la teinture aqueuse de rhubarbe ; car ils avalent souvent leurs crachats. Les purgatifs sont encore avantageux à la fin du traitement, lorsque l'appétit manque, et qu'un poids désagréable se fait sentir au creux de l'estomac.

Aussitôt que les malades se portent mieux, il

faut leur faire changer de chambre ; c'est un moyen de hâter leur rétablissement, et de prévenir les rechutes.

La toux qui a son siége dans l'estomac est ordinairement précédée par de mauvaises digestions. Le malade éprouve des nausées, une pesanteur vers l'épigastre ; il vomit souvent, et rapporte l'irritation qui le fait tousser au creux de l'estomac ou dans l'hypocondre gauche. De fréquens rapports se joignent à ces symptômes. On n'observe aucun embarras dans la poitrine ; des respirations grandes et profondes ne fatiguent pas, et n'augmentent point la toux, à moins que la poitrine ne soit affectée en même temps. Enfin, le malade rejette en crachant, plutôt qu'en toussant, une matière visqueuse et fort épaisse.

La toux d'estomac est sèche ou humide ; elle est quelquefois périodique, et d'autres fois jointe à une toux de poitrine. Les remèdes pectoraux, doux, mucilagineux et huileux l'augmentent au lieu de la calmer. Il faut préparer d'abord la matière par les médicamens salins et digestifs, et, après qu'on l'a détachée des parois de l'estomac, l'évacuer par un vomitif, ou, s'il est contre-indiqué, par un purgatif avec la rhubarde et les sels neutres.

Lorsque c'est une matière glutineuse qui cause la toux, le tartre stibié (tartrite de potasse anti-

monié) doit être préféré à l'ipécacuanha, comme vomitif.

La différence des constitutions apporte aussi quelques modifications dans le traitement. Les décoctions de dents de lion et de chicorée, auxquelles on ajoute un sel neutre, si le ventre est resserré, conviennent aux gens secs et bilieux. Ceux qui ont beaucoup d'embonpoint se trouvent mieux des pilules faites avec les extraits amers, les gommes férules et la rhubarbe (*voy.* la form. n°. 12).

Lorsque l'appétit est revenu, que l'oppression au creux de l'estomac a cessé, et que la toux est dissipée, les toniques sont souvent nécessaires. Plusieurs personnes ont pris avec succès le remède suivant :

Pr. Elixir stomachique tempéré, Liqueur viscérale du dispensaire de Vienne, } de chaque 2 gros.

On en prend depuis trente gouttes jusqu'à quarante, dans de l'eau, deux fois par jour.

Les boissons froides ne conviennent pas dans la toux d'estomac. *Sauvages* cependant porte ses craintes trop loin, lorsqu'il condamne toute espèce de boisson froide.

Les vieillards sont sujets à la toux, parce que la matière des enrouemens et des catarrhes,

comme l'observe très-bien *Hippocrate*, n'éprouve point de coction dans les personnes avancées en âge. Si la toux est humide, et si d'ailleurs les vieillards se portent bien, il faut s'abstenir des remèdes, de crainte qu'en supprimant la toux on ne produise l'asthme, et d'autres maladies graves.

Au reste, il faut faire une attention particulière aux symptômes. Si le malade est sanguin, il convient de le saigner pour prévenir l'inflammation ou l'apoplexie : car l'âge ne doit point être estimé par le nombre des années, mais bien plutôt par l'état des forces (*). Il y a plus, c'est que les vieillards qui ont bon appétit, qui ne font point d'exercice, et qui d'ailleurs se portent bien, supportent des saignées fréquentes, et même les désirent.

Dans la toux des vieillards, lorque le corps est maigre, et que les crachats sont épais, la décoction de guimauve, à laquelle on ajoute une

(*) On lit dans le latin : *Non enim viribus ætas, sed annis æstimanda est :* ce qui est certainement contraire à l'idée que l'auteur vouloit exprimer. Personne ne me blâmera sans doute d'avoir rétabli le vrai sens de cette phrase ; c'est ainsi, je crois, que l'on doit traduire. *Quarin* ne ménage pas assez le sang des vieillards : dans les cas infiniment rares de leurs catarrhes qui exigent la saignée, les sangsues doivent suffire. (*Note du Traducteur.*)

grande dose d'oximel scillitique, convient parfaitement.

Quelques malades toussent à plusieurs reprises et d'une manière fort sèche, jusqu'à ce qu'enfin ils rendent des crachats épais et glutineux : la mixture suivante les soulage beaucoup :

Pr. Oximel scillitique,
Huile d'amandes douces, } de chaque 10 gros.
Sirop de guimauve,
Gomme ammoniaque, un gros.
Jaune d'œuf, quantité suffisante.

Après avoir bien broyé toutes ces substances ensemble, ajoutez :

Eau d'hysope, 6 onces.

La dose est d'une once, toutes les trois ou quatre heures.

Dans les cas de sifflement et de ronflement, avec des crachats fort tenaces, que le malade peut à peine détacher, les poudres avec le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge) (*voy.* la form. n°. 13), ou la mixture avec la gomme ammoniaque (*voy.* la form. n°. 14), ou les pilules suivantes, sont bien indiquées.

Pr. Fleurs de soufre (soufre sublimé),
Extrait d'aunée, } de chaq. un gros.
de réglisse,
Gomme ammoniaque, 2 gros.
Racine d'iris de Florence, demi-gros.

Faites des pilules de trois grains, par-dessus lesquelles le malade boira une infusion d'hysope et de réglisse, ou de tiges de douce-amère.

Il faut avoir soin que la racine d'Iris ne soit pas trop sèche ou rongée des vers.

Quelquefois tous ces moyens sont infructueux, et la difficulté de respirer augmente au point de de faire craindre la suffocation. Dans cet état de choses, les poudres suivantes ont soulagé quelques vieillards :

Pr. Sucre, demi-scrup.
Fleurs de soufre (soufre sublimé), Extrait de réglisse, } de chaq. 4 grains.
Kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), depuis un demi-grain jusqu'à un grain.
Extrait de scille, depuis un demi-grain jusqu'à un grain.

On doit déterminer la dose de ces remèdes d'après la violence de la toux, la difficulté de respirer, et la ténacité plus ou moins grande des crachats.

Souvent l'on dissipe la toux des vieillards; mais elle revient au bout de quelque temps. Les sétons sont quelquefois alors d'un grand secours.

Lorsqu'on n'observe ni fièvre, ni chaleur on

ne doit point interdire le vin aux vieillards qui sont accoutumés à en boire.

La toux provient quelquefois d'une enflure des jambes qu'on a dissipée par des remèdes, des bandages ou des chaussettes de peau, et il est à craindre alors que l'hydropisie de poitrine n'en soit la suite. Il faut aussitôt faire cesser toute compression mécanique, et recourir à l'extrait de scille.

La toux périodique exige le quinquina après les évacuans.

Au moment où j'écris ceci, je viens de traiter plusieurs malades affectés d'une fièvre anomale, qui, pendant les accès, éprouvoient une toux sèche et très-violente, avec oppression considérable. Les fondans, les adoucissans, les remèdes emmiellés ont été infructueux. Enfin, j'ai employé le quinquina, et la toux s'est dissipée avec la fièvre.

Les tailleurs de pierre, les statuaires sont sujets à une toux qui se termine ordinairement par l'asthme ou par la phthisie.

Il faut conseiller à ces ouvriers, dans leur travail, de tourner le dos au vent, afin d'éviter les petits débris de pierre qu'ils détachent avec leurs ciseaux. La décoction de chiendent bien saturée de miel, ou les pilules de savon de Venise, de gomme ammoniaque et d'extrait de réglisse, leur conviennent beaucoup.

Pr.	Extrait de réglisse,	2 gros.
	Gomme ammoniaque,	un gros.
	Savon de Venise,	une once.

Faites des pilules de trois grains.

La dose est depuis six jusqu'à huit, trois fois par jour.

La toux rhumatismale règne pendant des températures humides et froides. La maladie commence par des horripilations et des douleurs en différentes parties : tous les symptômes augmentent le soir. Le pouls en général est très-vite et dur, la toux est tantôt sèche, tantôt humide ; cette affection attaque ordinairement un grand nombre de personnes à la fois.

La saignée convient presque toujours, et doit être réitérée si l'état des forces et la nature des symptômes l'exigent.

Lorsque le pouls est foible au commencement de la maladie, ou qu'il tombe après la saignée, c'est le cas d'employer le camphre avec un peu de nitre, et l'infusion de fleurs de sureau, de bouillon blanc et de réglisse. Si ces remèdes ne réussissent point, il faut appliquer les vésicatoires aux pieds.

Quand les crachats paroissent, la poudre n°. 15, composée de fleurs de soufre (soufre sublimé), de gomme arabique, de gomme adragant et de

réglisse convient beaucoup. Si les crachats sont trop épais, il faut administrer l'oximel scillitique ou le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge).

On doit traiter à-peu-près de la même manière la toux catarrhale, qui n'est pas toujours produite par la suppression de l'insensible transpiration, mais qui l'est aussi par un principe hétérogène répandu dans l'atmosphère. Ce qui pourroit faire croire à l'existence de cette dernière cause, c'est que les catarrhes règnent quelquefois pendant la canicule, et affectent ceux mêmes qui, étant toujours renfermés dans des appartemens très-chauds, ne sont point exposés aux vicissitudes de l'air.

C'est un préjugé très-répandu, que les catarrhes viennent de l'usage où l'on est de se chauffer de bonne heure : ce seroit bien plutôt un moyen de les prévenir; car, par cette sage précaution, on rend la transpiration plus égale.

Il faut éviter les fourneaux de fer, qui ont l'inconvénient de s'échauffer et de se refroidir promptement, et qui produisent par conséquent les mêmes effets funestes que les vicissitudes subites de l'air.

Après avoir saigné, si les indications l'exigent, *de Moneta* vante contre le catarrhe le bain de pieds avec l'eau très-froide et la poudre suivante :

Pr. Nitre purifié, une once.
Crême de tartre, (tartrite acidule de potasse), demi-once.
Sel ammoniac (muriate ammoniacal), 2 gros.

La dose pour un adulte est d'une dragme toutes les quatre heures dans l'eau froide. Mais si le malade est d'un tempérament sanguin, et s'il ressent des douleurs en toussant, il faut bien se garder de lui faire tremper les pieds dans l'eau froide. Les bains de jambes tièdes, auxquels on ajoute un peu de sel, me paroissent beaucoup plus sûrs. Dans les climats froids, après la guérison de la toux catarrhale, il faut porter sur la poitrine une chemisette de flanelle.

Quelquefois, dans le catarrhe simple, le malade rend des crachats très-fétides qui, reçus dans l'eau, tombent au fond : la décoction de quinquina et le lichen d'Islande conviennent alors.

La dissertation de *Nicolaï* et d'*Eberhard de Rosen* sur la toux, mérite d'être lue : on la trouve dans le recueil de *Haller* (1).

L'affection des nerfs pulmonaires dans l'apoplexie détermine quelquefois une toux avec ronflement (*). L'aunée, l'oximel scillitique,

(1) Tome II, p. 53.

(*) Voici la phrase latine : *Quandoque in hæmoplecticis a vitio nervorum, pulmonum tussis occurrit cum stertore.* Quatre éditions que j'ai consultées donnent ce pas-

les fleurs de benjoin (acide benzoïque sublimé), le kermès minéral (oxide d'antimoine hydrosulfuré rouge), la gomme ammoniaque, l'assafœtida, l'oliban, le camphre et l'esprit de sel ammoniac anisé (ammoniaque étendu d'eau et anisé), doivent être administrés, et l'on choisit, parmi ces différens remèdes, ceux qui conviennent le mieux au tempérament du sujet et à la nature des symptômes qu'il éprouve.

Si le ronflement et le sifflement persistent, on pourra jeter quelques grains de poivre noir sur des charbons ardens, afin de réveiller l'action languissante des poumons et d'exciter une toux plus forte.

On reconnoît la toux des hypocondriaques aux signes suivans : les hypocondres sont souvent engorgés ; les malades respirent difficilement, ils ne ressentent aucun embarras dans la poitrine, et sont fatigués par les vents ; leur urine est limpide, et ils rendent quelquefois une mucosité visqueuse, de couleur cendrée, qui ne les soulage point.

---

sage de la même manière. Je laisse au lecteur intelligent le soin d'en rétablir le vrai sens, dont je me suis peut-être écarté. Je n'ai trouvé dans aucun lexicon, dans aucune nosologie le mot *hæmoplectici*, que j'ai traduit d'après ses racines dans la langue grecque. La virgule ensuite me paroît mal placée. (*Note du traducteur.*)

Les substances douces et huileuses augmentent les accidens.

Les opiatiques ne conviennent pas davantage, à moins que les viscères du bas-ventre ne soient parfaitement libres, et que la violence de la toux ne fasse craindre des suites funestes.

Si le bas-ventre est enflé, la rhubarbe et la terre foliée de tartre (acétite de potasse) sont parfaitement indiquées. Il faut aussi rechercher avec soin si les viscères ne sont point obstrués. Dans le cas où l'on ne découvriroit aucune obstruction, des pilules avec la racine de valériane, les gommes-férules, le castoréum ou l'assa-fœtida, seront mises en usage. Lorsque le corps est dans un état de relâchement, qu'il n'y a point de pléthore et qu'on ne craint pas l'inflammation, il convient d'ajouter les martiaux à ces pilules; mais quand les viscères sont affectés d'obstructions cachées, on donne aux malades d'un tempérament froid le savon de Venise, les extraits amers et les gommes férules, qu'on aiguise, si le ventre est resserré, avec la masse des pilules de *Becher* ou l'extrait de rhubarbe. Quant à ceux qui sont d'un tempérament chaud, dont l'urine sent mauvais, et dont les excrémens répandent une odeur putride, ils ne supportent point le savon, ni les gommes-férules, ni les extraits; il faut les traiter par la décoction de saponaire et de dent de lion,

à laquelle on ajoute un sel neutre. Les eaux minérales conviennent parfois aux hypocondriaques, lorsque le corps et l'estomac conservent encore quelques forces.

La toux des femmes grosses, dont la matrice s'élève trop, ne se dissipe ordinairement qu'à l'époque de l'accouchement. Les anodins la soulagent quelquefois ; mais il faut voir s'il n'y a point de pléthore, car s'il y en avoit, les parégoriques seroient nuisibles, et la saignée deviendroit le remède le plus efficace.

La trop grande étroitesse de la trachée-artère et l'induration des glandes bronchiales produisent une toux semblable au catarrhe suffocant et absolument incurable. Les gargarismes émolliens, qu'on garde quelque temps dans la bouche, calment bien le mal, mais ne le détruisent pas.

Lorsqu'un corps étranger est tombé dans la trachée-artère et cause la toux, il faut d'abord saigner le malade, ensuite provoquer l'éternuement, ou jeter du poivre noir sur des charbons ardens, et lui en faire recevoir la vapeur dans la bouche, afin d'exciter une toux assez forte pour produire l'expulsion de ce corps étranger.

La toux qui est causée par la répercussion de l'arthritis, de la goutte ou de la gale, ne se dissipe ordinairement qu'après que la maladie principale a reparu.

CHAPITRE IV.

De l'Hémoptysie.

L'HÉMOPTYSIE est une maladie très-commune à Vienne ; ce qui provient peut-être des fréquentes vicissitudes de l'air, et de ce qu'on a beaucoup à monter pour parvenir aux différens étages des maisons, qui sont fort élevées. Il importe peu, pour guérir l'hémoptysie, de savoir si le sang est fourni par les artères pulmonaires ou par les bronchiales : dans le premier cas, il est abondant, vermeil et très-clair ; dans le second, il est plus épais, mêlé de pituite, et d'une couleur plus foncée. On trouvera toutes ces choses traitées plus au long dans *Van-Swiéten.*

Parmi les causes de l'hémoptysie, c'est avec raison que l'on compte l'abus du mercure. J'ai connu des hommes fort délicats qui ont craché le sang pour avoir pris du sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif). Pendant le froid rigoureux qui règne dans nos climats depuis quelques hivers, j'ai vu plusieurs individus affectés d'hémoptysie, quoique leur corps ne fût aucunement disposé à cette maladie, et qu'on ne pût l'attribuer à d'autre cause qu'à la rigueur de la saison. Les femmes qui sautent, ayant des enfans

sur les bras, doivent prendre garde à ne point leur comprimer le sternum avec la main ; car l'on a vu cette compression, souvent réitérée, gêner le développement de la poitrine, et produire dans un autre âge l'hémoptysie et la phthisie pulmonaire. L'usage mal déterminé des emménagogues cause aussi des crachemens de sang aux femmes pléthoriques.

Il ne sera peut-être pas inutile d'avertir ici que les jeunes filles sont quelquefois parfaitement réglées pendant les premiers mois de la menstruation, et qu'au bout de quelque temps, ou les règles anticipent sur l'époque ordinaire de leur retour, ou retardent de quelques mois. Si ces jeunes personnes se portent bien d'ailleurs; si elles n'éprouvent ni oppression, ni tension incommode aux lombes, à l'épigastre, à l'os sacrum, il ne faut point les fatiguer par des remèdes souvent inutiles; mais abandonner les choses à la nature.

Ceux qui crachent souvent le sang, avec une oppression et des anxiétés qui augmentent au moindre mouvement, et dont le pouls, même après le paroxysme, est irrégulier et inégal, présentent, à l'ouverture des cadavres, des concrétions polypeuses dans les gros vaisseaux.

Il ne faut pas juger du péril dans cette maladie par la seule quantité de sang qui a été

craché ; car, toutes choses égales d'ailleurs, le malade qui éprouve une hémoptysie abondante par l'effet d'une cause externe, ou par la suppression de quelque hémorragie habituelle, se rétablira bien plus facilement que celui qui, par érosion des vaisseaux, crache moins de sang, mais en crache plus souvent.

Le crachement de sang dans les maladies aiguës, annonce un très-grand danger. Les individus qui ont le cou long, la poitrine étroite et les omoplates saillantes, et qu'on appelle ailés (*pterigoïdei*), guérissent difficilement de l'hémoptysie.

Le traitement doit presque toujours commencer par la saignée.

Il ne faut jamais s'en rapporter uniquement au pouls; car quelquefois, quoiqu'il soit plein, on le trouve cependant inégal, petit et foible, par l'effet de la frayeur ou du spasme, accidens assez ordinaires dans cette maladie; mais à peine a-t-on saigné, que le pouls s'élève, et prend son véritable caractère.

Quelquefois les symptômes s'apaisent après la saignée, et reviennent bientôt avec plus de violence; le pouls se relève, l'orgasme des humeurs renaît; il faut alors saigner le malade une seconde fois; mais si l'hémoptysie est produite par des hémorroïdes supprimées, il vaut mieux

appliquer des sangsues au fondement. J'ai vu, dans ces sortes de cas, les saignées réitérées être sans effet, et les accidens ne céder précisément qu'à l'application des sangsues.

J'ai vu aussi les sangsues, et mon expérience sur ce point est d'accord avec celle de *Schmucker*, dissiper l'hémoptysie périodique provenant de la suppression des règles.

Cependant, lorsque des femmes, jouissant d'ailleurs d'une bonne santé, éprouvent tous les mois un crachement de sang qui leur tient lieu de flux menstruel, il faut respecter le choix qu'a fait la nature de cette voie d'excrétion, et ne point la troubler par des remèdes.

Lorsque le malade tombe en foiblesse, on ne doit employer que l'odeur du vinaigre pour rappeler ses forces épuisées : les spiritueux et les stimulans pourroient lui être nuisibles.

L'hémoptysie est quelquefois produite par une affliction subite. *Aristobule* éprouva un chagrin si vif par la mort de son frère, qu'il en cracha le sang. J'ai observé plusieurs fois la même chose. Ces sortes de malades supportent difficilement des saignées abondantes.

Il ne faut pas saigner non plus lorsque le malade est très-foible, que les extrémités sont froides, que le corps est épuisé par l'onanisme, ou enfin que le retour fréquent du mal peut faire

soupçonner une érosion des vaisseaux. C'est un conseil très-prudent que donne *Prosper-Alpin*, de ne point pratiquer la saignée dans l'hémoptysie lorsqu'il n'y a ni fièvre, ni inflammation, ni pléthore. Elle seroit certainement mortelle lorsque les forces sont épuisées par la grande quantité de sang qu'a perdue le malade. Elle seroit encore nuisible si le malade, après la crise, se trouvoit déjà dans cet état avantageux de relâchement que nous cherchons à lui procurer par des saignées.

Si les saignées arrêtent les hémorragies, c'est moins par un principe d'hydraulique, comme l'observe fort bien le grand *Haller*, qu'en affoiblissant le corps.

Quelques médecins conseillent des ligatures sur les membres. *Erasistrate* avoit déjà essayé autrefois, mais sans succès, de lier les jambes, les cuisses, les bras, principalement dans les sujets qui ont le cou long, la poitrine étroite et les épaules saillantes.

Quelquefois les ventouses scarifiées aux jambes et aux pieds ont réussi, lorsque la saignée et les ligatures des cuisses n'avoient rien fait. *Baglivi* nous apprend qu'il existe une sympathie très-grande entre la poitrine et les extrémités inférieures.

Cullen vante l'application des vésicatoires entre

les deux épaules, pour arrêter les hémorragies nasales. C'est peut-être la connoissance de cette pratique qui engagea *Mertens* à les employer de la même manière dans le crachement de sang, et cette méthode eut des succès. Mais en recourant à ce moyen, il faut bien prendre garde de négliger les saignées, qui doivent passer avant tout. Il faut aussi examiner avec soin si la maladie ne dépend pas de la dissolution du sang ou de l'érosion des vaisseaux; car, dans ces deux cas, le vésicatoire ne seroit propre qu'à augmenter les accidens, au lieu de les combattre.

Les pédiluves sont rarement avantageux : les froids aggravent le mal, et les chauds favorisent l'orgasme des humeurs.

Après la saignée, la décoction de racine de grande consoude, d'aigremoine et de petite ortie (n°. 16), est fort bonne. Mais si la maladie est produite par la suppression des hémorroïdes ou des règles, on ajoute avec succès la mille-feuilles à ces plantes.

Les émulsions légères sont infiniment salutaires : l'on y ajoute quelquefois le nitre, qui convient sur-tout lorsque le malade crache un sang épais, qu'il éprouve une grande chaleur, ou qu'il a bu avec excès des liqueurs spiritueuses; mais ce sel est nuisible quand les forces sont abattues, que le sang rejeté par les crachats est

clair et dissous, ou qu'il est fourni par des vaisseaux ulcérés.

J'ai vu des malades qui ont été réduits à la dernière extrémité par l'usage du nitre, qu'on leur avoit imprudemment ordonné.

Dans l'hémoptysie violente qui survient pendant les ardeurs de la canicule, ou après des excès dans les liqueurs fortes, ou après une vive agitation du corps, si le malade n'est point cacochyme, et s'il n'y a ni douleur ni oppression, l'esprit de vitriol (acide sulfurique affoibli) étendu dans une grande quantité d'eau, est très-convenable, pourvu qu'on ait déjà saigné suffisamment.

Lorsqu'on a à traiter des individus robustes et qui se nourrissent bien, sur-tout si les hypocondres sont enflés, il faut lâcher doucement le ventre avec la décoction de tamarins ou l'eau d'angélique, soit pour diminuer la pléthore, soit pour faire une révulsion, soit enfin pour prévenir la constipation, qui est toujours nuisible dans ces sortes de maladies.

L'observation nous apprend que des hémoptysies habituelles ont été quelquefois guéries par des flux de ventre. Il seroit fort avantageux, comme le dit *Prosper-Alpin*, de connoître l'état des hypocondres avant la maladie; car souvent des personnes en santé ont ces régions inégalement élevées, et même tendues.

Lorsque c'est une matière âcre qui cause le crachement de sang, il faut donner la gomme arabique, la gomme adragant, et la décoction de salep. On vante aussi l'huile de lin dans ces cas; mais elle excite souvent des nausées et fait vomir, et cela d'autant plus aisément qu'on l'administre le plus souvent dans un état de rancidité.

Quelques malades ont été soulagés par la décoction ou le bouillon d'escargots, recommandé dans l'hémoptysie par *Zaffius* (1) et par *Boeckler* (2); mais ce dernier a tort de faire ajouter à ce bouillon le cochléaria et le cresson.

Lorsque le malade, par l'effet des remèdes ci-dessus et des évacuations convenables, se trouve mieux, qu'il n'éprouve plus d'oppression, et que le pouls n'est ni plein ni dur, on ajoute avec succès le quinquina à la décoction n°. 16, dont nous avons déjà parlé.

Mais il faut commencer par une petite dose : car, comme le dit fort bien *Murray* (3), le quinquina n'agit point ici en oblitérant le vaisseau qui fournit l'hémorragie; mais bien plutôt en fortifiant les poumons, et en réprimant la

---

(1) *Synops. observ. med.*, p. 21.
(2) Part. III, p. 588.
(3) *Mat. med.*, p. 600.

fièvre et le spasme qui accompagnent ordinairement cette maladie.

Lorsque les poumons sont surchargés d'une pituite abondante, l'emploi du quinquina exige beaucoup de prudence; car si la respiration devient plus difficile, il faut aussitôt en suspendre l'usage.

Dans les individus foibles qui éprouvent des hémoptysies fréquentes par le relâchement des poumons, il ne faut pas tarder de donner le quinquina, auquel on ajoute des plantes légèrement astringentes, comme l'aigremoine, ou des adoucissans, tels que la gomme arabique.

Le suc exprimé d'ortie, si la saison le permet, convient aussi à ces sortes de malades.

La saignée leur seroit extrêmement pernicieuse.

Si la maladie est très-violente, ce que l'on reconnoît par la quantité du sang craché, par l'état des forces et du pouls, il faut employer des astringens plus énergiques.

Le bol d'Arménie est absolument sans vertu. Toutes les terres argileuses qui ne peuvent se fondre dans l'eau me paroissent aussi inutiles, et je partage à cet égard le sentiment de *Spielmann* (1). Appliquées à l'extérieur, elles ont ar-

(1) *Mat. med.*, p. 437.

rêté quelquefois des hémorragies; mais ce n'est qu'en formant sur l'endroit de la blessure une pâte dure qui bouche le passage au sang.

Je n'ai pas vu réussir non plus la pierre hématite.

Un excellent remède, et qui trompe rarement l'espérance du médecin, c'est l'alun (sulfate d'alumine), qu'*Archigène* autrefois employoit déjà contre le pissement de sang. On peut le donner en poudre (*voyez* la formule n°. 17), ou dans une mixture avec la gomme arabique (*voyez* la formule n°. 18).

L'alun teint (*Alumen draconisatum*) ne paroît pas avoir beaucoup plus d'efficacité que l'alun crud; c'est pourquoi, dans les hôpitaux, on peut aisément se passer d'un remède qui coûte d'ailleurs fort cher; car la livre médicinale d'alun crud ne se vend pas plus de quatre gros, et celle d'alun teint coûte trois florins et quatre gros.

Si le malade éprouve une grande foiblesse, ce seroit fort mal de ne pas lui donner le quinquina. Quant à la dose, la quantité de sang qu'il a perdue, l'état des forces et du pouls doivent la déterminer.

L'alun en poudre doit être préféré au petit-lait aluminé recommandé par *With*; car, outre que ce dernier remède est désagréable, on re-

connoît aussi par la saveur que la partie caséeuse emporte beaucoup plus d'alun que le petit-lait n'en reçoit.

L'alun (sulfate d'alumine), donné comme nous le disons, cause plus rarement des rapports acides ou le soda, que le petit-lait aluminé.

Lorsque l'alun ne suffit pas, il faut ajouter aux poudres n°. 17 le vitriol de mars (sulfate de fer), depuis un demi-grain jusqu'à un grain, et le réitérer toutes les deux ou toutes les quatre heures.

Plusieurs médecins redoutent les astringens, parce qu'ils prétendent qu'avant de remédier au désordre de la partie affectée, ils donnent la mort en coagulant le sang, et en resserrant les petits vaisseaux des organes pulmonaires.

Mais l'expérience infirme leur théorie, et j'ai rétabli parfaitement avec ces remèdes des malades qui paroissoient dans un état désespéré.

Le grand *Haller* nous apprend que la terre même de fer, dont la qualité astringente n'est point équivoque, passe en grande quantité dans le sang, comme le prouvent des expériences fort exactes. Le sang d'une femme qu'on avoit traitée par les martiaux, ayant été calciné, donna trois fois plus de fer qu'il n'a coutume d'en donner (1).

---

(1) *Phys.*, t. VII, p. 60.

Quelques-uns recommandent l'eau froide et les boissons à la glace; mais *Van-Swiéten* (1) dit fort bien qu'aucun médecin prudent n'aura recours à de tels moyens dans l'hémoptysie; et *Neifeld* (2) a observé que la phthisie pulmonaire étoit souvent la suite de cette méthode. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai vu mourir phthisiques, à la suite du crachement de sang, presque tous ceux qu'on avoit gorgés de boissons froides. Je ne puis cependant proscrire entièrement cette pratique; et dans les cas désespérés, il vaut mieux l'employer, à tout risque, que de laisser périr le malade sans secours.

Un grand nombre de médecins donnent les parégoriques dans l'hémoptysie; mais ces remèdes ne conviennent que lorsque les parties éloignées éprouvent un resserrement spasmodique, ou que la trachée-artère est fort irritée, ou enfin que le sang, en suintant du vaisseau ouvert, cause un picotement qui excite à tousser.

Le célèbre *de Meza*(3) faisoit prendre l'opium, pendant deux ou trois semaines, aux personnes disposées à la phthisie héréditaire, qui éprouvoient, tous les soirs à l'heure du sommeil, une petite

---

(1) Tome IV, p. 40.

(2) *Rat. medend.*, p. 354.

(3) *Soc. Med. Hafn. coll.*, t. II, p. 309 et seq.

toux avec un chatouillement dans la gorge. Le narcotique calmoit bientôt ces premiers symptômes et prévenoit la phthisie. Ce médecin faisoit aussi saigner les malades lorsqu'ils se plaignoient en même temps de douleurs dans la poitrine.

Au reste, l'opium seroit dangereux s'il y avoit pléthore, et si des évacuations naturelles avoient été supprimées, parce qu'au rapport de *Freind*, l'opium excite le sang en turgescence à sortir de ses vaisseaux, comme *Tralles* l'explique fort au long. On peut cependant permettre le diacode, que *Boerhaave*, dans ces cas, regardoit sans doute comme adoucissant plutôt que comme remède opiacé ; car il en conseille une demi-once toutes les heures (*).

Pour procurer au malade la guérison désirée, il faut s'appliquer sur-tout à connoître la cause du mal. La femme d'un de mes meilleurs amis qui, dans l'état ordinaire de santé, avoit le visage livide et pour ainsi dire injecté de sang, éprouva autrefois une violente hémoptysie : on lui fit plusieurs saignées au pied et au bras ; le sang qu'on obtint

---

(*) Le sirop de diacode des Hollandais et des Allemands n'est point composé de la même manière que celui qui est usité en France. Ce dernier est beaucoup plus actif, et doit être donné à des doses bien plus modérées. (*Note du Traducteur.*)

étoit recouvert d'une croûte si épaisse, qu'on pouvoit à peine l'entamer avec la pointe d'un couteau. Les dérivatifs, les remèdes nitrés, les adoucissans, et enfin les astringens furent inutiles: la difficulté de respirer augmentoit toujours; elle fut portée au point que la malade étoit en danger d'être suffoquée. En rassemblant toutes les circonstances de cette maladie, je compris qu'elle provenoit d'un sang trop épais qui circuloit avec peine dans les petits vaisseaux des poumons; et changeant alors de traitement, je fis prendre à la malade, en grande quantité, une forte décoction de racine de chiendent, de dent de lion, avec le nitre et le rob de sureau, et le suc même de taraxacum. Au moyen de ces remèdes, elle fut bientôt parfaitement rétablie.

Je fus appelé, il y a vingt ans, pour voir une femme affectée d'un catarrhe, qui avoit craché beaucoup de sang vermeil et mêlé de grumeaux considérables. Après la saignée, et quoiqu'on n'eût point employé les astringens, un sifflement et un râlement pénibles se joignirent aux premiers symptômes. Dans cet état, la malade, prête à suffoquer, rendit avec les plus grands efforts du sang grumelé. Ce phénomène fut pour moi un trait de lumière; je rapportai aussitôt les accidens dont j'étois témoin à la présence de nouveaux grumeaux qui cherchoient à se faire jour, et

j'osai lui donner de temps en temps un demi-grain de kermès-minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge). La fortune seconda l'audace du jeune praticien : les grumeaux se détachèrent avec plus de facilité ; le crachement de sang diminua, et la malade a vécu encore dix-huit ans après cette terrible maladie.

Quelques jours après que le crachement de sang a cessé, les malades, et sur-tout les sanguins, éprouvent souvent une petite fièvre vulnéraire, qui n'exige aucune attention particulière. Cependant, lorsqu'elle devient considérable, il faut tirer quelques onces de sang, dans la crainte que la toux n'augmente et ne ramène l'hémoptysie.

Il faut cesser l'usage des astringens aussitôt que le malade ne crache plus que des grumeaux. La sortie de ce sang concréfié est avantageuse ; car, s'il étoit retenu, la fièvre lente et la phthisie ne tarderoient pas à se manifester.

Lorsque les astringens suppriment l'expectoration, et causent au malade des serremens de poitrine, il faut lui faire recevoir dans la bouche des vapeurs tièdes, et lui donner les émolliens, mais avec modération.

Des crachats purulens, peu de temps après l'hémoptysie, sont un fort bon signe ; ils annoncent qu'on n'aura point de vomique à craindre. Mais s'ils devenoient trop abondans et s'ils abat-

toient les forces, il faudroit leur opposer le quinquina et les plantes vulnéraires.

Lorsqu'il n'y a point de fièvre, les pilules de quinquina, de gomme arabique, d'encens et de mastic conviennent beaucoup.

On nourrit le malade, dans l'hémoptysie, avec l'endive, la laitue, l'orge et le riz ; mais les alimens doivent être pris tièdes et presque sans sel.

Après la guérison, l'on évite avec soin les substances venteuses ou de difficile digestion, les aromatiques et les spiritueux.

J'ai vu, avec *Burgraff* (1), l'hémoptysie revenir par le grand usage des asperges.

Quelques médecins comptent beaucoup sur les sucs d'herbes, et les conseillent tous indistinctement aux malades. Il y a cependant un choix à faire. Il faut leur défendre sur-tout le cresson et le cerfeuil : le premier est âcre, et le second excite souvent la toux. Le cerfeuil, pris intérieurement, est propre à résoudre les indurations des seins, et on l'emploie à l'extérieur pour dissiper les varices des vaisseaux spermatiques ; or, ce n'est point certainement une plante qu'on puisse conseiller aux malades qui crachent le sang.

Les personnes pléthoriques, nées de parens

---

(1) Page 77.

sujets à l'hémoptysie, ou qui ont le cou long et la poitrine étroite, se préserveront des crachemens de sang par de petites saignées faites de temps en temps.

Il faut éviter avec grand soin le froid aux pieds, qui, au rapport de *Bonnet*, rappelle souvent l'hémoptysie.

Le bain froid, qu'on a conseillé pour fortifier les poumons, est un remède au moins équivoque; car des observations fort anciennes nous apprennent que des individus ont craché le sang pendant qu'ils se baignoient dans l'eau froide.

Enfin, le changement de pays et de climat est souvent avantageux aux personnes qui ont essuyé de fréquentes attaques de cette maladie. *Celse* prétend que les endroits exposés au levant leur conviennent pendant l'hiver, et les lieux situés dans le milieu des terres pendant l'été (1).

---

(1) *De Med.*, l. IV, c. IV, p. 204.

CHAPITRE V.

De la Phthisie pulmonaire.

Les femmes sont plus sujettes à la phthisie que les hommes. Cette maladie attaque rarement les vieillards; mais elle est mortelle pour eux quand ils en sont atteints.

Elle n'est point aussi contagieuse qu'on le croit vulgairement en Italie : elle peut cependant se communiquer, et *Van-Swiéten* rapporte qu'un homme ayant embrassé sa femme qui se mouroit de la phthisie pulmonaire, éprouva une dépilation complète dans la partie du menton sur laquelle la malade avoit appliqué ses lèvres, quoique la barbe continuât de croître en abondance autour de l'endroit dépilé.

J'ai connu aussi quelques femmes qui ont contracté la phthisie pulmonaire par une cohabitation continuelle avec leurs maris affectés de cette maladie.

On distingue la phthisie en aiguë et en lente, en humide et en sèche.

La phthisie est quelquefois héréditaire; elle succède le plus souvent à l'hémoptysie, aux inflammations de poitrine, aux toux humides et opiniâtres, aux rhumes négligés. La production

de la phthisie, par cette dernière cause, n'a rien d'étonnant, car les gens du peuple, quoique affectés de catarrhes très-graves, s'exposent imprudemment au froid, se livrent à des exercices violens, négligent la saignée et les remèdes convenables, parce qu'ils sont malheureusement persuadés que les saignées attirent le virus catarrheux dans la masse des humeurs, et par là rendent la maladie plus fâcheuse.

La phthisie pulmonaire survient quelquefois après des fièvres mal traitées, après des crises imparfaites; elle peut aussi provenir de calculs qui se forment dans la substance des poumons. Ces calculs sont quelquefois tendres et friables comme du tuf ou de la craie, et d'autres fois ils ont la dureté du silex.

Baldinger a vu des soldats affectés de phthisie pulmonaire après avoir passé par les verges (1).

Les femmes délicates deviennent quelquefois phthisiques par un allaitement prolongé.

Il arrive souvent que la matière purulente se forme en d'autres parties du corps, et se fraye une route jusqu'aux poumons. *Vandermonde* rapporte que le pus d'une parotide couloit le long de la trachée-artère, et s'amassoit dans la cavité thorachique. On lit aussi dans les Ephémérides des

(1) *Von den Krankheiten ciner armee.*

Curieux de la Nature qu'un empyème qui avoit succédé à une pleurésie, fut guéri par un ulcère au bras (*).

(*) On appelle *dépôts par congestion* ces amas de pus qui se font dans des parties plus ou moins éloignées de celles où s'est formé le foyer primitif et principal. La chirurgie, dans ces derniers temps, a signalé d'une manière spéciale ces sortes de dépôts, dont on trouve quelques observations dans les auteurs, mais qui, le plus souvent, paroissent avoir été méconnus. Les parties déclives du tronc, telles que les aines, la marge de l'anus, les régions lombaires et les fosses iliaques, sont le siége le plus fréquent de ces dépôts secondaires, dont la source existe dans les poumons, les vertèbres du dos, le mésentère, etc. En avril 1806, les dépôts par congestion firent le sujet d'un acte public à l'Ecole de Médecine de Montpellier. L'auteur de cet acte cite beaucoup de faits parmi lesquels j'ai regretté de ne point voir celui que rapporte le célèbre *Selle* dans ses Observations de Médecine (*voy.* la traduction de cet ouvrage par le docteur *Coray*, *in*-8°., p. 183 et suivantes). On lit aussi dans le petit ouvrage de *Plenciz* fils, qui a pour titre: *Acta et Observata medica*, p. 156 et suivantes, l'observation infiniment curieuse d'une sciatique par métastase, pour me servir des propres expressions de l'auteur; laquelle sciatique a plus d'un rapport avec les dépôts dont nous parlons. Le pronostic de ces dépôts est en général funeste, et l'on doit les vider par des ouvertures infiniment petites. Quant à la puogénie spontanée qui produit les foyers primitifs, on croit avoir observé que les personnes énervées, cacochymes, scrophuleuses, etc., y sont particulièrement sujettes. (*Note du Traducteur.*)

On transporta, il y a quelques années, à l'hôpital des Frères de la Miséricorde, un jeune homme affecté d'une pleuro-péripneumonie très-grave, et entièrement négligée jusqu'alors. On employa tous les remèdes qui paroissoient convenir à la nature de la maladie; mais la fièvre, forte et consomptive, faisoit tous les jours de nouveaux progrès. A cette fièvre se joignoient l'enflure des pieds, une si grande oppression, que le malade ne pouvoit respirer sans avoir, pour ainsi dire, le corps droit, et enfin des crachats purulens du plus mauvais caractère, mais en petite quantité. Dans cet état malheureux et presque désespéré, le malade se plaignit d'une douleur assez forte entre les deux épaules, qui soulageoit un peu la respiration. Je fis aussitôt appliquer des cataplasmes émolliens sur la partie douloureuse, et je commençai à concevoir quelque espérance; car je savois, par l'observation de *Triller*, qu'une douleur de cette espèce avoit été salutaire dans une pleurésie des plus graves. L'événement ne tarda pas à justifier mon espérance, car le malade rendit bientôt, par les urines et par les selles, une grande quantité de pus; il cracha en même temps avec la plus grande facilité des matières purulentes d'une meilleure nature, et il recouvra une pleine et parfaite santé.

L'opinion de *de Haën*, qui pensoit qu'une ca-

cochymie purulente formée dans le sang étoit transportée sur les poumons, et rejetée par la toux, n'est pas toujours aussi contraire à la vérité qu'on pourroit le croire.

J'ai vu quelquefois des tumeurs qui paroissoient tout-à-coup et sans cause manifeste sur les parties extérieures du thorax, et qui ne s'accompagnoient ni de fièvre ni d'inflammation, s'ouvrir le second ou le troisième jour de leur apparition, et fournir un pus très-fétide. L'on peut conclure de là que des dépôts semblables se forment quelquefois dans les parties intérieures de la poitrine.

La phthisie n'est pas facile à reconnoître dans son principe, parce que les malades ne maigrissent pas encore beaucoup, et qu'ils toussent peu, à moins que la poitrine ne soit mal conformée. En outre, la chaleur est assez douce dans la phthisie commençante, et le pouls n'est que languissant. Une petite fièvre qui règne pendant la nuit, se dissipe presqu'entièrement vers le matin, et l'urine ne diffère pas beaucoup de celle qu'on rend dans l'état ordinaire de santé.

On a beau faire cracher les malades dans l'eau salée qu'*Hippocrate* préfère sans doute à l'eau ordinaire comme plus propre à cette expérience par sa pesanteur spécifique, et examiner si les crachats gagnent le fond de l'eau, c'est un signe fort équivoque de la phthisie; car il peut arriver

que des crachats purulens, mais remplis d'air, nagent à la surface du liquide; tandis que des crachats qui ne contiennent réellement point de pus en gagneront le fond par l'effet du gluten épais dont ils sont mêlés. Au reste, l'expérience réussit mieux le matin, après le sommeil de la nuit, lorsque le malade crache plus aisément, et que les crachats ne contiennent pas autant de mucus.

Des observations dignes de la plus grande confiance nous apprennent aussi que des individus affectés de fièvre hectique, et crachant du pus depuis long-temps, qui avoient passé pour phthisiques pendant leur vie, ont cependant présenté, à l'ouverture de leurs cadavres, des poumons parfaitement sains et entiers (1).

D'autres fois on a trouvé du pus dans la poitrine, quoique les malades n'eussent offert aucun des signes qui l'annoncent ordinairement. Ainsi, le célèbre *Portal* rapporte qu'un jeune homme attaqué de leucophlegmatie, étant mort subitement, on trouva à l'ouverture du cadavre, la cavité gauche du thorax remplie de pus et le poumon presqu'entièrement consumé, quoique le malade n'eût rien éprouvé pendant sa vie qui pût faire soupçonner l'existence d'une maladie de poitrine.

---

(1) *De Haën*, t. I, p. 118.

La phthisie pulmonaire est certainement difficile à guérir, ce qu'il faut attribuer, suivant *Fortis*, au tissu lâche des poumons, et au mouvement continuel dont ils sont agités. Plusieurs regardent même cette maladie comme absolument incurable, mais *Schenkius* (1), s'élevant avec force contre ce préjugé des médecins et des écoles, assure que la phthisie ne doit point être rangée parmi les affections désespérées. *Cœlius-Aurelianus*, tout en avouant qu'il est difficile de cicatriser les ulcères des poumons, ne pense pas pour cela qu'ils soient incurables.

J'ai guéri entre autres, il y a vingt ans, un homme atteint d'une phthisie fort avancée, qui avoit même déjà une enflure considérable des pieds et du bas-ventre, et qui rendoit une grande quantité de crachats tellement fétides, que personne ne pouvoit en supporter l'odeur. Cependant les remèdes le rétablirent si bien, qu'il recouvra toute sa vigueur, et qu'il a joui jusqu'à ce jour de la santé la plus parfaite.

La phthisie avec une fièvre fort aiguë est la plus dangereuse de toutes. Celle qui succède à une hémoptysie produite par des causes extérieures, est, toutes choses égales d'ailleurs, plus facile à guérir que les autres.

---

(1) Page 283.

La phthisie héréditaire, ou celle qui provient de sciatique ou de rhumatisme, élude presque toujours les secours de l'art.

La phthisie qui abat les forces tout-à-coup, et qui s'accompagne d'un froid considérable aux extrémités, et sur-tout aux pieds, présente beaucoup de danger.

Je n'ai jamais vu aucun phthisique crachant des calculs en toussant, qui ait échappé à la mort : cependant *Morgagni* a quelquefois observé le contraire. Les femmes enceintes affectées de phthisie, meurent souvent bientôt après leur accouchement, quoiqu'elles mettent au jour des enfans sains et vigoureux.

L'amaigrissement subit est un mauvais signe. C'en est fait des malades, lorsqu'ils désirent avidement la nourriture, et qu'elle ne les répare point.

Lorsque dans la phthisie confirmée l'expectoration cesse, et que les forces s'affoiblissent de plus en plus, les malades ne tardent pas de périr. Aussi *Langius* dit avec raison qu'une poitrine frappée de phthisie qui ne tousse plus, annonce une mort prochaine (1).

La couleur rose des joues, le prurit du corps, des pustules rouges et semblables à celles de la

(1) *Misc. nat. cur. med.*. obs. IX, p. 20.

fièvre miliaire sont de fort mauvais signes. Des sueurs ou des déjections colliquatives sont des signes plus mauvais encore.

J'ai vu quelques malades se tirer d'affaire, quoiqu'ils eussent rendu des crachats très-pesans, verdâtres et vraiment purulens ; mais je n'ai vu aucun phthisique guérir après avoir craché beaucoup de matières aqueuses et écumeuses, au milieu desquelles on voyoit flotter, si je puis parler ainsi, des îles de pus.

Quelques malades rendent une quantité abondante de crachats, et ne s'en trouvent pas extrêmement mal. *Vogel* en conclut qu'il se forme souvent dans les poumons de petites cavités qui sont recouvertes de parois très-calleuses ; de manière que le pus dont elles sont remplies ne sauroit ni pénétrer ni affecter le parenchyme pulmonaire.

Je me hâte d'arriver au traitement de la phthisie.

Les Anglais conseillent de petites saignées souvent réitérées, pour diminuer la fièvre et la cacochymie purulente dont le sang est infecté. Ce traitement convient sur-tout, disent-ils, aux sujets d'un tempérament chaud, qui présentoient avant la maladie des signes de pléthore ; et de crainte que la perte de sang ne produise des crudités ou l'hydropisie, ils recommandent aussi les frictions et un léger exercice.

En effet, de petites saignées de trois ou quatre onces, répétées suivant le besoin, ont réussi quelquefois. *Fortis* et *Bonnet* les avoient déjà conseillées lorsque le pouls est dur, que le corps a beaucoup de chaleur, que le sang tiré de la veine est épais, ou que le malade se plaint de douleur ou de tension à la poitrine ; mais si le pouls est foible, si les forces sont abattues, les sueurs abondantes, et les pieds engorgés, les saignées ne font que hâter la mort des malades ; quoique le sang nageant en forme d'île dans le sérum soit recouvert d'une couenne fort épaisse.

Ce seroit le comble de l'imprudence, que de réitérer les saignées jusqu'à ce que le sang ne présentât plus la croûte inflammatoire.

De Haën a fait prendre quelquefois avec succès, pendant des mois et des années entières, vingt gouttes et plus d'élixir vitriolique anglais (élixir sulfurique), deux ou trois fois par jour : mais ce remède ne paroît convenir que dans la phthisie qui succède à des fièvres prolongées, lorsque les poumons étant sains, le sang dépose sur eux une matière corrompue, qui est ensuite rejetée sous la forme de crachats : il convient sur-tout lorsque les forces sont abattues, et que le malade éprouve des sueurs ou une diarrhée considérable : s'il y avoit des signes d'inflammation, on sent bien

qu'un remède aussi chaud seroit pernicieux (*).

Il y a trente ans que je traitai sans succès plusieurs phthisiques par les acides minéraux auxquels j'avois soin d'associer le diacode ou les adoucissans, dans la crainte d'augmenter la toux. Non-seulement je ne retirai aucun avantage de cette pratique, mais les malades, par l'effet de ces remèdes, crachoient des matières si fétides, que personne ne pouvoit en supporter l'odeur.

Schulze a vu des personnes hectiques et dans le marasme, guéries par le suc de concombres,

---

(*) Nous ne connoissons point encore l'état particulier du corps, sous l'influence duquel se développe cette diathèse purulente qui, en se déposant sur les poumons, constitue l'espèce de phthisie que *de Haën* a si bien décrite. *Plenciz* fils croit avoir observé qu'un embarras pituiteux et bilieux des premières voies favorisoit le plus souvent cette séparation de la lymphe coagulable du sang, pour me servir de ses propres mots, et plaçant dans l'estomac le principe de cette décomposition, il propose des purgatifs réitérés pour la prévenir. Cette opinion est ingénieuse sans doute; mais dans l'état actuel de la science, nous n'avons pas des observations assez exactes et assez nombreuses sur cette phthisie pour en déterminer la nature. Il nous suffit de savoir pour le traitement ce que l'expérience nous a appris, que l'elixir vitriolique, le quinquina, le lichen d'Islande et généralement tous les stomachiques en sont les meilleurs remèdes. Nous l'avons observée et guérie, mon père et moi, chez

donné à la dose de deux onces, deux fois par jour; et *Borelli* parle d'un malade qui fut guéri par l'usage des melons.

Muzel a rendu la santé à un phthisique, en lui donnant pour tout remède des concombres dépouillés de leur écorce et du biscuit.

On peut bien permettre ces fruits lorsque la maladie commence, que la fièvre est considérable, que les forces sont en bon état, et que le malade se plaint d'une grande soif et d'une chaleur brûlante; mais ils ne conviennent pas lorsque le corps est foible, que les humeurs sont

---

une dame septuagénaire qui l'éprouva à la suite d'une fièvre gastrique. Voici le traitement que nous employâmes : pendant six mois, élixir vitriolique de Mynsicht (élixir sulfurique), à la dose de cinquante gouttes par jour. Matin et soir, décoction de quinquina avec le lait, suivant la méthode de *de Haën*; vésicatoires aux jambes remplacés, après quarante jours de suppuration, par un cautère au bras; purgatifs toniques de temps en temps. La malade est guérie depuis deux ans; la fièvre hectique s'est entièrement dissipée; les forces et le sommeil sont revenus. Il reste cependant beaucoup de maigreur, et de temps en temps la malade tousse et rend des crachats purulens; ce qui nous oblige de loin en loin de revenir aux mêmes remèdes. On peut voir, par les observations de *de Haën* (*Ratio medendi*, t. VII de l'édition de Paris), que ces maladies ont des retours, et qu'on en arrête les progrès plutôt qu'on ne les guérit parfaitement. (*Note du Traducteur.*)

en dissolution, et que le ventre est relâché.

Je me suis assuré par des expériences très-exactes, que la respiration artificielle de l'air fixe (gaz acide carbonique) étoit plus nuisible qu'avantageuse.

L'huile d'asphalte, reçue sur un morceau de sucre, depuis dix gouttes jusqu'à quatorze, et donnée deux ou quatre fois par jour, n'a pas mieux réussi.

Quelques médecins emploient l'eau de chaux coupée avec le lait pour dessécher l'ulcère des poumons, et empêcher le lait de s'aigrir. Je l'ai employée aussi il y a quelques années; mais ceux qui paroissoient s'en bien trouver d'abord, ne tardoient pas à perdre l'appétit, et à ressentir un poids incommode vers l'estomac; ils crachoient avec peine, éprouvoient plus d'anxiété et de maigreur, en un mot leur état empiroit. L'eau de chaux récente étant plus âcre et plus caustique, est aussi plus nuisible.

Quelques-uns recommandent les cautères, d'autres préfèrent les sétons, et *Hildan* rapporte qu'une femme phthisique dut la vie à ces exutoires; mais ils ne conviennent guère que dans les cas où la maladie dépend d'une gale répercutée ou d'une transpiration des pieds imprudemment supprimée, ou enfin d'ulcères qu'on a laissé guérir; il y a plus, c'est qu'ils sont décidément nui-

sibles lorsque la fièvre est forte et que le malade est très-maigre ; car ces évacuations artificielles l'affoiblissent de plus en plus.

Nos compatriotes, et surtout les indigens, par la plus absurde des pratiques, se gorgent de substances grasses et huileuses, telles que l'axonge ou onguent des pauvres.

Plusieurs vantent les bons effets du seneka-polygala.

On en trouve deux espèces en Autriche ; le polygala ordinaire et l'amer. Ce dernier n'est pas sans vertu, et le célèbre *Jacquin* ne le croit pas différent du seneka : sa saveur et son odeur balsamiques semblent confirmer cette analogie.

Les expériences de *Duhamel* sur le polygala démontrent qu'il est béchique, incisif, pectoral, et qu'il a en outre la propriété d'atténuer le sang.

De Haën ne le croit point propre à combattre l'épaississement inflammatoire de ce fluide, ni la diathèse purulente, parce qu'après un long usage de cette plante, le sang tiré de la veine n'a pas laissé de se couvrir d'une croûte fort épaisse. Je puis bien dire aussi que je n'ai vu aucun phthisique qui ait été guéri par le seul usage du polygala ; cependant, lorsque le malade crache difficilement une matière purulente, enveloppée d'un mucus fort tenace, ou que l'estomac digère mal, je l'emploie en décoction (*voy*. la form. n°. 19),

ou sous forme d'électuaire avec d'autres remèdes.

Pr. Racine de polygala amer, demi-once.
Sirop de réglisse, une once.

On en prend une dragme toutes les trois ou quatre heures.

Je n'ai jamais vu que ce remède ait occasionné le vomissement, ou un flux abondant d'urines et la diarrhée.

On recommande aussi le lichen d'Islande dans le traitement de la phthisie. Le professeur *de Well*, que je priai, il y a quelques années, d'analyser cette plante, y trouva de l'huile, un sel acide, beaucoup de phlegme et très-peu de terre: elle doit son amertume aux parties gommo-résineuses qu'elle contient.

Olaüs Borrichius, en 1674, la fit connoître sous le nom de mousse d'Islande (1), et lui assigna une place parmi les remèdes pectoraux.

C'est moi le premier qui employai à Vienne le lichen d'Islande, dont j'avois appris les propriétés par le journal de *Scopoli*. Je le donnai sur-tout dans les cas où les malades ne pouvoient supporter le quinquina; mais lors même que ce dernier

(1) *Act. Haffn.*

remède passoit bien, j'administrois aussi le lichen, et j'ai souvent marié ces deux substances avec succès.

Nerz (1) a découvert dans ces derniers temps que le lichen d'Islande étoit fort salutaire dans les toux invétérées et opiniâtres, ainsi que dans la phthisie commençante.

Je suis loin de nier que ce remède a trompé souvent mon attente ; je n'ai cependant point observé, comme l'assure *Cullen* (2), qu'il fût nuisible dans les cas d'une grande suppuration.

Cette plante fournit aux phthisiques une nourriture fort convenable : elle a aussi l'avantage, en fortifiant l'estomac, de favoriser la digestion du lait.

Je donne d'abord la décoction aqueuse n°. 20, mêlée avec le lait, et ensuite la décoction du lichen dans le lait même.

L'infusion théiforme n'a pas beaucoup de vertu ; mais si l'on fait bouillir le lichen trop long-temps, l'on pèche par un autre excès ; cette plante perd son amertume, et la décoction n'a aucune force.

Il ne faut pas non plus que cette décoction soit trop mucilagineuse, afin qu'elle pénètre plus aisément dans les petits vaisseaux.

(1 *Briefe an aerzte.*

(2) *Mat. med.*, p. 205.

Bergius (1) conseille un potage avec le lichen d'Islande, qu'on fait macérer à froid pour lui enlever son amertume. Cet aliment est d'une digestion très-facile, et l'on a vu des malades affectés d'un vomissement chronique et fréquent qui leur faisoit rejeter les nourritures même les plus légères, supporter cependant cette bouillie.

Je n'ai jamais observé que le lichen d'Islande ait produit la diarrhée, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

Mais le quinquina est le remède par excellence de la phthisie, et sur-tout de celle qui succède à une vomique ouverte, ou à un allaitement prolongé. Il est encore l'unique ressource des malades dans la phthisie pulmonaire qui survient après une fièvre rémittente ou intermittente.

Lewis blâme l'usage du quinquina dans cette maladie, et *Tralles*, dont l'autorité est d'ailleurs d'un si grand poids, ne paroît pas plus favorable à ce remède. Quant à moi, partageant l'avis de *Morton*, de *Loseke* et de *Werlhof*, j'ai reconnu, après avoir employé cette écorce pendant trente ans et plus, qu'elle avoit des propriétés admirables et même particulières contre cette terrible affection. La dissertation de *Chrétien Jager* sur l'emploi du quinquina dans la phthisie pulmo-

---

(1) *Mat. med.*, p. 856.

naire, dont le célèbre *Baldinger* vient de donner une nouvelle édition (1), mérite d'être lue.

Cependant il est bon de connoître les précautions qu'on doit prendre avant que d'administrer le quinquina, et les remèdes auxquels on peut l'associer avec avantage.

Lorsque le pouls est dur, que le malade ressent une douleur à la poitrine, ou se plaint d'une grande chaleur, que la toux est sèche et l'expectoration difficile, il faut saigner.

La quantité de sang qu'on doit tirer sera déterminée d'après l'âge, les forces et les circonstances qui ont précédé. Les émolliens, tels que les infusions de fleurs de bouillons blanc et de réglisse, conviennent aussi dans ces cas.

Le quinquina seroit alors nuisible, ainsi que les décoctions de plantes pectorales, parce qu'elles suppriment souvent les crachats.

Lorsqu'on a calmé les symptômes ci-dessus, il convient de donner la décoction d'aigremoine, d'ortie, de pervenche, etc.; mais lorsque l'expectoration se fait bien, que les forces sont abattues, ou que le malade éprouve une fièvre qui revient par accès, l'on doit recourir, sans hésiter, au quinquina; car, comme l'a observé *Van-Swiéten*, une fièvre rémittente, quotidienne

---

(1) *Tubingæ*, ann. 1779.

ou double - tierce, se joint souvent à la fièvre lente. Il faut promptement dissiper cette fièvre par le spécifique ordinaire, afin que le malade ne soit pas accablé par deux maladies à la fois.

Le quinquina doit aussi être employé lorsque les malades crachent beaucoup, qu'ils ont le pouls foible, et que leurs forces sont très-abattues ; car il faut que l'expectoration soit modérée : si le pus n'est pas craché en quantité suffisante, il devient plus âcre, et l'ulcère qui le fournit fait des progrès ; si, au contraire, l'expectoration est trop abondante, le bon pus nécessaire à la consolidation de l'ulcère est rejeté, et le corps s'épuise.

Il est prudent, au reste, de commencer l'usage du quinquina par une petite dose.

On doit le donner en décoction plutôt qu'en substance ; car, sous cette dernière forme, il augmente la chaleur, cause des angoisses et empêche l'expectoration.

La décoction aura encore plus de force si, avant que de faire bouillir le quinquina, on le fait infuser pendant quelques heures ; par exemple :

Pr. Quinquina choisi, une once.

Versez de l'eau bouillante dessus, et laissez,

pendant seize heures, dans une douce infusion : faites bouillir ensuite pendant une heure, et ajoutez :

Racine de salep, un gros.

Faites bouillir de nouveau pendant un quart d'heure, et à la colature, qui sera de quatorze onces, ajoutez :

Sirop de grande consoude, une once et demie.

On en prend un demi-verre toutes les trois ou quatre heures.

Je ne crois pas que l'infusion du quinquina à froid ait jamais répondu à l'attente du médecin; car, comme *Strack* (1) l'écrivoit tout récemment, l'infusion du quinquina dans l'eau ou dans le vin est une préparation à-peu-près inutile, attendu que cette écorce, traitée de cette manière, ne cède presqu'aucun de ses principes. Les expériences du professeur *de Wel* prouvent encore mieux cette vérité (2).

On doit aussi, selon la diversité des symptômes, unir au quinquina des substances qui en secondent les bons effets. Si le malade est sec et crache avec peine, on combine le quinquina avec

---

(1) *De Febr. intermitt.*, p. 77.

(2) *Voy.* mon *Traité des Fièvres.*

les émolliens, tels que les fleurs de bouillon blanc; si la toux est violente et provient d'une matière âcre qui picote les poumons, ce qu'on reconnoît par les symptômes précédens, et par des crachats très-clairs, on le donne avec les adoucissans, tels que la racine de salep. Si l'habitude du corps annonce un état de cachexie, et que les crachats soient très-épais, on le marie avec le polygala amer. Si le corps est réduit à une maigreur considérable, et si l'estomac est foible, il faut administrer le quinquina avec le lichen d'Islande. On joint avec avantage la réglisse à toutes ces substances, soit pour corriger l'amertume désagréable de cette écorce, soit pour faciliter et entretenir l'expectoration.

Lorsque, pendant l'usage de la décoction de quinquina, la chaleur diminue, et que les crachats sont plus louables et moins abondans, sans que la respiration devienne plus difficile, il est convenable de donner le quinquina en substance, soit en mixture, soit en bol, à la dose de trois ou quatre dragmes par jour.

Il faut le donner de la même manière et à la même dose, quelquefois même sans avoir fait précéder d'autres remèdes, lorsque le malade éprouve une fièvre intermittente, ou que le corps est fort affoibli; si l'expectoration se fait assez bien, si les crachats sont totalement purulens,

si la chaleur est douce et le pouls très - foible.

Les malades éprouvent quelquefois dans les premiers jours de l'usage du quinquina, et d'autres fois après avoir pris cette écorce pendant long-temps, sur-tout s'ils s'exposent à l'air froid, une oppression avec suppression des crachats et anxiétés. Dans cet état, lorsque les symptômes augmentent et que le pouls est dur, il faut pratiquer une petite saignée, et donner en même temps les émolliens et les pectoraux, comme la décoction de mauve avec une petite quantité de polygala et la réglisse, ou des poudres avec la gomme arabique, l'adragant et l'extrait de réglisse. Dès que les malades se trouvent mieux, on les remet au quinquina; et s'ils en sont fatigués de nouveau, on leur en fait cesser entièrement l'usage.

Lorsqu'après avoir pris pendant long-temps le quinquina, avec les précautions que nous venons d'indiquer, non-seulement la fièvre ne diminue point, mais au contraire augmente, les malades sont perdus ; et, à l'ouverture des cadavres, on trouve des ulcères sinueux, des tubercules ou des scrofules.

Mais lorsque, par l'effet des remèdes ci-dessus, le malade n'a plus ni fièvre ni chaleur, que le pouls est mou , la respiration facile et l'expectoration libre, les pilules suivantes sont avantageuses.

Pr. Quinquina choisi,		6 gros.
Extrait d'aigremoine	}	
Mastic,	} de chaque	2 gros.
Gomme arabique,	}	
Extrait de réglisse,		un gros.

Faites avec le sirop balsamique des pilules de trois grains.

La dose est dèpuis cinq jusqu'à huit, trois fois par jour.

Lorsque le malade est pâle, et qu'il n'éprouve ni fièvre ni orgasme, outre les pilules précédentes, on peut essayer l'extrait aqueux de myrrhe.

Pr. Sucre de lait,	une once et demie.
Extrait aqueux de myrrhe,	demi-once.

Il est bon cependant d'observer qu'on ne doit employer la myrrhe qu'avec prudence, lorsque la maladie a commencé par un crachement de sang.

Les baumes en général ne conviennent pas aux phthisiques, parce qu'ils augmentent la chaleur et la fièvre. Les anciens les recommandoient cependant beaucoup dans cette maladie, par la seule raison peut-être qu'ils les employoient avec succès pour préserver les cadavres de la putréfaction.

Spielmann préféroit le baume de la Mecque

à tous les autres, parce qu'il est plus agréable et moins échauffant ; mais il est rare de le trouver pur et naturel. Il y a quelques années que le comte de *Schwachheim*, mon cousin germain, autrefois ambassadeur de la cour de Vienne auprès de la sublime Porte, m'en donna une certaine quantité dont le Grand-Seigneur lui avoit fait présent ; mais je n'ai pas observé que ce baume fût plus avantageux dans la phthisie que la térébenthine cuite, qui abondant moins en huile, échauffe moins aussi.

Il me reste à exposer les moyens curatifs ou palliatifs des symptômes pris en particulier.

On vante les opiacés contre la toux. Ils peuvent convenir en effet au commencement de la maladie, lorsque la fièvre n'est pas encore bien forte, pour calmer pendant la nuit l'irritation des poumons, et modérer ces secousses violentes que les malades éprouvent en toussant. Dans d'autres circonstances ils nuiroient, parce qu'ils augmentent la fièvre et provoquent la sueur.

Quelques malades, par l'usage de l'opium, perdent l'appétit ; d'autres éprouvent un prurit insupportable par tout le corps.

Lorsque la violence de la toux oblige de recourir aux parégoriques, il convient de les donner tous les deux ou trois jours seulement, dans la crainte que le corps ne s'y accoutume, et qu'on

ne soit obligé d'en augmenter la dose, qui aggraveroit les symptômes rapportés ci-dessus.

On doit préférer l'opium en substance à toutes ces teintures spiritueuses qui, à raison du safran et des aromates qu'elles contiennent, augmentent la chaleur, la fièvre et les sueurs.

Si la toux est trop sèche, une poudre composée des substances qui entrent dans la poudre de diatragacant et de l'extrait de réglisse, convient beaucoup. Lorsque les crachats sont trop tenaces, il faut essayer une légère dose d'oximel scillitique ou l'infusion d'hysope, ou bien on se contente d'ajouter un peu de kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge) aux poudres ci-dessus.

Les émétiques sont un mauvais moyen de provoquer l'expectoration.

Quelquefois les malades vomissent à force de tousser, et rendent, par ce mouvement mécanique, une certaine quantité de bile qui flotte librement en santé dans l'estomac des personnes qui se portent le mieux. Ce seroit une conduite fort imprudente, que de faire vomir les malades auxquels cet accident arrive. J'ai vu périr quelques phthisiques par une mort prématurée, parce que leurs médecins, croyant le foyer du mal dans l'estomac, et prenant la fièvre lente pour une fièvre gastrique, leur avoient donné l'émétique.

Quelques médecins conseillent l'agaric, à la dose de deux grains, pour réprimer les sueurs colliquatives ; mais, loin de remédier à ce symptôme, j'ai vu ce médicament augmenter l'oppression.

La sauge, qui modère la sueur après les fièvres, nuit aux phthisiques, en leur causant plus de chaleur et de sécheresse.

La décoction de quinquina, avec une petite dose d'élixir vitriolique (élixir sulfurique), est le remède le plus efficace qu'on puisse employer contre ces sueurs.

La diarrhée qu'on appelle colliquative est funeste ; mais toutes les diarrhées des phthisiques ne sont pas colliquatives, et cette distinction est importante dans le traitement. Le lait, en se caillant dans l'estomac, cause quelquefois la diarrhée à ceux qui en font usage. Dans ce cas, les préparations de rhubarbe et les lavemens avec l'infusion de camomille conviennent bien plutôt que les astringens ; car si la diarrhée s'arrête, le malade éprouve des anxiétés, un ballonement du ventre, et plus de difficulté à respirer.

Un bon remède, suivant *Rosenstein*, pour arrêter la diarrhée des phthisiques, c'est le quinquina avec le miel rosat, donné aux heures où le malade est sans fièvre ; mais on voit clairement que *Rosenstein* ne veut point parler de la diar-

rhée colliquative ; car ceux qui l'éprouvent ne sont presque jamais exempts de fièvre. Que faut-il donc faire pour arrêter cette évacuation, et retarder l'événement funeste qui termine cette période avancée de la maladie ? On peut donner la décoction de salep, la poudre de salicaire et les parégoriques.

Boerhaave et *Van-Swiéten* conseillent un lavement de thériaque et de térébenthine ; mais un lavement avec l'opium et la gomme arabique me semble plus convenable ; car tous ces remèdes chauds, la thériaque, la térébenthine, ne font qu'augmenter la fièvre, la chaleur et la sueur.

Pour guérir la phthisie, il ne faut pas seulement dissiper la fièvre, corriger la cacochymie purulente, et favoriser la cicatrice de l'ulcère qui dévore le poumon ; mais il faut encore que le corps soit nourri convenablement, et que l'estomac fasse un bon chyle. Pour remplir ces dernières conditions du traitement, le lait est le meilleur moyen que je connoisse : il s'assimile avec la plus grande facilité à la substance animale, et n'exige pas des frais considérables de digestion.

Le lait de femme, qui ne se caille pas aussi facilement que le lait de vache par la présence des acides, est préférable à tous les autres. La meilleure manière de le prendre, c'est au sein même

de la nourrice qui le fournit ; mais quelquefois les malades répugnent à cette espèce d'allaitement, et d'autres fois ils sont trop foibles pour le supporter : j'ai vu quelques malades fort affoiblis, éprouver une si grande oppression par les efforts qu'ils faisoient pour sucer le lait, qu'ils étoient obligés de cesser cet exercice.

C'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice que son lait est le meilleur, comme l'observe *Van-Swiéten* : celui qu'on prend immédiatement après qu'elle a mangé, n'est pas encore suffisamment élaboré, et celui qu'on tette douze heures après le dernier repas est encore plus mauvais : il est jaune et a une couleur urineuse.

Lorsque les malades étoient excessivement affoiblis, j'ai fait prendre avec succès le quinquina aux nourrices qui les allaitoient.

Je ne dois pas oublier ici de dire qu'ayant traité un grand nombre de femmes enceintes affectées de phthisie, j'en ai vu plusieurs qui avoient pris des doses considérables de quinquina, mettre au jour des enfans sains et vigoureux.

On recommande aussi le lait d'ânesse et celui de chèvre. *Van-Swiéten* veut qu'on emploie ce dernier pour déterger l'ulcère, et le lait de vache pour le consolider.

Le lait d'ânesse relâche très-souvent le ven-

tre ; ce qu'il faut peut-être imputer à sa grande ténuité. On en donne ordinairement trop peu dans cette maladie ; parce qu'il coûte plus cher que les autres laits. C'est pourquoi je m'étonne qu'on ne lui ait pas encore substitué le lait de jument, qui possède à-peu-près les mêmes qualités.

Les effets du lait de chèvre varient suivant la nature des plantes que l'animal a mangées : tantôt il relâche, tantôt il resserre.

Cœlius-Aurélianus conseilloit autrefois le lait de chèvre contre le flux cæliaque ; mais il vouloit qu'on nourrît l'animal de plantes astringentes et balsamiques. Le grand usage qu'on fait de ce lait dans la phthisie, devroit généralement engager à nourrir la chèvre avec plus de soin.

Il est fâcheux qu'à Vienne nous soyons souvent obligés d'employer le lait d'animaux qui ont été mal nourris ; car, comme l'observe *Galien* (1), la nature des pâturages influe singulièrement sur les qualités du lait.

Et ne voyons-nous pas tous les jours que la différence des plantes imprime au lait une odeur, une couleur et une saveur différentes ; que les vaches qui boivent des eaux corrompues et marécageuses fournissent un lait et un beurre d'une odeur désagréable.

---

(1) *De Sanitate tuendâ*, l. v.

Lorsque la fièvre est forte, le lait ne convient point, parce que les parties qui constituent la crême rancissent aisément et contractent une grande âcreté. La partie caséeuse s'altère aussi, et se corrompt bientôt : il faudroit alors ne donner que le petit-lait ou le lait de beurre. Lorsqu'on commence l'usage du lait, il est avantageux de le couper avec l'eau, de crainte que les poumons affoiblis ne puissent supporter un aliment trop nourrissant.

Lorsque le lait cause des aigreurs, on doit recourir aux absorbans : mais le savon ne convient point, parce qu'il dissout trop les humeurs, et qu'il augmente quelquefois la fièvre.

Si, l'appétit diminuant, ou le malade se plaignant d'un poids dans la région de l'estomac, le ventre ne se relâche pas, il faut donner la magnésie de nitre avec la rhubarbe.

Lorsque le contraire a lieu, c'est-à-dire, que le ventre est libre, les mirobolans ou les fleurs de roses sèches infusées dans le lait, conviennent au malade.

Si la maigreur augmente pendant l'usage du lait, c'est une preuve que les glandes du mésenterre sont engorgées, et le lait alors ne sauroit faire aucun bien.

Il faut s'abstenir du lait dans la phthisie qui succède à la jaunisse.

J'ai observé que nos Autrichiens ne supportent pas la diète blanche, quoiqu'on leur donne les absorbans, le quinquina, la rhubarbe, et les autres remèdes que la diversité des symptômes peut exiger. On est donc obligé de leur permettre les bouillons de viande, et même les viandes tendres, si la fièvre ne s'y oppose pas. *Haller* (1) observe très-bien que le lait affoiblit les adultes, et ne convient ni aux sujets qui boivent du vin, ni à ceux dont la fibre est molle et relâchée.

Le lait incommode sur-tout les phthisiques qui avoient coutume de boire beaucoup de vin avant leur maladie. Il fatigue aussi beaucoup d'autres personnes, sans qu'on puisse en découvrir la cause, comme *Tissot* l'a fort bien remarqué.

Quelques malades crachent beaucoup en le prenant, quoiqu'on ait l'attention de leur donner en même temps le quinquina, etc. Il faut alors leur en faire cesser entièrement l'usage.

On a beaucoup vanté dans ces derniers temps les glands de chêne brûlés, dans la phthisie, surtout lorsqu'on observe en même temps quelqu'obstruction des glandes.

S'il est vrai, comme le rapportent des auteurs anciens, que les premiers hommes se soient

---

(1) Tome VII, part. II, p. 43.

nourris de glands, il faut croire, avec *Murray* ; que c'étoit sans doute des glands d'une autre espèce, plus agréables au goût, et plus convenables à l'estomac ; car ceux de nos chênes sont si mauvais, que la faim la plus violente peut seule porter l'homme à en faire sa nourriture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a fait du pain avec la farine de glands dans les années de disette, et que les malheureux réduits à cette affreuse nourriture, ont éprouvé des constipations opiniâtres et des cholera funestes.

On a donné aussi aux phthisiques la décoction de glands sans succès.

Les eaux minérales, celles de Selter, par exemple, coupées avec le lait, réussissent à quelques malades ; mais lorsque le corps est affoibli, ou que la phthisie succède à un allaitement prolongé, il faut préférer l'eau de Spa avec le lait, si toutefois la fièvre le permet. Ces eaux fortifient singulièrement l'estomac, et favorisent la digestion du lait.

Quelques malades, par une conduite fort imprudente, boivent le matin, à jeun, plusieurs livres de ces eaux. Cette grande quantité de boisson, prise tout-à-coup, distend et affoiblit l'estomac et les intestins, et occasionne beaucoup de vents. Il vaudroit mieux boire un peu de ces eaux après le dîner, lorsque la digestion est faite.

Généralement il faut suivre, à l'égard des eaux minérales, le sage conseil que donne *Spielmann*. Il veut, 1°. qu'on n'en prenne pas trop dans de petits intervalles de temps ; 2°. que l'estomac soit bien désempli lorsqu'on les prend ; 3°. qu'on ne les boive pas froides quand on n'y est pas accoutumé : ainsi, l'on peut faire chauffer au bain-marie le vase qui contient l'eau de Selter. Quelques malades ne peuvent supporter le lait chaud, et l'aiment quand il est froid : il y a cependant un inconvénient à le boire ainsi ; c'est la suppression des crachats.

Il faut commencer par une petite dose. Il convient aussi d'étendre d'abord le lait dans une grande quantité d'eau minérale ; alors, s'il passe bien, on le délaye moins.

Pendant l'usage des eaux minérales, il survient quelquefois une pléthore qui oblige de pratiquer une légère saignée.

Plusieurs malades se trouvent bien du sucre de lait, qui est un sel essentiel, savoneux, agréable, et, par ses propriétés huileuses et salines, détersif, incisif et en même temps adoucissant : il faut l'employer frais ; car celui qu'on garde rancit aisément.

On peut donner aussi les bouillons de tortues ou de grenouilles.

Les huîtres crues nourrissent beaucoup et convenablement : ainsi l'on peut en permettre l'usage

aux phthisiques, pourvu qu'ils les mangent sans suc de citron, et qu'elles ne leur surchargent point l'estomac.

La truffe *(lycoperdon tuber, L.)*, dont les Espagnols font un grand cas, échauffe beaucoup trop dans nos contrées.

Zückert défend les grenouilles, qui, comme on sait, vivent dans des eaux limoneuses, parce qu'elles fatiguent l'etomac et produisent la fièvre (1).

Les écrevisses, qui augmentent quelquefois la chaleur et la fièvre, sont encore moins bonnes. Les gelées ne conviennent pas davantage; c'est une nourriture trop forte pour l'estomac et les poumons affoiblis; elles rendent la respiration plus difficile, ou amènent l'hydropisie.

Les phthisiques doivent manger souvent, mais peu à la fois, de crainte que l'estomac trop plein ne s'oppose au mouvement du diaphragme et au libre développement des poumons, de crainte aussi que ces organes affoiblis ne soient accablés par un chyle trop abondant.

Les vins sont contraires aux phthisiques. On peut cependant leur permettre à la fin de la maladie, lorsqu'ils sont exempts de fièvre, les vins doux et foiblement spiritueux, comme ceux de Rifosco

(1) *Mat. aliment.*, p. 98.

et de Mazzimino. Si, dans cette période de la phthisie, ils desirent boire de la bière, la suivante, qui est assez agréable au goût, peut leur être très-salutaire.

Pr. Feuilles d'endive, d'ortie, de pourpier, } de chaque une once.
Racine de grande consoude, demi-once.

Versez dessus deux mesures de bière légère et bien fermentée.

Laissez l'infusion dans un vase couvert; lorsqu'elle sera refroidie, passez et conservez pour l'usage.

C'est avec raison que l'on conseille aux phthisiques d'aller respirer l'air pur des champs, embaumé du parfum des plantes, et exempt de ces vapeurs empoisonnées qui souillent l'atmosphère de nos villes.

Ils doivent éviter l'air des montagnes, soit par rapport aux vicissitudes subites qu'il éprouve, soit parce que les malades s'accommodent mieux d'un air pesant que d'un air trop léger. C'est par l'effet de cette grande raréfaction de l'atmosphère que la respiration sur le sommet des hautes montagnes est à la fois plus prompte et plus difficile. *Barthelemy Paschetti* rapporte qu'on voit à Gênes beaucoup de phthisies et de consomptions produites par la trop grande légèreté de l'air.

Les phthisiques, comme le leur conseille *Ramazzini*, doivent éviter avec soin le voisinage des cimetières et des boutiques de corroyeurs, de tanneurs, de foulons, de savonniers, où l'on respire un air qui n'est pas moins contraire à l'estomac qu'aux poumons; ils fuiront aussi le vent frais du soir, qui, suivant *Morton*, exaspère la maladie.

On doit défendre aux phthisiques les appartemens qui donnent sur les marais, ou peu élevés au-dessus du terrein, sur-tout dans les endroits humides.

L'habitation des étables à vaches, qu'on prescrivoit aux phthisiques dans ces derniers temps, leur est absolument funeste. *Murray* a vu une femme presque suffoquée par l'odeur d'une étable, qui ne renfermoit cependant qu'une vache (*).

(*) Quoi qu'en dise *Quarin*, le séjour dans les étables à vaches a été salutaire à plusieurs phthisiques. Deux domestiques, à la campagne, frappés d'une phthisie pulmonaire fort avancée, infectoient toute la maison par l'odeur fétide de leurs excrémens et de leurs crachats : on les place dans une étable pour s'en débarrasser, et au bout de quelques mois ils en sortent parfaitement guéris. Le fils du célèbre peintre *Carle Vanloo*, affecté d'une phthisie pulmonaire au premier degré, dut la vie à un séjour de quelques mois dans une étable. J'ai connu un jeune homme qui, éprou-

On corrige l'humidité de l'air en faisant brûler de l'encens, du mastic ou du styrax.

On recommande aussi les fumigations balsamiques pour calmer la toux; mais j'ai vu ces vapeurs augmenter la toux et la fièvre, et produire même le crachement de sang. En général les fumigations conviennent mieux dans l'asthme humide, le relâchement des poumons et les affections catarrhales.

J'ai envoyé plusieurs phthisiques à Baaden, petite ville à quelques milles de Vienne, non pour y prendre les bains chauds, mais pour y respirer

---

vant les premiers symptômes de la phthisie, et craignant avec d'autant plus de raison cette redoutable maladie, qu'elle est héréditaire dans sa famille, alla s'enfermer dans une étable aux portes de Lyon, et s'y rétablit très-bien. Ces faits et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de citer, devroient engager les médecins à rechercher dans quelles espèces de phthisies pulmonaires, et à quel degré de la maladie l'habitation des étables est avantageuse. Le choix de l'air est de la plus grande importance dans une maladie où l'organe qui le digère est profondément affecté. Si nous sommes un jour plus heureux dans le traitement de la phthisie, ce sera peut-être lorsque nous associerons aux remèdes internes, et sur-tout au régime, l'emploi mieux connu et mieux raisonné des airs artificiels, qui ont l'avantage d'agir directement sur les poumons. L'air vif, pur et saturé d'oxigène, est en général nuisible aux phthisiques, parce qu'il augmente l'inflammation et la suppuration. Nous

l'air soufré : les malades ont été soulagés. Mais avant que de préconiser cette pratique, il faut attendre que des expériences ultérieures et plus nombreuses en aient confirmé les avantages.

Roux rapporte qu'un phthisique ayant pris inutilement un très-grand nombre de remèdes, entra par hasard dans une carrière de charbons de pierre, et éprouva, par l'effet de l'air soufré, une expectoration abondante qui le guérit.

Je ne pense pas que l'exercice du cheval soit aussi salutaire aux phthisiques qu'on l'a dit : il augmente toujours la circulation du sang dans les poumons, et l'on sait que le repos de ces or-

---

voyons tous les jours les mauvais effets de son action sur les plaies et les ulcères extérieurs : un air gras et imprégné d'exhalaisons douces seroit donc plus convenable. Or, quel air plus avantageux que cet air lacté, si je puis parler ainsi, qu'on respire dans les étables à vaches? Voici quelques règles à observer pour tirer de ce moyen tout le parti possible : il faut, 1°. ne laisser que des vaches dans l'étable, et n'en laisser que les deux tiers de ce que l'étable pourroit en contenir ; 2°. que ces vaches soient saines et nourries de plantes balsamiques ; 3°. que le lit du malade soit élevé de deux pieds au-dessus du sol ; 4°. qu'on entretienne tous les jours la plus grande propreté dans l'étable ; 5°. que le malade n'en sorte pas un instant, et qu'il y prenne du lait pour tout remède et toute nourriture ; 6°. qu'il choisisse pour ce traitement, si toutefois cela est possible, la fin de l'hiver et le printemps. (*Note du Traducteur.*)

ganes est sur-tout nécessaire pour la guérison de l'ulcère. Cet effet avoit été très-bien reconnu par *Haller*, qui défend les exercices du corps même les plus modérés, à ceux qui ont la poitrine foible.

Morgagni rapporte des observations qui constatent que l'équitation, tant vantée par *Sydenham*, a hâté la mort de plusieurs phthisiques.

Jean-Melchior Storck, professeur distingué de l'université de Vienne, auquel je dois les connoissances que j'ai acquises dans l'art de guérir, devint phthisique à la suite d'un crachement de sang. Un jour qu'il étoit à cheval il fut pris d'une hémoptysie violente, et ce célèbre médecin mourut enfin de la phthisie.

Le cheval convient mieux dans la fièvre et la consomption qui succèdent à l'obstruction des viscères, et l'on a pris peut-être pour phthisiques des malades qui, étant dans ce cas, ont été guéris par l'équitation.

Les anciens ont beaucoup conseillé la navigation. *Pline* rapporte que les malades n'alloient point en Egypte par rapport au climat; mais bien plutôt pour faire par mer un voyage de long cours.

Enfin, la tranquillité de l'ame est indispensable aux phthisiques, et ils doivent se la procurer

par tous les moyens possibles; car, comme le dit *Ovide* dans la fable d'Echo et de Narcisse (1):

Attenuant vigiles corpus miserabile curæ.

Le corps s'use par des inquiétudes continuelles.

---

(1) *Metamorph.*, lib. III, v. 496.

CHAPITRE VI.

De l'Asthme.

On distingue l'asthme en humide et en sec ; il est continu, ou revient par accès comme la fièvre, à des époques fixes ou irrégulières.

Les causes de l'asthme sont nombreuses : la gale et la goutte répercutées, les vapeurs de l'arsenic, la guérison inconsidérée de certains ulcères, les tumeurs squirreuses et œdémateuses de la poitrine, les spasmes hypocondriaques, l'embarras muqueux des poumons, ou leur surcharge par une graisse abondante, la sueur des aisselles réprimée par des substances froides ou astringentes, etc., peuvent donner naissance à cette maladie.

Les bossus sont fort sujets à l'asthme par la mauvaise conformation de leur poitrine, et la pression qui en résulte pour les nerfs de la moelle épinière ; lesquels, comme on sait, s'anastomosent avec les intercostaux. Quelquefois c'est dans le bas-ventre que réside la cause de l'asthme, et souvent, au rapport de *Floyer*, on ne trouve dans les cadavres aucune cause manifeste à laquelle on puisse rapporter cette maladie.

Les asthmatiques se trouvent beaucoup mieux

en plein air que dans leur lit. Ils respirent aussi avec plus d'aisance et de liberté dans les villes, au milieu d'un air épais et corrompu par toutes sortes de vapeurs, qu'à la campagne, sous un ciel pur et serein. *Haller* (1) explique ce phénomène en disant qu'un air épais remplit mieux les poumons, et rend le passage du sang à travers ces organes plus facile.

Le sommeil aggrave les paroxysmes. La maladie augmente aussi lorsque la température de l'air éprouve des changemens considérables, comme cela arrive au printemps et en automne.

Les hommes d'un âge mûr ou les vieillards sont plus tourmentés par cette maladie que les jeunes-gens.

Suivant *Klein*, l'asthme dans la jeunesse est très-difficile à guérir, et dans la vieillesse il est absolument incurable.

C'est un bon signe lorsque la toux, de sèche qu'elle étoit, devient humide, et que le malade se trouve mieux; s'il est au contraire plus fatigué, ce changement est funeste.

L'enflure des mains ou des bras annonce en général qu'il existe déjà une hydropisie de poitrine, mais *Van-Swieten* a observé que des tumeurs œdémateuses survenant tout-à-coup aux pieds

---

(1) *Phys.*, t. III, p. 196.

soulageoient souvent les asthmatiques d'une manière admirable.

Sauvages parle fort au long des signes et du traitement de l'asthme (1).

Les défaillances fréquentes annoncent la mort.

L'asthme est souvent incurable.

Floyer lui-même, qui a écrit un excellent ouvrage sur cette maladie, l'éprouva pendant trente ans, et, après avoir employé toutes sortes de remèdes, ne put parvenir à s'en délivrer.

On prévient le déchirement des vaisseaux, dans les cas où la force et la plénitude du pouls font craindre cet accident, par un légère saignée, qui est sur-tout avantageuse, lorsque les règles ou le flux hémorroïdal ont été supprimés. Cependant *Méad* (2) généralise trop l'emploi de ce remède, quand il dit que l'asthme, selon ses différentes causes, exige des traitemens différens ; mais que la saignée convient toujours, quelle que soit la nature de la maladie, si rien d'ailleurs ne s'y oppose.

Il est vrai que souvent la saignée produit un soulagement passager ; mais bientôt la maladie augmente, et l'hydropisie s'y joint fréquemment; ce qui est sur-tout à craindre quand les malades deviennent plus pâles pendant les accès.

---

(1) *Nosol. meth.*, t. II, p. II, p. 168 - 83.

(2) *Monita et præcepta med.*, p. 61.

Lorque le mal est récent et léger, qu'il n'est point accompagné de fièvre, que le malade éprouve des nausées et des anxiétés précordiales, ou que l'accès survient quelques heures après le repas, on peut essayer l'émétique ; mais si la maladie est ancienne et avec fièvre, ce remède la rappelle plus vivement. C'est un effet assez général, au rapport de *Wintringham* (1), et presque tous les asthmatiques, si l'on en croit ce médecin, peu d'instans après avoir vomi, ont de nouveau la respiration très-difficile.

Le malade pouvant à peine respirer, les remèdes qui provoquent l'expectoration sont nuisibles. Dans cet état pénible, il est impossible de cracher.

L'on ne doit pas compter davantage sur la vapeur du vinaigre simple ou scillitique aspiré par le moyen d'une éponge. Les malades, si l'on en croit *Wintringham*, répugnent fortement à ces sortes de vapeurs, qui peuvent cependant être avantageuses, sur-tout dans l'asthme pituiteux.

J'ai vu, ainsi que *Klein*, l'hydropisie de poitrine suivre l'abus des purgatifs et des diurétiques dans l'asthme sec. On a observé que l'invasion

---

(1) *Richardi Mead monit. et præc. med. observationibus illustrata*, p. 93.

des accès dans l'asthme est immédiatement annoncée par un flux de ventre.

Les opiatiques ne conviennent point, excepté dans l'asthme convulsif, parce que la suppression des crachats, dans l'asthme pituiteux sur-tout, peut mettre les malades en danger d'être suffoqués.

Lorsque les accidens sont pressans, l'opium dissous dans l'eau convient mieux qu'en pilules ; car celles-ci restent long-temps dans l'estomac, et s'y fondent difficilement.

Lorsque les femmes hystériques, pendant l'accès de l'asthme, sont fatiguées par les vents, dont le dégagement les soulageoit dans les mêmes circonstances, on calme souvent le malaise qu'elles éprouvent, en leur appliquant une ventouse sur le creux de l'estomac : mais lorsque l'obstruction des viscères du bas-ventre, celle du foie, par exemple, est la cause de l'asthme, il faut recourir aux résolutifs, comme nous le dirons plus amplement dans le chapitre de l'ictère.

Dans l'asthme humide, le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), la gomme ammoniaque, l'oximel scillitique, l'infusion d'hysope et des tiges de douce-amère (*voy.* la form. n°. 21) conviennent beaucoup. On purge de temps en temps, et l'on donne des lavemens âcres.

Il ne faut pas faire bouillir long-temps les tiges de douce-amère. La décoction trop forte de cette plante contracte une amertume désagréable que plusieurs malades ne peuvent supporter.

Quoique la vapeur de l'ipécacuanha en poudre soit contraire à la poitrine, puisqu'on rapporte dans les Transactions anglaises que deux femmes éprouvèrent un violent accès d'asthme pendant qu'on piloit cette racine, *Wedelius* (1) cependant l'employoit autrefois à l'intérieur, dans les maladies des poumons, lorsque ces organes n'étoient point encore ulcérés. On a rappelé dans ces derniers temps l'usage de cette racine contre les mêmes affections; mais on la donne à petite dose, par exemple, à celle d'un demi-grain, toutes les trois ou quatre heures. Ce remède a réussi quelquefois; mais souvent il a trompé l'espérance de ceux qui l'employoient.

Dans l'asthme pituiteux, le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), la gomme ammoniaque, etc., sont plus efficaces que l'ipécacuanha.

Cependant quelques malades, ceux sur-tout qui étoient pâles et bouffis, n'en éprouvèrent aucun soulagement; mais l'extrait aqueux de scille, combiné avec les mêmes substances, leur fut avantageux.

---

(1) *Diss. de Ipecacuanha*, p. 37.

J'ai fait prendre avec succès le même remède aux personnes bossues, affectées d'un asthme léger, lorsque leur pouls se dérangeoit, ou que leurs pieds commençoient à enfler : j'ai souvent prévenu de cette manière l'hydropisie de poitrine qu'annonçoient déjà ces symptômes.

La dose des stimulans, du kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), par exemple, doit être augmentée insensiblement, de crainte que les malades ne soient fatigués par une dose trop forte, lorsque la matière très-épaisse n'est pas encore propre à l'expectoration.

Je n'ai vu aucun malade soulagé par l'extrait de tabac qu'on a tant vanté contre l'asthme.

Dans l'asthme qui succède à des ulcères trop promptement guéris, on donne quelquefois avec succès l'éthiops antimonial (oxide de mercure et d'antimoine sulfuré noir), dont on interrompt de temps en temps l'usage par des purgatifs, si le corps est empâté par de mauvais sucs. On ne doit pas négliger, dans cette espèce d'asthme, les bains de soufre, les vésicatoires, les sétons, parmi lesquels on fait un choix d'après le tempérament du malade et les symptômes qu'il éprouve.

On applique quelquefois entre les deux épaules avec avantage, un large emplâtre rubéfiant. Cette pratique est fondée sur l'observation qu'on a

faite, que quelques malades, à l'invasion du paroxysme, éprouvoient une douleur rémittente ou intermittente dans cette partie.

Les vésicatoires souvent renouvelés, ou dont on entretient long-temps la suppuration, sont aussi avantageux, et même le sont plus que l'écorce de mézéréon, qui plaît moins aux malades, et qui cause aux sujets fort irritables de vives douleurs.

J'ai traité autrefois deux asthmatiques qui, au commencement de leurs accès, crachèrent une matière extrêmement tenace, avec des efforts si pénibles, que leur respiration en étoit suspendue, et qu'ils paroissoient sur le point d'étouffer. Une poudre avec la fleur de soufre (soufre sublimé), l'extrait de réglisse et le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge) les soulagea d'abord; mais une petite fièvre lente survint bientôt : ils rendoient alors en abondance des crachats purulens de la plus mauvaise nature, et leurs forces s'épuisoient de plus en plus. La décoction de quinquina, de lichen d'Islande et de réglisse, leur rendit pour quelque temps une santé passable : mais l'accès reparut avec les mêmes symptômes, et revint souvent sans cause manifeste. L'un de ces deux malades, qui étoit devenu asthmatique à la suite d'une affection de l'ame, ennuyé du mauvais état de sa santé,

alla dans les provinces étrangères pour y chercher un remède à ses maux. Il éprouva pendant ses voyages une dartre qui lui couvrit presque tout le corps, et pour laquelle il employa sans succès un grand nombre de remèdes. Découragé par tous ces contre-temps, il revint dans sa patrie après quatre ans d'absence, et mourut dans l'état le plus déplorable.

L'on ouvrit le cadavre, et l'on n'y trouva rien de particulier, si ce n'est quelques polypes des gros vaisseaux et des calculs biliaires, qui paroissoient être l'effet plutôt que la cause de la maladie. Quant à l'autre, dont l'asthme avoit été causé par l'usage du sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif), je l'ai fait vivre plus long-temps par l'usage des pilules suivantes, la décoction des tiges de douce-amère, et les fumigations avec les vapeurs de soufre.

Pr. Quinquina choisi,	une once.
Fleurs de soufre (soufre sublimé),	de chaque 2 gros.
Extrait de réglisse,	
Gomme ammoniaque,	4 scrup.

Faites des pilules de trois grains.

Il en prenoit six d'abord, et ensuite dix, trois fois par jour.

Enfin s'étant exposé sans précaution aux injures de l'air, il éprouva une fausse péripneumonie dont il mourut.

Dans l'asthme convulsif, la voix est très-aiguë, l'urine claire et abondante, et le paroxysme est causé ou augmenté par les affections de l'ame.

Il est souvent précédé, comme le remarque *Baglivi*, par un sentiment de froid à la tête, et par une espèce de douleur sur le sommet de cette partie.

On ordonne pendant l'accès le safran, l'esprit de sel ammoniac (ammoniaque), les opiatiques, et, hors de l'accès, les frictions aromatiques sur l'épine du dos, l'exercice du cheval, et les pilules n°. 10, composées de valériane, de galbanum et d'assa-fœtida.

Il faut cependant avoir toujours égard à l'état du pouls, au tempérament du malade, et au genre de vie qu'il a mené avant la maladie.

Les martiaux ne conviennent guère dans l'asthme convulsif, quoique le corps soit dans un état de très-grande foiblesse.

Lorsque l'asthme provient d'une cause organique, il est absolument incurable. Le célèbre *Tralles*, homme infiniment estimable à mes yeux par son habileté dans l'art de guérir, la douceur de ses mœurs et la franchise de son caractère, observe avec raison que les médicamens sont inutiles pour remédier au vice des parties solides.

Les bossus asthmatiques sont particulièrement

sujets à l'hydropisie de poitrine. Aussi, lorsque ces sortes de malades commencent à éprouver de l'enflure aux pieds, et à respirer plus difficilement, je leur fais prendre une petite dose d'extrait de scille avec l'extrait de réglisse; ce qui calme les symptômes, et les préserve pendant plusieurs années de l'hydropisie.

Si l'asthme est produit par une graisse abondante qui surcharge les poumons, pour diminuer l'embonpoint du malade, on lui conseille, suivant le précepte d'*Hippocrate*, de manger peu, et sur-tout des végétaux, de faire un exercice violent, d'éviter les lits mollets, de veiller beaucoup, et de se fatiguer l'esprit par des soins continuels.

Dans l'asthme causé par les scrofules, les pilules suivantes ont quelquefois produit d'heureux effets.

Pr.	Eponge marine calcinée,	demi-once.
	Extrait de fumeterre,	de chaq. 2 gros.
	Gomme ammoniaque,	
	Fleurs de soufre (soufre sublimé),	
	Antimoine cru (sulfure d'antimoine),	un gros.

Faites des pilules de trois grains.

On en prend six, et par degrés jusqu'à dix ou douze, trois fois par jour.

Mais tous les médecins savent que les maladies chroniques, telles que l'asthme, la phthisie, la

consomption, l'hydropisie, qui succèdent à des tumeurs scrofuleuses, sont presque incurables, sur-tout si ces tumeurs ont déjà acquis la dureté de la pierre.

Lorsqu'on a à traiter dans leur principe des tumeurs scrofuleuses extérieures, il faut travailler à les résoudre, et empêcher en même temps qu'il ne s'en forme de semblables sur les parties internes, comme les poumons, le mésenterre, etc.

Je sais bien que la nature des scrofules est très-variée, soit que ces tumeurs surviennent dans différens endroits du corps, soit qu'elles n'affectent qu'une seule et même partie, comme le cou. C'est cette observation qui faisoit dire à *de Haën* qu'il n'avoit pas une grande confiance aux remèdes, tel médicament qui a réussi contre une de ces tumeurs étant souvent inutile pour les autres.

Burlet a donné l'eau de chaux aux scrofuleux; mais aucun de ces malades n'en a été guéri. Ce remède au contraire les amaigrissoit et leur ôtoit l'appétit.

Dans les écrouelles du cou, l'éponge marine calcinée m'a parfaitement réussi.

Pr. Eponge marine calcinée, 6 gros.
Oleo-saccharum d'anis, demi-once.

On en prend trente grains deux fois par jour,

et l'on en porte insensiblement la dose jusqu'à cinquante.

Je n'ai jamais observé que l'éponge marine ait causé la maigreur ou la consomption, comme quelques médecins assurent l'avoir vu. Si cela arrive quelquefois, on doit peut-être l'attribuer plutôt à quelques tumeurs de même nature, cachées dans l'intérieur du corps, qu'à l'usage de cette substance (*).

(*) J'ai fait prendre, avec le plus grand succès, l'éponge calcinée à une fille de quatorze ans, qui portoit sous le menton une tumeur dure et indolente, grosse comme un œuf de moineau. J'employai la formule de notre auteur, et je suivis les doses qu'il indique: la tumeur se ramollit d'abord, et disparut peu à peu dans l'espace de cinquante jours. J'interrompois de temps en temps l'usage de la poudre ci-dessus par un purgatif avec le jalap et la manne. On trouve, dans le *Ratio medendi* de *de Haën*, t. I, p. 217 de l'édition de Paris, la formule d'une poudre absorbante plus compliquée, avec laquelle j'ai dissipé des goîtres très-considérables; mais j'ai toujours vu les malades, qui étoient des femmes, éprouver, après l'usage de ce remède, un amaigrissement remarquable, une toux sèche, de la pâleur, et se plaindre de n'avoir point d'appétit. Je pense donc, quoi qu'en dise *Quarin*, que si les malades prenoient longtemps et à grande dose l'éponge calcinée, qui est un remède de même nature que la poudre de *de Haën*, et la chaux, ils tomberoient dans le même état. (*Note du Traducteur.*)

Lorsque le mal s'est dissipé, et que les malades paroissent convalescens, on leur donne avec avantage les amers d'abord, et ensuite le quinquina et les doux martiaux.

Cette efficacité du fer jette quelque doute sur l'observation de *Lucas* (1), qui rapporte que les affections strumeuses sont très-communes à Spa.

Le régime, les alimens, la propreté et l'exercice contribuent aussi beaucoup à la guérison de ces maladies.

Van-Helmont vante la digitale pourprée (*digitalis purpurea, L.*) comme un remède particulier contre les écrouelles. On en prend intérieurement la racine pulvérisée, et l'on en fait aussi avec la gomme ammoniaque et le bdellium un emplâtre qu'on applique à l'extérieur.

Burman célèbre aussi l'efficacité de ce remède.

Hermann veut qu'on emploie la digitale nouvelle, c'est-à-dire, les premiers bourgeons de cette plante; qu'on en exprime le suc pour le faire cuire dans le beurre aussi long-temps qu'il est nécessaire, et qu'on réitère la même opération en ajoutant du nouveau suc.

Il faut faire une bonne provision de cette plante

---

(1) *Essay on Waters*, p. 257.

dans le temps de l'année où elle fleurit; car on est souvent obligé d'en continuer l'usage pendant un an, et quelquefois même pendant un plus long temps. Cet auteur avertit en outre que les ulcères augmentent d'abord par l'usage de cet onguent; mais qu'ils prennent bientôt un aspect plus favorable, et se cicatrisent enfin convenablement. Il ajoute que ce topique convient seulement dans les scrofules humides et ulcérées, et n'est pas d'un grand effet dans les scrofules sèches.

Lentin est d'un avis opposé à celui de ces auteurs. Il rapporte que l'infusion de digitale, en guise de thé, avoit mis plusieurs malades à deux doigts de leur perte, et qu'on avoit été obligé de recourir aux émolliens et aux anodins, pour calmer les symptômes fâcheux produits par l'usage de cette plante.

D'autres médecins citent des exemples d'effets semblables causés par le suc de digitale pris dans de la bière; mais il est constant qu'on avoit administré ce remède à trop haute dose.

Nous eûmes l'an passé, dans l'hôpital, plusieurs malades affectés de tumeurs scrofuleuses, qui prirent sans succès l'antimoine, le soufre, l'éthiops minéral (oxide de mercure sulfuré noir), les amers, la décoction de salsepareille, les savonneux, les gommes-férules, le quinquina,

les mercuriaux, etc.; mais l'application du suc de digitale récemment exprimé, et l'usage intérieur de l'extrait de cette plante leur furent en général très-avantageux.

Nous commençâmes par un grain de cet extrait, et nous en portâmes la dose, par la suite, jusqu'à cinq ou six grains, et même jusqu'à dix et douze pour quelques malades.

Nous avions entr'autres un jeune homme qui avoit éprouvé des tumeurs scrofuleuses au cou, après une gale répercutée par des remèdes extérieurs. Tous les médicamens internes et externes qu'on lui fit prendre pour rappeler à la peau la matière psorique furent inutiles. Il toucha plusieurs galeux, et la gale ne reparut point. Enfin, nous employâmes, à l'intérieur et à l'extérieur, la digitale pourprée, qui le guérit sans produire aucune éruption. Les tumeurs se ramollirent d'abord, et fournirent ensuite un pus de bonne qualité.

Quelques malades, par l'effet de ce remède, éprouvèrent un chatouillement dans la partie affectée; d'autres y ressentirent de la douleur.

Deux malades ayant eu des mouvemens de fièvre, après avoir pris une légère dose d'extrait de digitale, nous fûmes obligés de leur en faire cesser l'usage.

Quelques-uns en petit nombre, quoique la di-

gitale leur fût administrée à très-foible dose, se plaignoient de douleur de tête, de trouble dans la vue, de vertiges ; leur tête paroissoit gonflée : il fallut pour ceux-là diminuer la dose, qu'ils supportoient ensuite sans la moindre incommodité, jusqu'à leur entier rétablissement.

Lorsque, pendant l'usage de la digitale, les tumeurs s'abcédoient, elles fournissoient en général un pus louable. Quelques-uns, en effet, qui n'avoient que des scrofules sèches ou tuméfiées y éprouvèrent de la suppuration, et ces ulcères, qui sont en général très-difficiles à guérir, après avoir fourni un pus de bonne qualité, se cicatrisoient parfaitement.

Le suc frais de digitale nous ayant manqué, nous lui substituâmes l'emplâtre de ciguë malaxé avec l'extrait de digitale ; mais ce topique agit beaucoup plus lentement que le suc de cette plante.

Pr. Emplâtre de ciguë, 8 onces.
Extrait de digitale, 4 onces.

Après la guérison des ulcères, les malades n'éprouvèrent aucune autre incommodité.

J'employai aussi, hors de l'hôpital, la digitale pourprée, combinée avec d'autres remèdes, dans une espèce d'hydropisie où je la trouvai très-efficace ; mais cette propriété a besoin d'être confir-

mée par des expériences ultérieures, que je publierai avec d'autres observations sur l'emploi de cette plante dans différentes maladies.

On vantoit dernièrement, contre les tumeurs scrofuleuses, le suc laiteux de l'helvelle de pin (*helvella pineti*); mais je ne puis encore en parler d'après ma propre expérience (1).

Un bon régime, accommodé aux différentes espèces d'asthmes, un esprit tranquille et content, sont peut-être les secours les plus réels que les asthmatiques puissent opposer à leurs maux.

Ils doivent éviter avec soin de se comprimer la poitrine et le bas-ventre par des vêtemens trop étroits : beaucoup de maladies de ces deux cavités ne proviennent que de cette cause, et *Lycurgue*, en législateur habile et attentif à tout, avoit fait une loi aux Spartiates de porter des vêtemens très-larges.

Un exercice modéré doit être conseillé aux malades, s'ils peuvent le supporter; mais l'exercice poussé jusqu'à la fatigue, quoi qu'en dise *Méad*, doit leur être interdit, parce qu'il précipite et gêne la respiration.

---

(1) *Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs*, *etc.*, p. 110.

CHAPITRE VII.

De l'Hydropisie de poitrine.

Les causes ordinaires de l'hydropisie sont communes à l'hydropisie de poitrine. En voici quelques - unes qui sont propres à cette dernière maladie : la mauvaise conformation ou la compression de la partie qui en est le siége ; les polypes, les anévrismes du cœur ou des gros vaisseaux ; les squirres des poumons ; l'exercice forcé de ces organes : de-là vient, pour le dire en passant, que cette espèce d'hydropisie est si fréquente parmi les joueurs de flûte et les chanteurs ; l'endurcissement osseux des valvules du cœur et des gros vaisseaux, l'œdème des pieds dissipé tout-à-coup par des remèdes externes, etc., etc., etc.

J'ai vu souvent des saignées produire l'hydropisie de poitrine, lorsqu'on les pratiquoit, dans un état qui n'étoit rien moins que celui de pléthore, pour arrêter ou modérer un flux hémorroïdal considérable qui avoit déjà fort épuisé les malades. Cette hydropisie est encore le partage des femmes que l'on tourmente par des saignées et des emménagogues, après des maladies aiguës, pour rappeler le flux menstruel supprimé par l'appauvrissement du sang.

J'ai observé aussi que cette maladie succédoit souvent à l'usage des résolutifs actifs, tels que la décoction de chiendent ou de pissenlit, ou les extraits de ces plantes, employés long-temps et à grande dose, pour guérir des obstructions anciennes et presque squirreuses des viscères.

On sent bien qu'il est plus facile d'opérer la dissolution des humeurs que de dissiper ces obstructions invétérées. Tout ce qu'on peut faire dans ces cas, c'est d'observer un régime convenable, et d'entretenir avec soin la liberté du ventre.

J'ai traité une femme foible et délicate qui avoit un engorgement très-considérable à la rate; et depuis vingt ans qu'elle suit cette méthode, elle n'éprouve aucune incommodité grave.

La sérosité qui s'est échappée des vaisseaux se répand quelquefois dans les deux côtés de la poitrine, d'autres fois dans le sac du péricarde; elle s'accumule aussi dans l'intervalle que laissent les deux feuillets du médiastin, sous le sternum, entre les deux lames de la plèvre, et même dans plusieurs endroits de la poitrine à la fois.

Le poumon peut aussi être affecté d'hydropisie, et alors l'eau épanchée est contenue dans un sac ou répandue à travers la tunique celluleuse, ou rassemblée dans des vomiques ou des hydatides.

L'hydropisie de poitrine est une maladie beau-

coup plus fréquente qu'on ne le croit communément : dans son principe, elle est très-difficile à connoître ; et lorsqu'elle a fait quelques progrès, elle est en général incurable.

Elle commence le plus souvent par une légère dyspnée, à laquelle se joint bientôt une petite toux sèche. Après chaque mouvement, la respiration est plus précipitée qu'elle n'a coutume d'être. Les malades se trouvent plus mal lorsque le temps est humide, et mieux lorsqu'il est sec et froid. Cet état dure souvent long-temps ; mais la sérosité devenant plus abondante, les symptômes augmentent, et le repos ne suffit plus pour les calmer. Les hydropiques se couchent plus commodément sur un côté que sur l'autre, et c'est souvent le côté sur lequel ils n'avoient pas coutume de se coucher auparavant. Des vents, des spasmes, des défaillances se joignent à ces symptômes. Les cuisses et quelquefois le scrotum s'infiltrent. Quelques malades sont obligés de sortir du lit, et rendent une petite quantité d'urine qui dépose un sédiment briqueté. Les angoisses précordiales augmentent surtout le soir ; l'enflure s'empare de l'une des mains, et rarement de toutes les deux. Le visage enfle aussi, le corps maigrit ; quelquefois les malades sentent un froid dans la poitrine, éprouvent une amaurosis, une paralysie du bras, et rendent par la bouche une écume blanche mêlée d'un rouge pâle.

Lorsque l'eau est amassée dans une seule cavité de la poitrine, le malade se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre. Lorsque les deux cavités sont remplies, le malade se trouve mieux droit, le corps un peu fléchi en avant. On observe quelquefois, quand l'eau est ténue, une fluctuation dans la poitrine : le pouls est souvent foible et petit; d'autres fois il est dur et inégal.

Hippocrate conseille de prendre les malades par les épaules et de les secouer, afin d'entendre le bruit des eaux épanchées ; mais cette expérience n'est guère praticable, car le moindre mouvement ôte souvent aux malades la respiration ; et d'ailleurs, à quoi serviroit-elle lorsque l'eau est renfermée dans une poche ?

D'autres aiment mieux frapper sur la poitrine pour s'assurer de l'existence des eaux : ils prétendent que le côté malade étant frappé ne résonne presque pas, ou ne fait entendre à l'oreille qu'un son fort obscur.

Parmi les signes qui annoncent l'hydropisie de poitrine, *de Haën* rapporte aussi l'absence du sang dans les crachats ; mais ce signe est encore fort equivoque, car les malades rendent souvent des crachats sanguinolens.

Beaucoup de symptômes de l'hydropisie du péricarde sont communs au polype du cœur ; tels sont une pression et une sensation de resserre-

ment vers la partie antérieure de la poitrine, des anxiétés, la palpitation du cœur, une toux sèche, et plus de difficulté dans l'acte d'inspiration que dans celui d'expiration.

Quelquefois, pendant que le cœur palpite, on observe une ondulation entre la troisième côte et la quatrième; mais lorsque le péricarde est extrêmement distendu par l'eau qui le remplit, ce mouvement n'est pas sensible. J'ai trouvé souvent le pouls dur et intermittent. Lorsque le ventre devient libre, les malades paroissent aller mieux; mais ce n'est qu'une apparence trompeuse, et leur état ne fait qu'empirer.

Vieussens donne la couleur plombée des lèvres et des paupières comme un des signes les plus certains de l'hydropisie du péricarde; mais souvent ce symptôme manque, et la maladie n'en existe pas moins.

Dans l'hydropisie des poumons, dès le début de la maladie, la respiration est difficile, parce qu'une petite quantité de sérosité amassée dans les cellules pulmonaires gêne bien davantage les fonctions de ces organes qu'une plus grande quantité d'eau qui seroit épanchée dans la cavité de la poitrine.

Simson (1) dit qu'il soupçonne toujours l'œ-

---

(1) *Medical Essays*, part. II, p. 627.

dème des poumons lorsque le visage est bouffi, que les pieds sont un peu engorgés vers les malléoles, que la respiration est difficile, et sur-tout lorsque le pouls est tellement supprimé, que l'exploration la plus attentive peut à peine le sentir. Il avoue cependant qu'on observe rarement dans les cadavres l'hydropisie des poumons, soit parce que cette maladie est facile à guérir, soit parce qu'elle se change aisément, quand elle se prolonge, en hydropisie de poitrine, par la rupture de la vomique aqueuse.

De Haën rapporte fort au long tous les signes de l'hydropisie de poitrine; mais ces signes sont souvent trompeurs. C'est ainsi que *Ludwig* (1) a vu des malades affectés d'hydropisie du côté gauche, se coucher sans inconvénient sur le côté droit, et réciproquement. Le même *de Haën* (2) rapporte que dans une hydropisie de poitrine très-grave, le malade fut exempt pendant long-temps d'anxiétés nocturnes, et même n'en éprouva point. L'enflure de l'une des mains ou de toutes les deux manque souvent, ou bien ne se manifeste que peu de jours avant la mort.

L'élévation des hypocondres, que plusieurs auteurs donnent comme un signe de l'hydropisie de

---

(1) *Advers.*, t. II, part, IV, p. 636.

(2) Tome VI, p. 89.

poitrine, est difficile à observer dans les corps chargés d'embonpoint : enfin, les membranes du péricarde acquièrent quelquefois, et sur-tout dans les asthmatiques, une épaisseur si considérable, qu'elles occasionnent des palpitations et des syncopes, quoique ce sac ne renferme aucun épanchement séreux.

Le diagnostic de cette maladie trompe fréquemment, puisqu'elle existe quelquefois sans qu'on puisse en aucune manière la soupçonner, et que souvent elle manque, quoiqu'on observe tous les signes qui la caractérisent. Nous avons rempli notre tâche en rapportant les symptômes qui peuvent rendre à cet égard nos erreurs plus rares.

L'hydropisie de poitrine est toujours une maladie grave, et le danger est plus ou moins grand suivant l'état des symptômes, la durée de la maladie, et la nature de la cause qui l'a produite.

L'hydropisie qui occupe les poumons est plus facile à guérir que celle qui consiste en un amas de sérosités épanchées dans la cavité de la poitrine.

L'hydropisie de poitrine enkystée est incurable, de même que celle qui est produite par des polypes ou par un anévrisme.

L'enflure des mains, des crachats sanglans ou sanguinolens sont d'un mauvais augure. Ceux qui

éprouvent cette espèce d'expectoration meurent souvent lorsqu'on y pense le moins, quoique les remèdes paroissent quelquefois les soulager.

Je n'ai vu aucun malade affecté d'hydropisie de poitrine échapper à la mort, lorsqu'il rendoit en abondance une urine semblable à celle de l'état de santé ou un peu plus pâle.

Si les urines, étant d'abord rares et fortement colorées, deviennent ensuite, par l'effet des diurétiques, plus abondantes et plus claires, on peut espérer quelque chose; mais si les urines diminuent malgré les remèdes, et deviennent de plus en plus rouges, sans qu'on observe aucune cause manifeste de ce changement, le malade est perdu.

On vante contre l'hydropisie de poitrine différens remèdes, dont nous allons examiner les vertus; et d'abord je dirai que l'extrait de nicotiane, recommandé par quelques personnes, n'a produit entre mes mains aucun effet avantageux.

L'arnica-montana, que les médecins de Berlin (1) employoient, il y a près de soixante ans, dans l'hydropisie de poitrine accompagnée de crachats rougeâtres, ne m'a pas mieux réussi.

Le pouls, dans cette maladie, comme nous l'avons déjà dit, est quelquefois un peu dur, et

---

(1) Tome X, p. 48.

d'autres fois même dur et plein : rien ne seroit plus nuisible alors que la saignée.

De Haën a vu des malades presque dépourvus de sang, dont cependant le pouls étoit plein.

J'ai vu des malades qu'on saignoit malgré moi, se trouver d'abord soulagés pour quelque temps; mais bientôt la difficulté de respirer augmentoit, et ces malheureux mouroient quelques jours après.

La saignée, dit *Celse*, n'est point un remède nouveau; mais saigner dans presque toutes les maladies est une pratique vraiment nouvelle.

La péripneumonie se joint quelquefois à l'hydropisie de poitrine, comme je l'ai déjà dit dans mon Traité des inflammations : la rougeur des joues, un pouls dur, plein et fort, la douleur ou l'oppression, la fièvre, la soif, une toux plus forte, des crachats glutineux ou de nature purulente, peuvent faire soupçonner cette complication.

Lorsqu'elle existe, il faut combattre le mal le plus pressant, et saigner le malade. On se gardera cependant bien de lui tirer autant de sang qu'on le feroit dans une autre espèce de péripneumonie. On donnera en même temps la décoction des racines de polygala amer, de guimauve, de réglisse, avec l'oximel simple et un peu de nitre. Lorsque les crachats présentent des signes de coction, et que le malade les rend avec peine,

il faut lui faire prendre l'oximel scillitique et le kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge) à dose brisée.

Lieutaud recommande, dans l'hydropisie de poitrine, de petites doses de kermès minéral : il assure que ce remède incise les crachats glutineux qu'une toux impuissante ne sauroit détacher, et en facilite la sortie : mais le kermès n'est pas sans inconvéniens; il augmente ordinairement la difficulté de respirer, et cette toux inutile qui fatigue les malades; il ne convient donc point, à moins qu'il n'y ait en même temps des crachats purulens dans la poitrine; ce qui arrive quelquefois.

Souvent cette toux sans expectoration est produite par les eaux épanchées; et dans ce cas on a tort de donner les béchiques et les huileux, qui augmentent la maladie en relâchant peut-être et en affoiblissant les solides.

Cette toux ne diminue ou ne cesse entièrement que par l'évacuation des eaux.

De Haën veut qu'on n'épargne ni les purgatifs, ni les sudorifiques, ni les diaphorétiques; mais les purgatifs rendent le danger plus grand, et les sudorifiques, ainsi que les diaphorétiques, augmentent les anxiétés. Les médecins de Berlin rapportent que des hydropisies de poitrine dans lesquelles on excita la sueur, se terminèrent par la mort.

Les opiatiques ne conviennent point pour dissiper les insomnies et les anxiétés. Ces remèdes ne sauroient procurer un sommeil naturel, et l'assoupissement forcé dans lequel tombent les malades leur cause de si grandes difficultés de respirer, qu'on les croiroit prêts à suffoquer : ils se trouvent, à leur réveil, dans un si grand accablement, qu'ils paroissent être à l'agonie.

Morgagni a vu des hydropisies de poitrine produites par la gale répercutée. Lors donc que cette éruption disparoît et que le malade se plaint d'oppression, de difficulté de respirer, il faut s'abstenir de la saignée, et examiner avec soin si ces symptômes ne proviennent pas d'un amas de sérosités déjà épanchées dans la poitrine.

Richard de Hautesierck (1) rapporte un exemple d'hydropisie de poitrine qui fut causée par la rentrée de l'humeur psorique, et qui se dissipa par le retour de cette humeur à la peau. Le camphre, les fleurs de soufre (soufre sublimé), l'antimoine peuvent être avantageux dans ce cas; mais l'on ne doit rien attendre de ces remèdes, si on ne leur associe en même temps les diurétiques.

Une longue expérience m'a appris que la voie

---

(1) *Recueil d'Observations de Médecine des hôpitaux militaires*, t. II, p. 319.

des urines est presque la seule par laquelle on puisse espérer de guérir l'hydropisie de poitrine.

De tous les diurétiques, aucun ne réussissoit mieux dans notre hôpital que l'extrait de scille, donné en poudre ou dans une mixture convenable.

Pr. Extrait de scille, depuis un grain jusqu'à un grain et demi.
Sucre, un scrupule.

On réitère cette poudre toutes les deux, trois ou quatre heures (*).

Quelquefois cette légère dose, peu d'heures après que les malades l'avoient prise, leur procuroit un soulagement sensible ; d'autres fois on étoit obligé d'aller jusqu'à deux ou trois grains.

Si l'extrait de scille ne réussit pas, on peut donner la scille en substance, à la dose de deux ou trois grains chaque fois ; mais ce dernier remède est rarement efficace lorsque le premier ne l'a pas été.

(*) Ce qu'il faut entendre du jour seulement. Or, on sait que la journée médicinale est de douze heures ; qu'elle commence à six heures du matin et finit à six heures du soir. Cet avertissement, une fois donné, suffira pour tous les autres endroits de cet ouvrage où il deviendroit nécessaire de le répéter. (*Note du Traducteur.*)

Au moment où j'écris cet article, mon estimable collègue *Schosulan*, doyen de la faculté de médecine, vient de voir avec moi une guérison subite et admirable, produite par l'extrait de scille.

Je rapporterai une petite anecdote au sujet de ce remède. Un malade n'en ayant obtenu aucun effet, s'avisa de le prendre dans une autre pharmacie, et rendit bientôt une grande quantité d'urines. Etant retourné vers le premier apothicaire, son extrait n'opéra pas plus que la première fois; il s'adressa encore au second, et il eut, comme auparavant, tout lieu d'être satisfait de ce remède.

L'extrait inefficace étoit-il préparé avec une scille ancienne et gâtée? ou bien l'apothicaire, pour le réduire plus facilement en poudre, l'avoit-il laissé brûler en l'épaississant? ou enfin s'étoit-il permis de substituer à ce remède quelque autre drogue?

Lorsqu'on fait prendre au malade une plus forte dose de scille que celle qui a été prescrite ci-dessus, on excite bientôt le vomissement et des inflammations de l'estomac et des intestins.

Ces accidens sont d'autant plus à craindre, que *Lister* a trouvé assez constamment, dans les cadavres des hydropiques, l'estomac rouge et fort aminci.

Les purgatifs ne conviennent pas dans l'hydropisie de poitrine ; mais si le ventre est complètement resserré, et que les forces soient encore en bon état, on peut ajouter la terre foliée de tartre (acétite de potasse) aux remèdes scillitiques que nous avons conseillés ci-dessus.

Pr. Extrait de scille, 16 grains.
Terre foliée de tartre, depuis 2 gros jusqu'à 3.
Eau d'anis, 4 onces.
Sirop des deux racines, quantité suffisante.

On en prend une cuillerée toutes les deux ou quatre heures.

La terre foliée de tartre préparée avec le vinaigre scillitique, au lieu de vinaigre commun, produit dans cette maladie des effets admirables.

Quelques hydropiques éprouvèrent, par l'usage de l'extrait de scille, une salivation aussi abondante que s'ils avoient pris du mercure ; mais cette évacuation leur étoit avantageuse, et ne produisoit aucun désordre dans la bouche. Il n'est point étonnant qu'un flux considérable de salive soulage les malades ; car on lit dans le recueil de *Vandermonde* qu'un homme affecté d'hydropisie ascite, ayant employé déjà sans succès un très-grand nombre de remèdes, essaya de fumer, et rendit une quantité étonnante de salive, dont l'écoule-

ment se soutint jusqu'à ce que le ventre eût désenflé.

Si les urines ne coulent pas bientôt en plus grande quantité par l'effet de ces remèdes, ou si cette évacuation devenue plus abondante ne calme point la difficulté de respirer et les anxiétés, on ne doit rien espérer des autres moyens ; car alors l'hydropisie est enkystée, et les diurétiques ne font que hâter la mort des malades.

Ces sacs ou tumeurs venant à s'ouvrir, il arrive quelquefois, par une terminaison aussi rare qu'avantageuse, que l'eau est portée dans la trachée-artère ; mais malheureusement elle s'épanche le plus souvent dans la cavité de la poitrine.

Lorsque les forces sont abattues, que le pouls est foible et inégal, outre les poudres ci-dessus, on donne quelquefois avec avantage la mixture suivante :

Pr. Esprit de corne de cerf (ammoniaque de corne de cerf), demi-gros.
Vinaigre scillitique, jusqu'à saturation.

Ajoutez,
Eau de rue, 3 onces.
Sirop d'œillet, demi-once.

On en prescrit demi-once toutes les deux ou quatre heures, selon le tempérament du malade, et la nature des symptômes qu'il éprouve.

Cette mixture a guéri quelques hydropisies de poitrine; mais dans la plupart des cas elle ne faisoit que pallier le mal. En dissipant les anxiétés, elle procuroit aux malades une mort douce, qui souvent arrivoit tout-à-coup.

Je n'ai vu aucun bon effet du vin scillitique : plusieurs s'en trouvoient fort mal; quelques-uns périssoient, et l'on trouvoit, à l'ouverture de leurs cadavres, l'estomac et les intestins enflammés. Quoique la respiration soit plus libre, et que l'urine coule en plus grande quantité, le malade doit continuer encore pendant quelque temps l'usage de l'extrait de scille, en diminuant la dose peu à peu, de manière qu'il en prenne d'abord deux fois par jour, ensuite une fois seulement, et enfin tous les deux ou trois jours.

Il faut quelquefois employer plusieurs autres remèdes pour détruire la cause du mal, comme nous le dirons plus au long dans le chapitre de l'hydropisie ascite.

Lorsque l'hydropisie de poitrine paroît à-peu-près guérie, c'est un mauvais signe de voir les malades, doués auparavant d'une stature athlétique, maigrir et se consumer : ce dépérissement annonce une rechute ou une mort subite. *Schuster* rapporte, dans les Mémoires des Curieux de la Nature, que trois hydropiques qui avoient pris la scille à grande dose, avec un succès apparent,

moururent tous les trois subitement quelque temps après.

J'ai eu à traiter quelques malades qui éprouvoient nuit et jour une toux violente et sans crachat, et qui ne pouvoient se coucher ni sur l'un, ni sur l'autre côté : le pouls étoit foible et vite, l'urine rare et la respiration si gênée, qu'il falloit les tenir assis dans des fauteuils pour les empêcher d'étouffer. Ces symptômes me faisoient soupçonner une hydropisie des poumons; mais les remèdes ci-dessus ne les soulageant point, j'essayai, pour calmer cette toux fatigante et continuelle, les émolliens et les diurétiques.

Pr. Dent de lion avec toutes ses parties, 2 onces.
Racine de guimauve, une once.

Faites bouillir dans de l'eau pendant un quart-d'heure, et ajoutez :

Fleurs de camomille, 3 gros.
Scille, depuis un gros jusqu'à un gros et demi.
Réglisse, une once.

Laissez en digestion pendant six heures, et à la colature, qui sera de quinze onces, ajoutez :

Oximel scillitique, } de chaque 6 gros.
Sirop de guimauve, }

La moitié d'un verre toutes les deux ou trois heures.

L'un de ces malades rendit une si grande quantité de sérosités fort claires, qu'il vécut encore six ans après cette maladie, jouissant de la santé la plus parfaite. Au bout de ce temps, il mourut d'une passion iliaque, causée par une hernie.

Un autre prit tous les jours ce remède pendant un an, et s'en trouva si bien qu'il pouvoit marcher, et même monter par les escaliers presque sans peine. Ayant cessé un seul jour d'en prendre, la difficulté de respirer revint, et les urines coulèrent avec moins d'abondance. Il se remit de nouveau à l'usage de la décoction ci-dessus, et les symptômes ne tardèrent pas à se calmer : enfin, par le conseil de ses amis, il s'adressa à un autre médecin, qui lui ayant donné tantôt des pectoraux, tantôt des purgatifs, fit empirer le mal au lieu de le guérir. On me pria de donner de nouveau mes soins au malade ; mais il n'étoit plus temps : il se mouroit, victime malheureuse de son indocilité.

J'ai traité aussi une femme qui avoit une hydropisie de poitrine et des ulcères aux pieds ; elle étoit dans l'état le plus déplorable : l'extrait de scille excita le cours des urines, et fit sortir par les ulcères, dans l'espace d'un jour, une livre ou deux de sérosité fort claire. La malade fut entièrement guérie par cette crise. Quelques années après, elle éprouva une péripneumonie très-

grave, pour laquelle je lui fis pratiquer deux saignées copieuses. L'hydropisie ne revint point, et cette femme continue à jouir de la santé la plus parfaite.

J'ai traité une autre femme qui étoit dans le même cas que la précédente; mais elle périt, quoiqu'elle rendît beaucoup d'eau par les ulcères des pieds.

Je ne dois pas omettre ici l'observation suivante :

Le malade qui en fait le sujet étoit un homme fort gros, âgé de quarante ans, et affecté d'une dysurie produite par un calcul des uretères. Comme je craignois l'inflammation, je le fis saigner plusieurs fois, et je lui ordonnai des décoctions émollientes.

Mais point de soulagement: quoiqu'on n'observât ni chaleur, ni orgasme des humeurs, la dysurie persista, et il survint en même temps de l'enflure aux pieds.

Au troisième jour, le visage étoit livide, le pouls vacillant et inégal, le corps refroidi, et le malade avoit tant de peine à respirer, qu'il paroissoit être à l'agonie. Dans un danger aussi pressant, je prescrivis des poudres avec l'extrait de scille, un peu de nitre et la moitié d'un grain de camphre. Après les avoir prises, le malade rendit des urines abondantes avec un sédiment épais et de

petits graviers : il respira d'abord plus librement, et ne tarda pas à recouvrer la plus parfaite santé.

Lorsque les remèdes ne produisent aucun soulagement, et que l'eau est amassée dans un seul côté de la poitrine, *Pierre Salius* et *Guy-Patin* proposent la paracentèse. Si c'est dans le péricarde que la sérosité est épanchée, ils conseillent d'ouvrir ce sac membraneux ; enfin, si la lymphe est répandue sous le sternum, ils recommandent l'application du trépan sur cet os.

Mais l'on a vu plus haut que le diagnostic de l'hydropisie de poitrine est incertain, et il est souvent arrivé, en pratiquant la paracentèse dans l'intervalle intercostal, qu'on a blessé les poumons adhérens aux côtes, sans évacuer les eaux.

Cette adhérence des poumons est si fréquente, que, suivant *Diemerbroeck*, le tiers ou le quart des hommes l'éprouve dans l'état ordinaire de santé.

Riolan, qui approuve le trépan dans ces cas, ne paroît cependant pas avoir une grande confiance en cette opération, lorsqu'il dit : une ressource, quelqu'incertaine qu'elle soit, est toujours plus sûre qu'une terminaison funeste ; et après tout, il vaut mieux employer un remède douteux que de laisser périr le malade sans secours.

Morgagni veut qu'on attende ; il pense qu'on ne doit pas se décider légèrement et trop tôt à tré-

paner le sternum et à ouvrir le péricarde, attendu que l'art n'est point encore arrivé à ce degré de perfection où l'on pourra reconnoître, sans aucune méprise, l'existence de la maladie.

Olaus Acrell regarde la paracentèse comme inutile si l'on ne trouve le moyen de tarir la source qui fournit cette sérosité surabondante. Cependant, lorsqu'on a quelqu'espoir de réussir, il pense, avec *Scharp*, qu'il faut pratiquer l'opération, non dans le point où l'on a coutume de la faire, mais entre la sixième et la septième côte, en comptant de bas en haut, à une égale distance du sternum et des vertèbres.

Senac (1) se déclare partisan de la paracentèse dans l'hydropisie du péricarde; il veut qu'on ouvre la poitrine dans sa partie gauche, entre la troisième et la quatrième côte, à deux pouces du sternum, avec un trois-quarts dont la pointe soit tournée obliquement vers l'origine du cartilage cruciforme et très-près des côtes. En suivant cette direction, on ne craint point de blesser le cœur, ni le poumon, ni l'artère.

On ne doit point faire cette opération quand les forces sont très-abattues.

Mais lorsqu'on observe une fluctuation manifeste, et que tous les remèdes usités contre cette

---

(1) *Traité de la structure du cœur*, t. II, p. 365-66.

maladie ont échoué, on peut, pour dernière ressource, pratiquer la paracentèse, si toutefois l'on ne remarque point déjà ces signes qui annoncent une mort prochaine, et si en outre les autres cavités du corps ne contiennent aucun épanchement de sérosité, ce qui est très-rare dans cette maladie suivant *Macbride* (1). Lorsque le malade ne tombe point en foiblesse pendant l'opération, on peut évacuer toutes les eaux en une seule fois.

La scarification des pieds, conseillée par quelques auteurs, pourroit être plus avantageuse dans l'anasarque des poumons : elle paroît même préférable à l'écorce de mézéréon, qui provoque souvent des ulcères d'une mauvaise nature.

---

(1) *Systematische einteitung in die arzneykunst*, thes. II, p. 942.

CHAPITRE VIII.

De l'Hydropisie ascite.

L'HYDROPISIE ascite n'est pas facile à reconnoître dans le principe, attendu qu'on n'observe point alors de fluctuation, ou qu'elle est au moins fort légère. *Duverney* le jeune remarque même qu'elle n'est pas toujours sensible lorsque la maladie est déjà avancée, à cause de la densité et de l'épaisseur considérables que contractent les tégumens.

On lit dans les mémoires de l'académie de Paris et dans les ouvrages de *de Haën* (1), des observations qui prouvent avec quelle facilité des hommes très-exercés d'ailleurs peuvent se tromper sur le diagnostic de cette maladie.

Van-Swiéten, *de Haën* et *Rœderer* (2) rapportent les signes des différentes hydropisies du bas-ventre, et ceux qui distinguent l'ascite de la grossesse, de l'hydropisie de la matrice et de celle des ovaires.

Beaucoup d'auteurs attribuent la cause pro-

---

(1) Tome IX.

(2) *Elem. art. obst.*, p. 61

chaine de toutes les hydropisies quelconques au relâchement des viscères et de tout le corps. *Vogel* approche plus de la vérité, lorsqu'il rapporte cette cause à une foiblesse particulière des vaisseaux artériels, veineux ou lymphatiques : car on voit un grand nombre de cachectiques éviter l'hydropisie, et plusieurs malades affectés d'hydropisies enkystées n'éprouver pendant long-temps aucune cachexie.

Les causes de l'hydropisie ascite sont nombreuses, et d'abord nous remarquerons qu'une pléthore considérable, qui résiste trop à l'action des vaisseaux, est très-propre à produire cette maladie : de-là vient qu'elle est si familière aux femmes après cinquante ans, lorsque le flux menstruel s'arrête.

Une autre cause non moins fréquente de l'hydropisie ascite, est la boisson d'eau froide lorsque les viscères ont été échauffés par un exercice violent : tel est le cas des moissonneurs et des voyageurs. Au rapport d'*Appien*, les soldats d'*Antoine*, qui avoient manqué de vivres, et sur-tout de vin pendant long-temps, ayant bu de l'eau en abondance, ne tardèrent pas à éprouver des hydropisies et des affections céliaques.

Pendant les chaleurs de l'été, c'est en mêlant à l'eau des substances spiritueuses qu'il faut chercher à étancher la soif. Au rapport de *Bon-*

tius, les marchands qui traversent les déserts de l'Arabie, pour se rendre en Turquie ou en Perse, apaisent facilement, par l'eau-de-vie ou un vin très-généreux, la soif qui les dévore dans ces climats brûlans. S'ils boivent de l'eau, la cachexie et l'hydropisie sont les suites ordinaires de leur imprudence.

Des tumeurs charnues, stéatomateuses ou squirreuses, qui compriment la veine cave ou les viscères abdominaux, donnent lieu à l'hydropisie ascite. On voit cependant quelquefois des squirres considérables du bas-ventre qui ne sont point accompagnés de cette hydropisie.

L'abus des liqueurs spiritueuses produit aussi l'hydropisie ascite ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les goutteux et les grands buveurs tombent dans l'hydropisie, lorsqu'après avoir fait usage de liqueurs fortes, ils se réduisent à l'eau pour toute boisson.

Enfin, les résolutifs trop actifs dans les obstructions invétérées, l'usage mal réglé des martiaux dans l'hypocondrie, la salivation, la sueur, des purgatifs fréquens, et une diète trop sévère dans le traitement des affections syphilitiques, sont autant de causes qui peuvent produire l'hydropisie ascite.

Mais parmi les principales causes de cette affection, il faut rapporter, comme l'observe

judicieusement *Hoffmann* (1), les peines de l'esprit et le chagrin, dont le propre est d'affoiblir les viscères et les fibres motrices, de ralentir la circulation du sang, et de supprimer toutes les excrétions.

Hippocrate a dit, et l'expérience journalière confirme son pronostic, que l'hydropisie ascite est une maladie grave, dont peu de personnes se rétablissent parfaitement. En général cependant elle est d'autant plus facile à guérir, qu'un plus grand nombre de fonctions échappe au désordre du bas-ventre.

Les plus mauvais signes sont la fièvre lente, la puanteur de la bouche, les hémorragies, l'augmentation de la maigreur, la léthargie, les taches pourprées ou livides de la peau, la soif ardente, etc. Quant à ce dernier signe, il faut bien examiner s'il n'est point produit par un régime sec, ou par des remèdes chauds, plutôt que par la maladie elle-même.

L'ascite est toujours fort grave lorsqu'elle augmente par les évacuations, ou que, cédant aux remèdes, elle revient peu de temps après.

Cette maladie n'est pas moins fâcheuse lorsque l'enflure devient tout-à-coup très-considérable ; ce développement subit annonçant la

(1) Tome III, c. XIV.

rupture des vaisseaux lymphatiques. *Monro* croit que la chose ne peut pas arriver ainsi, quoiqu'on ait des exemples sans nombre que des vaisseaux beaucoup plus gros ont souffert de semblables déchiremens.

C'est un signe avantageux, selon *Celse*, lorsque la quantité des urines surpasse celle de la boisson ; mais l'on observe quelquefois, dans des hydropisies de la plus mauvaise espèce, que l'enflure fait des progrès quoique les malades urinent plus qu'ils ne boivent.

Une diarrhée aqueuse dans le principe de la maladie est avantageuse ; mais, comme l'observe *Nic. Pison* (1), l'état du malade est désespéré lorsque, les forces étant abattues, le dévoiement paroît et entraîne au dehors un sang concréfié, ou lorsque l'urine présente des couleurs différentes dans les différentes parties du vase qui la contient ; par exemple, qu'elle est rouge au fond et livide ou bleuâtre à la surface, et *vice versâ*.

Hippocrate regarde le cours de ventre dans l'hydropisie comme un signe fort dangereux, que la mort ne tarde pas à suivre.

Les ulcères qu'éprouvent les malades affectés d'hydropisie ascite tendent à la gangrène, et par-là même doivent toujours inspirer des craintes :

---

(1) *Oper. omn.*, p. 682.

l'on a cependant obtenu quelques guérisons par les exutoires naturels, lorsqu'ils versoient au dehors une quantité considérable de sérosités ; mais l'on ne doit guère s'attendre à une heureuse terminaison si la maladie est déjà ancienne, et si elle est accompagnée de symptômes graves.

Lorsqu'on ne peut découvrir dans les hydropiques aucune cause de cachexie, il faut soupçonner un squirre caché des viscères, et, dans ce cas, l'hydropisie, au rapport d'*Arétée*, est absolument incurable.

L'ascite avec suppuration interne est une maladie excessivement grave, mais dont la mort n'est pas toujours le résultat. Je me souviens, et ce n'est pas sans un vif plaisir, avoir traité il y a plus de vingt ans, dans le faubourg Saint-Léopold, la femme d'un boulanger, phthisique, enceinte, et affectée en outre d'une hydropisie ascite des plus considérables. J'eus le bonheur de la guérir si parfaitement, qu'elle a fait plusieurs enfans depuis, et qu'elle continue à jouir de la santé la plus robuste.

Hippocrate (1) regarde comme une crise salutaire l'hydropisie qui se joint à la manie ; mais on observe beaucoup plus souvent dans ces cas que l'hydropisie ne soulage point : car cette maladie

(1) *Coac. et aph.*, V, sect. VIII.

est fréquemment occasionnée dans les maniaques par le mauvais traitement qu'on leur fait subir ; par les purgatifs drastiques, la diète sévère et les saignées excessives.

Baglivi a observé que la goutte qui survient dans une hydropisie récente, dissipe cette dernière maladie. Si cela est vrai, ce ne peut être que lorsque l'hydropisie ascite a été causée par une goutte supprimée.

Les personnes d'une stature élevée deviennent plus facilement hydropiques, et en général guérissent avec plus de peine : ce qui provient sans doute, comme l'observe *Grunner* (1), du relâchement plus considérable des solides qu'éprouvent les individus ainsi constitués.

C'est un préjugé funeste, et malheureusement trop répandu, que dans l'hydropisie ascite les fibres pèchent toujours par relâchement et par foiblesse. Guidé par cette fausse théorie, on emploie, dans tous les cas, les stimulans, les spiritueux et les remèdes chauds, qui produisent souvent les plus mauvais effets.

Si l'on en croit *Horstius* et *Spon*, certaines hydropisies doivent être traitées par des boissons abondantes, par le petit-lait et par les saignées ; hydropisies que les autres remèdes rendent plus graves.

---

(1) *Semiot.*, p. 540.

Les émétiques vantés dans l'ascite par *Avicenne*, sont aussi recommandés par quelques autres auteurs. *Boerhaave* et *Pringle*, tous les deux partisans de ces remèdes, conseillent surtout les vomitifs antimoniaux dans l'hydropisie qui succède aux fièvres, afin de procurer une secousse à tous les viscères du bas-ventre, et de rendre la gelée qui les engoue plus fluide et plus propre à être absorbée. Mais quand on se décide à employer de pareils moyens, il faut que les forces soient suffisantes, les viscères en bon état, et le bas-ventre exempt de douleur. S'il en étoit autrement, les secousses violentes produites par l'action du remède pourroient provoquer le déchirement des viscères endommagés. *Lieutaud* rapporte que des malades qui étoient dans ce cas sont morts en vomissant. Je pense donc, avec *Gorter*, qu'on doit rarement employer l'émétique dans cette maladie.

Sagar assure avoir parfaitement guéri un grand nombres d'hydropiques en leur faisant prendre, tous les trois jours, le tartre stibié (tartrite de potasse antimonié); car, ajoute-t-il, un seul émétique est plus propre à résoudre les obstructions des viscères, sur-tout dans le principe de la maladie, lorsque les forces sont encore en bon état, que cent doses de purgatifs. Cependant, quelle confiance mérite cet auteur, qui dit à la

même page (1) n'avoir jamais donné l'émétique lorsqu'il y avoit obstruction sensible ou induration de quelque viscère ?

Dans l'hydropisie commençante des ovaires, l'émétique pourroit être plus avantageux, puisqu'au rapport de *Percival*, cette maladie s'est quelquefois dissipée par des vomissemens spontanées. La secousse que l'action de vomir imprime au bas-ventre, pousse peut-être la sérosité à travers les trompes de *Fallope* dans la matrice, qui la transmet ensuite au dehors.

Bartholin, *Burnet* et *Willis* rapportent des exemples d'hydropisies ascites que des sueurs spontanées ou les sudorifiques ont guéries. Le comte d'*Ostermann* ayant une hydropisie considérable, étoit soulagé par une sueur très-abondante des pieds. Ce flux critique, devenant habituel, le préserva pendant vingt ans du retour de cette maladie. Pour favoriser cette excrétion salutaire, il portoit des souliers dans lesquels on avoit ménagé un petit réservoir propre à recevoir la sueur; lorsque les souliers étoient remplis d'eau on étoit obligé de les vider : mais le malade pouvoit les garder aux pieds plusieurs heures sans éprouver aucune incommodité. Ce sont sans doute des observations semblables qui

---

(1) *Syst. morb. sympt.*, p. 163.

ont engagé plusieurs médecins à administrer dans cette maladie les sudorifiques, la poudre de *Dower,* les stimulans et les spiritueux. *Lieutaud* (1), cependant, n'a aucune confiance aux sueurs excitées par des remèdes internes ; il espère davantage de celles qu'on obtient par un air chaud, des étuves, des bains secs, des sachets de sel, de sable, de son, les rayons du soleil, la chaleur d'un fourneau, etc.

Raymond Fortis, *Nicolas Pison*, les médecins de Berlin (2) et *Frédéric Hoffmann* (3) blâment l'usage des sudorifiques, attendu que les malades suent difficilement, attendu aussi qu'un régime chaud et des substances volatiles augmentent la fièvre, provoquent des métastases funestes, et causent la suffocation ou des affections soporeuses. Lorsque le ventre sur-tout est considérablement tendu, le fluide qui circule encore dans les vaisseaux en sera exprimé par les diaphorétiques bien avant que ces remèdes puissent agir sur la lymphe épanchée et stagnante.

Beaucoup de médecins commencent le traitement de l'ascite par les drastiques ; mais *Van-Swiéten* compte peu sur les purgatifs les plus

---

(1) Page 97.
(2) Tome XVI, p. 38.
(3) *Med. syst.*, t. IV, part. IV, p, 451.

violens lorsque l'hydropisie est déjà fort avancée, ou qu'elle tient à des causes qui ont jeté dans le corps de profondes racines.

Le grand *Sydenham* défend de fatiguer par des purgatifs trop actifs les malades délicats ou les femmes vaporeuses. *Celse* (1) dit aussi que les évacuations produites par des remèdes violens sont toujours nuisibles : il aime mieux qu'on relâche le ventre par des alimens convenables que par des remèdes.

Les drastiques nuisent sur-tout dans l'hydropisie qui survient après des pertes excessives, telles que des hémorragies, des diarrhées, etc., ou lorsque les viscères sont squirreux. On peut appliquer à cette méthode la sentence de *Méad* (2) : que plus on évacue les humeurs, plus elles s'accumulent dans les cavités.

Les purgatifs forts peuvent être utiles lorsque les malades sont empâtés par des humeurs glutineuses, qu'ils ont mangé avec excès des alimens farineux, qu'ils habitent le voisinage des marais, etc. ; en évacuant les eaux, ces remèdes dégagent les uretères et préparent les voies aux diurétiques ; mais l'état des forces et la fièvre doivent être considérés avec soin. C'est faute d'a-

(1) L. I, c. III,
(2) *Monit. med.*, c. VIII.

voir fait une attention suffisante à la foiblesse du corps, que souvent les malades ont rendu la vie avec les eaux.

Le danger des drastiques n'est pas moins grand quand le malade éprouve beaucoup de fièvre : on a vu ces remèdes, dans ce cas, produire des inflammations mortelles.

Broklesby (1) prescrit dans l'hydropisie des doses considérables de jalap et de gomme gutte ; il dit cependant que ces doses conviennent mieux à des soldats endurcis par l'exercice des armes qu'aux habitans casaniers des villes ; il avertit aussi de suspendre les purgations lorsque les parties solides paroissent fort affoiblies.

L'on employoit beaucoup autrefois la gomme gutte. *Hewermann* en donnoit vingt-trois grains avec l'ellébore noir. Les médecins de Leipsick réprouvent avec raison cette dose, comme étant excessive. *Loseke*, *Lind* et *Triller* citent des accidens funestes causés par ce remède. *Jean Sitori*, de Milan (2), rapporte que depuis huit ans on en a abandonné l'usage dans le grand hôpital de cette ville, attendu qu'on a, pour produire les mêmes effets, des médicamens beaucoup moins dangereux.

---

(1) Page 233.

(2) *Miscell. nat. cur.*

La gomme gutte ne convient donc que lorsque les viscères et les forces sont en bon état, et que les malades sont empâtés par des humeurs visqueuses et tenaces. La vertu résolutive de cette substance est constatée par une expérience de *Haller*, qui a observé, après en avoir injecté dans la veine, que l'animal soumis à l'expérience avoit perdu par l'anus une liqueur fort claire, et que le sang avoit été dissous dans les veines mésentériques.

Baldinger (1) a employé avec succès la décoction suivante pour guérir l'hydropisie ascite : on fait bouillir la gomme gutte dans de l'eau, et on verse dessus, goutte à goutte, de l'huile de tartre par défaillance (carbonate de potasse liquide), qui châtre la propriété drastique de cette résine. On retire le vase du feu et on laisse refroidir la liqueur. Donnée par gouttes, elle excite ordinairement le cours des urines, qui est quelquefois fort abondant et même critique.

Il est aussi fort convenable de prescrire les hydragogues à dose brisée : car, en prenant la dose entière tout à la fois, beaucoup de malades sont à peine évacués, tandis que d'autres éprouvent des superpurgations ou des accidens non moins fâcheux.

---

(1) *Pharmacop. Edimb.*, p. 270.

Si la maladie exige des purgatifs drastiques, il vaut mieux les donner en poudre ou en électuaires, qu'en pilules; car, les premières voies étant dans un état de grande sécheresse, les pilules s'y fondent difficilement.

Voici un électuaire qui purge très-bien, et avec lequel on craint moins d'exciter l'inflammation :

Pr. Rob d'hièble, de genièvre,	}	de chaque	2 onces.
Oximel scillitique,			une once.
Racine de jalap,			demi-once.

Sel de duobus (sulfate de potasse), 2 gros.
Sirop de nerprun, quantité suffisante pour faire un électuaire.

On en prend une dragme à des intervalles très-rapprochés, jusqu'à ce qu'on ait obtenu des selles suffisantes.

Lorsqu'on prescrit une résine purgative, celle de jalap, par exemple, il faut la broyer avec du sucre, ou la dissoudre dans l'esprit-de-vin (alcool de vin), de crainte qu'étant tenace de sa nature, elle ne s'attache aux tuniques des intestins. Pour prévenir les tranchées, *Van-Swieten* conseille aussi de la mêler avec une petite quantité de substances aromatiques.

Lorsqu'après avoir pris un purgatif résineux

le malade ressent de vives douleurs, on le calmera en lui faisant avaler un œuf mollet, ou, s'il n'y a point de fièvre, en lui donnant à boire du vin de Hongrie.

Il arrive quelquefois, après des purgations violentes, que les intestins se resserrent et empêchent l'air de sortir : de-là naissent des spasmes et un ballonement du ventre, qui résonne, si on le frappe, comme dans la tympanite. On emploie dans cet état des linimens avec l'onguent de souci, l'huile de laurier et de camphre, pendant qu'on donne intérieurement les opiatiques avec les carminatifs.

Pr.	Eau de menthe,	2 onces.
	Elixir stomachique tempéré,	demi-gros.
	Laudanum liquide de Sydenham,	14 gouttes.
	Oleo-saccharum de menthe,	un gros.

On en prend demi-once toutes les demi-heures, jusqu'à ce que les symptômes soient calmés.

Les drastiques provoquent quelquefois une diarrhée funeste, qui abat les forces et accélère la terminaison fatale de la maladie. L'art doit chercher alors à modérer la fluxion trop considérable des humeurs sur les intestins.

Si les forces sont abattues, et si le pouls est très-foible, il faut donner une mixture avec le

quinquina, l'eau de menthe, le vin, etc. Si les évacuations sont excessives, on aura recours à la mixture opiatique ci-dessus.

Lorsque la soif est considérable, et le pouls fort accéléré, c'est avec les plus grandes précautions qu'il faut administrer les opiatiques : le mélange suivant est alors préférable.

Pr. Quiquina,	6 gros.
Gomme arabique,	2 gros.
Cachou,	un gros.
Eau de fleurs de coquelicot,	une livre.
Esprit de vitriol (acide sulf. étendu d'eau)	16 gouttes.
Sirop de diacode, ce qu'il en faut pour édulcorer.	

La dose est d'une once toutes les heures, ou toutes les deux heures.

Lorsque les douleurs sont excessives, les acides minéraux ne conviennent pas ; ils pourroient vivement irriter les intestins dépouillés du mucus qui les protège dans l'état ordinaire de santé.

Le ténesme et les tranchées demandent la décoction de salep, la salicaire et les lavemens adoucissans.

Mais les diurétiques, dans le traitement de l'hydropisie ascite, l'emportent sur tous les remèdes que nous venons de passer en revue. On trouve, il est vrai, dans les auteurs, des exemples d'hydropiques qui ont été guéris par la poudre de *Dower*, l'opium, la graine de moutarde, ou même

par l'infusion des sommités vertes de genêt : mais comme il ne convient pas de condamner un médicament parce qu'il n'aura pas réussi à quelques malades, il ne convient pas non plus de recommander, au hasard et dans tous les cas, un remède qui aura produit une ou deux guérisons seulement.

Sydenham avoue, avec cette franchise qui n'est pas l'une des moindres preuves de son grand mérite, qu'ayant eu le bonheur de guérir dans sa jeunesse quelques hydropiques avec le sirop de nerprun, il avoit cru aussitôt posséder un remède généralement bon contre toutes les espèces d'hydropisies ; mais quelques semaines après il reconnut son erreur ; car ayant donné de grandes doses du même sirop à une femme qui étoit tombée dans l'hydropisie à la suite d'une fièvre quarte, il n'en obtint aucun effet, et la malade guérit radicalement entre les mains d'un autre médecin.

J'ai vu, il y a quelques années, un hydropique auquel le fameux archiatre *Kessler* avoit fait prendre sans succès les meilleurs remèdes. Ce médecin n'espéroit plus de le guérir ; mais, pour avoir l'air d'essayer quelque chose, il ordonna le rob de sureau, qui produisit un flux considérable d'urine, et le retour de la santé la plus parfaite.

Lieutaud pense que les cantharides conviennent dans l'hydropisie ascite, pour exciter le cours des urines, en commencant par un quart de grain, et allant peu à peu jusqu'à un ou deux grains. Ce remède, dans l'hydropisie, n'est point nouveau; anciennement *Dioscorides*, et *Ulric Rumler*, il n'y a guère que deux siècles, l'avoient déjà employé contre cette maladie. Les Ephémérides (1) rapportent aussi que dans la Hongrie on donna autrefois les cantharides pour guérir l'hydrophobie, et qu'on en obtint des sueurs abondantes et des urines sans douleur. Quant à moi, j'ai observé tout le contraire sur les hydrophobes qu'on traitoit par cette méthode. *Galien* parle de deux hydropisies dans lesquelles l'usage des cantharides n'eut aucun succès. *Plenk* (2) a vu les effets dangereux de ces mouches données intérieurement. *Piquer* (3) les ayant employées d'après le conseil de *Lieutaud*, a observé qu'elles arrêtoient le cours des urines, bien loin de le provoquer. *Lieutaud* lui-même tombe dans une espèce de contradiction par rapport à ce remède. Dans la même page où il exalte l'efficacité des

---

(1) *Décad. I*, ann. 1617, observ. CXIII.

(2) *Mat. med.*, p. 338.

(3) Tome II, p. 208.

cantharides contre l'hydropisie (1), il les donne pour un médicament très-âcre, qui excite fréquemment la strangurie ou le pissement de sang, et il conseille d'en tempérer l'action par l'usage des adoucissans. J'estime donc, avec *Ludwig* (2), que les cantharides, causant souvent par leur âcreté des spasmes dans les voies urinaires, sont au moins un remède très-infidèle contre l'hydropisie.

Elles nuiroient certainement beaucoup aux personnes maigres et délicates, ainsi qu'à celles dont les humeurs sont fort atténuées, ou éprouvent déjà un commencement de putréfaction. On peut toutefois les essayer lorsque les autres remèdes ne soulagent pas, que les malades ont de l'embonpoint, qu'ils ont fait un grand usage de substances farineuses, et qu'ils ne sont tourmentés ni par la soif, ni par la chaleur.

Un homme d'un tempérament froid et pituiteux, affecté d'hydropisie ascite, fut conduit dernièrement à l'hôpital général pour une apoplexie qui ne tarda pas à se changer en paralysie du côté droit. On lui appliqua aussitôt trois vésicatoires, et les urines devinrent plus abondantes qu'elles ne l'avoient été jusqu'alors par l'usage

---

(1) Page 839.

(2) *Therap. gener.*, p. 133.

des remèdes les mieux indiqués. On entretint la suppuration de ces exutoires, et l'hydropisie ascite fut parfaitement guérie.

Comme les proscarabées (*meloe proscarabæi, Linn.*) paroissent agir d'une manière moins violente que les cantharides, je les ai souvent employés avec succès, unis au rob de sureau.

J'ai guéri entre autres, par ces vers de mai, un homme qui avoit une hydrópisie ascite de la plus mauvaise nature, et qui éprouva, pendant deux jours entiers, un débordement d'urines continuel. Je dois avouer cependant que ce remède n'a pas toujours réussi; qu'il a causé quelquefois des douleurs dans le canal de l'urètre, la suppression des urines, la soif, la sécheresse du gosier, etc., et qu'on a même été obligé de recourir aux adoucissans et aux mucilagineux pour calmer ces symptômes.

Les cloportes ne méritent pas une grande confiance. *Cartheuser* (1), qui a fait l'analyse de ces insectes, a découvert qu'outre une grande quantité de parties inutiles et mucilagineuses, ils donnent encore un principe salin qui tient de l'ammoniaque, lequel principe est neutralisé par le vin d'Autriche ou celui du Rhin, et se change alors en un sel neutre ammoniacal, qui n'a pas

---

(1) Page 102.

beaucoup de vertu, parce que les cloportes en contiennent une trop petite quantité. La poudre qu'on prépare avec ces insectes séchés et pilés, est beaucoup moins efficace que leur suc exprimé, et ne sauroit résoudre une pituite épaisse et tenace.

Le nitre, qui passe avec raison pour un excellent diurétique, ne convient point dans l'hydropisie ascite, lorsque les chairs sont molles, les humeurs dans un état de dissolution, et l'estomac fort affoibli.

De tous les diurétiques il n'en est point de plus convenable ici que la scille, soit rouge, soit blanche. *Ludwig* (1) a observé avec raison que la première étoit plus efficace que l'autre.

On préfère la racine sèche : la fraîche ayant bouilli a une odeur désagréable et nauséabonde qui déplaît aux malades; en outre, elle cède difficilement son suc, quoiqu'on ait soin de la faire macérer longuement dans le vinaigre. L'auteur que je viens de citer veut qu'après avoir détaché les squames de cet oignon, on les plonge dans la pâte pour les faire sécher plutôt, et par ce moyen leur conserver, pendant long-temps, toutes leurs propriétés. Mais comme ce procédé ôte encore à cette racine une partie de ses vertus, j'aime mieux

---

(1) *Advers. med. pract.*, t. II, part. IV, p. 700.

la faire sécher à la chaleur douce du soleil ou d'un four.

Cartheuser dit que la poudre de scille, quoique conservée dans des flacons bien bouchés, perd toujours, avec le temps, quelque chose de sa valeur. Il croit donc plus convenable d'employer la scille récemment pulvérisée. Pour faire l'extrait de cette plante, la racine fraîche est préférable à la sèche.

Quant à la dose, on doit la déterminer d'après le tempérament des malades et la nature des symptômes.

Van-Swiéten veut que cette dose soit assez forte pour exciter une légère nausée; il prétend qu'alors on est plus certain de l'effet diurétique qui doit suivre, et il ajoute que si les maldes vomissent, ou s'ils n'ont point de nausées, le flux des urines est moins considérable.

J'ai observé cependant que la scille est beaucoup plus efficace lorsque les malades n'éprouvent point le symptôme dont parle *Van-Swiéten*.

L'oximel scillitique, donné à grande dose, est diurétique. Il convient aux malades maigres, qui ont le pouls vite et beaucoup de soif: il est sur-tout très-avantageux lorsque l'hydropisie ascite est produite par une obstruction du foie, la suppression des hémorroïdes, ou par des fièvres qu'on a dissipées trop promptement.

Les malades qui ont le genre nerveux très-mobile ne peuvent pas toujours supporter le miel, qui leur cause quelquefois des spasmes fort incommodes. On peut, dans ce cas, substituer le sirop scillitique à l'oximel (*voy.* la formule n°. 22).

Pour attaquer la cause du mal, il faut aussi combiner la scille avec différentes substances, comme on va le voir.

Lorsque la fibre est lâche, le corps pâle, et que les humeurs sont glutineuses, on recommande le vin scillitique n°. 23 ; mais il faut commencer par une petite dose, de crainte d'exciter le vomissement.

Dans le nombre considérable de malades que j'ai eu à traiter, je n'en ai vu qu'un ou deux qui aient été guéris par le vin scillitique. Donné à petite dose, à peine est-il diurétique : pris en trop grande quantité, il cause des vomissemens, des douleurs d'entrailles et ôte l'appétit.

De toutes les préparations de scille, la plus active, sans contredit, est l'extrait aqueux de cette substance, qu'on donne en poudre ou dans des mixtures appropriées, depuis un grain jusqu'à trois progressivement.

Cet extrait cause plus rarement des anxiétés que l'oximel scillitique.

Quelquefois, lorsque l'extrait de scille étoit in-

fructueux, j'ai donné cette racine en substance, depuis un grain jusqu'à trois.

Méad veut qu'on en prenne un demi-scrupule ; mais j'ai vu cette dose exhorbitante produire des vomissemens, des tranchées atroces et la mort même. A l'ouverture des cadavres, on trouvoit, il est vrai, les reins en bon état; mais l'estomac et les intestins étoient enflammés et gangrénés.

Il ne faut pas suivre non plus la pratique de *Méad*, lorsqu'il prescrit la scille mêlée avec la racine d'arum, plante âcre qui, lorsqu'on la mâche, brûle la gorge et cause une soif inextinguible. Le mélange du nitre et de la scille, qu'on ordonne quelquefois, ne convient point lorsque le ventre est très-relâché, que le corps est froid, ou dans un état de bouffissure leucophlegmatique, ou lorsque les forces sont affoiblies : un demi-grain de camphre ajouté à chaque poudre de scille, est dans ce cas infiniment plus avantageux.

Lorsqu'après avoir pris cette racine en substance ou autrement, le malade est tourmenté par des vents ou des rapports, une demi-once d'eau de menthe, bue par-dessus chaque dose, prévient ordinairement ces symptômes.

Tissot (1) recommande le quinquina pour for-

---

(1) Page 207.

tifier l'estomac affoibli par le long usage de la scille. *Ludwig* n'est pas dirigé par d'aussi bons principes, lorsqu'il conseille de marier cette racine avec des purgatifs; car on observe qu'elle est d'autant plus infidèle dans ses effets, qu'elle détermine des selles plus fréquentes.

Lorsqu'elle cause des douleurs vives de l'estomac ou des intestins, il faut en suspendre l'usage, et recourir aux adoucissans, tels que la décoction de salep.

C'es une fort mauvaise pratique que de la joindre au laudanum pour apaiser ces tranchées : elles cessent en effet; mais le médecin, trompé par ce calme apparent, continue à ordonner la scille, et la gangrène est bientôt la suite de son imprudence.

Bergius observe avec beaucoup de raison que la scille ne convient pas lorsque l'urine est ardente, le pouls dur et le foie empâté. Il dit encore qu'il ne faut pas trop compter sur ses vertus, si les solides n'ont déjà plus la force nécessaire pour évacuer les eaux par les urines.

Lorsque la scille produit des sueurs abondantes et visqueuses, au lieu d'exciter le cours des urines, elle soulage bien les malades; mais l'enflure reparoît bientôt, et se change en anasarque ou en quelque autre espèce d'hydropisie. *Ludwig* conseille sagement alors d'abandonner ce remède,

parce qu'il relâche trop les solides, et qu'il dispose plus promptement le corps à la cachexie.

Si les malades ne supportent la scille d'aucune manière, l'oximel colchique peut être employé; car, au rapport du même *Ludwdig* (1), nous n'avons aucune plante dans nos prés qui approche plus de la scille, par ses vertus, que le colchique.

J'ai souvent ordonné cet oximel dans l'ascite, et toujours sans succès. Le célèbre *Henri Collin*, qui l'avoit d'abord fortement préconisé contre l'hydropisie, avoit fini par lui préférer l'extrait de laitue vireuse.

Nous avons cependant quelques observations bien certaines des effets avantageux de ce remède dans l'ascite. Ainsi, entre les mains de *Vogel*, il a guéri une hydropisie énorme du péritoine. Ce médecin le faisoit préparer avec la racine de la plante, et, doublant la dose prescrite par *Storck*, il en donnoit une cuillerée à bouche le matin et autant le soir.

Si, après les purgatifs ou les diurétiques, les eaux s'évacuent tout-à-coup, ce qui arrive rarement, il faut serrer le ventre avec des bandes, dans la crainte que les humeurs, par un transport

---

(1) Tome II, part. IV, p. 721.

funeste, ne se précipitent vers la partie qui leur offre le moins de résistance.

Platner rapporte que des malades qui paroissoient guéris par l'évacuation entière des eaux, périrent d'apoplexie peu de temps après.

Les fortifians pris dans la classe des amers, tels que le quinquina et la limaille de fer (*voy.* les form. nos. 24 et 25) conviennent parfaitement dans ce cas. On reconnoît après la guérison, dit *Van-Swiéten,* que les forces sont suffisamment revenues, si la chaleur se répand d'une manière égale par-tout le corps, si la boisson ne produit de l'enflure nulle part, si enfin les gencives et les lèvres offrent une couleur agréable et vermeille.

Beaucoup d'hydropisies ascites ne cèdent ni aux purgatifs ni aux diurétiques, et beaucoup d'autres, qui se dissipent, ne tardent pas à reparoître, si l'on n'a soin, en même temps qu'on cherche à détruire la maladie, d'attaquer la cause qui l'entretient : or, pour remplir cette indication importante, il faut employer différens remèdes que nous allons faire connoître.

Dans l'ascite qui survient après des évacuations excessives, par exemple, après des diarrhées ou des hémorragies, un exercice modéré, si les forces le permettent, les frictions et les fortifians combinés avec les amers, tels que l'absinthe, le quinquina ou la limaille de fer, sont extrêmement avantageux.

On peut ajouter à ces substances quelques doux aromatiques, comme le calamus-aromaticus, etc., soit pour rendre ces remèdes plus agréables à l'estomac, soit pour augmenter tant soit peu le mouvement des humeurs. On préfère la petite absinthe ou pontique à l'absinthe ordinaire, parce qu'elle est plus aromatique, et qu'on supporte généralement mieux son amertume.

Les viscères sont quelquefois profondément obstrués dans l'hydropisie qui succède au flux excessif des hémorroïdes : les martiaux, dans ce cas, tourmentent beaucoup les malades, et ne conviennent point ; mais les amers, auxquels on entremêle la rhubarbe, doivent être employés, ainsi que le quinquina, si les forces sont très-abattues.

L'ascite qui provient de l'obstruction du foie ou de celle de la rate, se reconnoît en général aux symptômes suivans : petite toux sans crachats, ventre paresseux, couleur du visage jaunâtre ou livide, fatigue après les alimens, urine jaune. Ajoutez à ces signes, sur-tout lorsque les malades ont habité des endroits marécageux, que souvent l'hydropisie a été précédée par des fièvres intermittentes qui ont duré trop long-temps, ou qu'on a supprimées trop tôt par le quinquina.

Lorsqu'on a à traiter des individus maigres et secs, qui ont le pouls dur, beaucoup de soif, et qui rendent des urines rousses avec un sédiment

épais, il faut purger d'abord avec la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), et donner ensuite la décoction de dent de lion ou de saponaire qu'on aiguise avec des sels neutres et une bonne quantité d'oximel scillitique. Quant à la dose, les forces du malade, le resserrement plus ou moins considérable du ventre, et le flux des urines la déterminent assez; mais l'on ne sauroit trop dire que les stimulans chauds et sur-tout les amers ne conviennent point ici.

Dans l'hydropisie provenant d'obstructions, chez des sujets gras qui ont le pouls lent et la peau fraîche, on doit commencer le traitement, si les forces le permettent, par de doux purgatifs avec la rhubarbe et un sel neutre. Après ces évacuations, qui rendent l'effet des résolutifs beaucoup plus doux, on passe aux amers et aux incisifs, qu'on entremêle avec l'extrait de scille, si les urines ne coulent pas suffisamment.

Pr. Absinthe pontique,
Trèfle d'eau,
Calamus aromaticus,
} de chaque une once.

Faites infuser pendant vingt heures dans du bon vin d'Autriche. A la colature, qui sera de quinze onces, ajoutez :

Sel de tartre (carbonate de potasse), depuis un gros et demi jusqu'à deux

Sirop de kermès, une once et demie.

Lorsque le ventre est très-paresseux, il faut substituer le sirop de nerprun à celui de kermès. Pour les individus qui n'aiment pas le vin, on fera infuser les ingrédiens ci-dessus dans l'eau, et l'on ajoutera seulement une plus petite dose de sel de tartre.

Pringle recommande dans l'hydropisie les alkalis avec une infusion amère, et il ajoute l'esprit de genièvre (alkool de genièvre), que je ne crois pourtant guère convenable lorsque les viscères du bas-ventre sont obstrués.

Garden a vanté autrefois les cendres de tabac que *Franklin* vient de remettre en vogue à Paris. Elle ne contiennent cependant rien de plus que les autres cendres, qui fournissent toutes, comme on sait, un alkali fixe végétal.

On rapporte, dans les actes de Copenhague, que les alkalis n'ont point réussi dans l'hydropisie : nous avons cependant retiré de l'infusion ci-dessus les effets les plus avantageux dans notre hôpital.

Les alkalis sont nuisibles lorsque les humeurs sont dans un état de dissolution ; que le malade est tourmenté par la fièvre, par la soif, ou que le corps est couvert de taches livides (*).

(*) Voici un remède contre l'hydropisie, dont j'ai vu les meilleurs effets, lorsque la maladie n'est point causée par des obstructions, et qu'on peut le donner dans le principe

L'on vante la grande chélidoine dans l'obstruction du foie : les Polonais l'emploient aussi contre l'hydropisie produite par l'abus des boissons spiritueuses.

On ordonne deux dragmes de la racine sèche, et cinq ou six de la fraîche. *Lange* dit que l'extrait vineux de chélidoine, à la dose de deux scrupules, a produit des effets admirables dans

---

du mal, avant la dissolution complète des humeurs. Je m'empresse de le publier pour le plus grand avantage de l'humanité souffrante : Prenez deux livres de tartre rouge, connu dans le commerce sous le nom de tartre de Montpellier; placez-le sur un fourneau entre deux couches de charbon bien allumé, et faites-le calciner pendant quinze heures, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le feu l'ait réduit en un sel d'un blanc pâle. On en fait bouillir deux onces dans deux pots d'eau pendant dix à douze minutes, et l'on ajoute, en retirant du feu, demi-once de crême de tartre : on laisse reposer la liqueur, et on la filtre à travers un papier gris. Le malade en prendra deux verrées le premier jour dans la matinée, trois le second, et quatre le troisième. Chaque verrée doit être à-peu-près de six onces. On continuera ainsi pendant quatre ou cinq jours, et même plus long-temps s'il est nécessaire. Ce remède opère par les selles et par les urines, et souvent par une seule de ces voies. Il cause quelquefois des douleurs d'estomac et des coliques qui, lorsqu'elles persévèrent, obligent d'en suspendre l'usage; mais qu'on apaise bientôt par les délayans et les mucilagineux. (*Note du Traducteur.*)

l'obstruction des viscères du bas-ventre et l'embarras des poumons. J'ai donné quelquefois avec avantage, et d'autres fois sans le moindre succès, la mixture suivante :

Pr. Extrait de grande chélidoine, un gros.
Liqueur de terre foliée de tartre (acétite de potasse en liqueur, demi-once.
Oximel scillitique, } de chaq. une once et dem.
Sirop des deux racines, }
Eau d'anis, 4 onces.

La dose est d'une once toutes les trois ou quatre heures.

Il faut l'augmenter ou la diminuer selon la nature des symptômes et le tempérament des malades.

Lysons vante beaucoup, dans l'hydropisie ascite avec obstruction du foie, le calomel (muriate de mercure doux sublimé), à la dose de cinq grains, combiné avec les purgatifs. *Théodore de Mayerne* (1) donnoit autrefois le mercure doux (muriate mercuriel doux). J'ai employé le même remède sans beaucoup de succès.

Il conviendroit peut-être dans le principe de la maladie; mais lorsqu'elle est déjà avancée, que les forces sont abattues, et les humeurs en disso-

(1) *Prax. med.*, p. 337.

lution, il est certain qu'il doit nuire. Dans la dernière guerre d'Italie on tenta le mercure doux (muriate mercuriel doux) sur les soldats hydropiques; mais ce fut sans succès. *Loseke* pense que les mercuriaux ne sont point avantageux, à moins que l'hydropisie ne provienne d'une maladie vénérienne mal traitée; mais, dans cette circonstance même, c'est avec la plus grande réserve qu'il faut les employer; car on sait que l'abus de ces remèdes produit aussi l'hydropisie.

Forestus a guéri l'ictère dégénérant en hydropisie, avec la décoction ou le suc de marrube blanc. Je ne crois pas que ce remède ait une vertu particulière contre cette maladie; mais comme rien ne le contre-indique, on peut toujours l'employer.

La guérison trop précoce des fièvres d'automne produit aussi l'hydropisie ascite; mais il est plus ordinaire de voir l'hydropisie succéder à ces mêmes fièvres, qui ont duré trop long-temps, ou qu'on a traitées par des purgatifs réitérés. C'est donc avec fondement que *Werlhoff* regarde l'emploi mal raisonné des purgatifs dans les fièvres, comme la source de la cachexie et de l'hydropisie qui les accompagnent si souvent.

Voici un électuaire que j'ai employé avec succès dans ces cas;

Pr. Quinquina en poudre, 6 gros.
Calamus aromaticus, 3 gros.
Oximel scillitique, } de chaque quant. suffis. pour
Sirop des deux racines, } faire un électuaire.

Une dragme toutes les deux ou trois heures.

Pour les personnes d'un tempérament froid, qui ont fait un grand usage de substances farineuses et de légumes, ou qui habitent des endroits bas et humides, on substitue avec avantage la thériaque diatessaron au calamus aromaticus.

Lorsque le malade éprouve des rechutes fréquentes, et qu'au moindre mouvement il est couvert d'une sueur visqueuse, le quinquina et le fer lui conviennent, si toutefois les viscères ne sont point obstrués.

Il faut examiner avec grand soin si l'hydropisie n'est pas jointe à une fièvre quarte cachée. On ne peut alors dissiper l'enflure qu'après avoir enlevé la fièvre qui l'entretient. Le quinquina joint aux amers, doit être donné à grande dose. Le remède suivant produit ici des effets merveilleux :

Pr. Du meilleur quinquina en poudre, une once.
Racine de gentiane, } de chaque un gros.
Fleurs martiales de sel ammoniac (muriate ammoniacal de fer sublimé), }
Oximel scillitique, } de chaque quant. suffis. pour
Sirop des deux racines, } faire un électuaire mou.

Deux dragmes toutes les deux ou trois heures.

Si les malades habitent le voisinage des marais, ou vivent sous un ciel nébuleux, on ajoutera à cet électuaire une dragme de la racine de serpentaire de Virginie.

Après chaque dose de quinquina, il faut boire une infusion amère; sans cela le quinquina, au rapport de *Percival*, reste long-temps dans l'estomac sans s'y dissoudre.

Une autre attention, qui n'est pas moins importante, c'est de réduire cette écorce en poudre très-fine : lorsqu'elle est bien pulvérisée, suivant *Bergius*, elle ne fatigue point l'estomac.

L'hydropisie qui persiste après que la fièvre a été dissipée, et que les forces sont revenues, doit être traitée par les infusions amères, soit à l'eau, soit au vin, auxquelles on ajoute le sel de tartre (carbonate de potasse).

On connoît en Autriche trois espèces de vin, le premier, très-léger, n'est ni âcre ni très-acide; on le recueille dans le plat-pays; le second, âcre et diurétique, est fourni par les côteaux; le troisième est un vin fait, parfaitement clair, doux comme de l'huile, mais très-spiritueux, et excitant à peine le flux des urines.

L'hydropisie ascite succède rarement à la suppression des règles. Lorsque cela arrive, si la femme est pléthorique, si les forces sont en bon état, si l'enflure est récente, la saignée convient,

et *Galien*, autrefois, l'avoit déjà recommandée.

Une saignée faite mal-à-propos, dit *Trallien*, rend dangereuses des maladies bénignes de leur nature; mais cette faute, dans l'hydropisie, est bien autrement considérable; elle cause la mort.

On se tromperoit grossièrement si l'on prenoit pour un signe de pléthore des veines larges et gonflées, telles qu'on les observe souvent dans l'hydropisie ascite.

Après la saignée, on donne une mixture avec les roobs de sureau et d'hièble, l'oximel scillitique et les sels neutres.

Lorsque la peau, pâle d'abord, devient jaune, que l'urine est muqueuse, ou que la chlorose a précédé, les pilules toniques de *Bacher* ou les suivantes sont avantageuses.

Pr. Extrait de trèfle d'eau,	demi-once.
Gomme ammoniaque,	2 gros.
Extrait aqueux de myrrhe,	un gros.
Extrait d'ellébore noir,	} de chaque demi-gros.
Masse des pilules de *Ruffus*,	

Faites des pilules du poids de trois grains.

On en prend quatre ou six, trois fois par jour, et l'on ne néglige point les amers, la scille et les frictions.

Les frictions conviennent souvent dans l'hydropisie ascite; mais ce sont les frictions douces seu-

lement, comme le dit *Celse*, qu'il faut employer. *Raymond-Fortis* (1), et, dans ces derniers temps, *Storck*, vouloient qu'on les fît avec l'huile d'amandes douces. On y ajoute avec avantage une petite quantité d'esprit de corne de cerf (ammoniaque de corne de cerf). Les frictions, cependant, sont nuisibles lorsque l'enflure est considérable, que le ventre est douloureux au toucher, et que la peau est fort tendue.

Si l'on ne peut évacuer les eaux d'aucune manière, il faut pratiquer la paracentèse, à l'aide de laquelle on a quelquefois dissipé des hydropisies très-graves.

On ne doit cependant pas recourir trop tôt à cette opération, dans la crainte de blesser, avec la pointe du trois-quarts, les parties contiguës au péritoine. Il n'y auroit pas moins d'inconvénient à la faire trop tard, lorsque les viscères sont déjà altérés par l'eau qui les baigne.

Qu'on me permette de rappeler ici le sage précepte du même *Fortis*, premier médecin de l'Empereur *Léopold* (2) : la paracentèse n'est praticable que lorsque les forces sont en bon état, que l'enflure est récente et la fièvre légère, que les viscères ne sont ni squirreux, ni endommagés

---

(1) *Consult. et resp. med.*, p. 232.

(2) Page 333.

par l'eau. Cependant, quand bien même la maladie a déjà fait de grands progrès, et qu'elle est accompagnée d'obstructions, on peut quelquefois tenter la paracentèse, et la répéter même pour calmer des anxiétés considérables, et prévenir la suffocation. Quelques auteurs blâment cette opération dans le cas d'ascite jointe à une hydropisie enkystée; mais je demanderai à ces médecins si leur diagnostic ne les a jamais trompés dans la détermination de cette dernière espèce d'hydropisie.

Je dis plus, c'est que la paracentèse, dans ce cas, a quelques avantages. Le sac ou kyste sera nécessairement plus libre, lorsque les eaux répandues dans la cavité abdominale auront été évacuées.

Mais si le malade éprouve des douleurs au bas-ventre, causées, non par l'accumulation des eaux, mais par leur âcreté, ou si l'hydropisie ascite provient d'un vomissement de sang, cette opération ne fait que hâter la mort.

Le choix du côté pour pratiquer la paracentèse est indifférent. Si l'un des côtés cependant présente un squirre considérable, ou si l'on observe sur la peau des veines variqueuses, il faut faire l'opération sur l'autre, pour prévenir l'hémorragie, qui ne manqueroit pas d'effrayer le malade et les assistans.

Si l'on observe moins de fluctuation d'un côté que de l'autre, c'est un signe que le bas-ventre renferme quelque viscère squirreux. Si le visage est jaune, c'est l'obstruction du foie que l'on doit soupçonner ; s'il est livide ou plombé, on doit craindre l'engorgement de la rate.

Rien de plus fréquent dans l'ascite que de trouver les viscères endurcis et plus gros qu'ils n'ont coutume d'être. Il faut donc enfoncer avec prudence la pointe du trois-quarts pour les éviter. *Schumcker* avoue avec franchise qu'il les blessa une fois pour avoir négligé cette précaution.

Si les forces du malade le permettent, les eaux doivent être évacuées tout d'un trait, parce qu'en laissant la canule dans le bas-ventre, elle excite autour d'elle l'inflammation, comme *Van-Swiéten* l'a observé, et qu'en l'ôtant, la petite plaie guérit bientôt, ou s'oblitère à tel point, qu'il faut employer de la force pour y faire entrer de nouveau l'instrument.

Pendant l'évacuation des eaux, on relève les forces affoiblies du malade, en lui donnant du vin ou du bouillon. Si ces boissons ne le ranimoient pas, il faudroit arrêter l'écoulement.

Lorsque les eaux qu'on obtient par la ponction ont une couleur citronnée, qu'elles sont légèrement mucilagineuses et salées, et qu'elles sentent

l'urine, le pronostic est aussi favorable qu'il peut l'être. Plus elles s'éloignent de ce caractère, plus le danger est grand, comme *Duverney* l'a remarqué.

Lorsque la maladie est presque désespérée, le bas-ventre, au lieu d'eau, ne renferme plus qu'une gelée tremblante qui ne sauroit sortir par l'ouverture de la plus large canule. On peut alors dilater la plaie, et, après avoir évacué ces eaux albumineuses, injecter dans le bas-ventre des détersifs et des antiseptiques.

Pour empêcher le retour des eaux, on a essayé en Angleterre des injections astringentes et fortifiantes avec les eaux de Bristol et le vin rouge; mais la malade qu'on soumit à cette expérience hardie éprouva, pendant l'injection, les plus fâcheux symptômes, et eut la plus grande peine à se rétablir.

L'on observe quelquefois, après la paracentèse, une grande difficulté de respirer, laquelle est ordinairement causée par les vents, qui se développent dans les intestins affoiblis, et privés du point d'appui que les eaux leur présentoient Lorsque cette oppression ne cède pas aux carminatifs, il faut soupçonner une hydropisie de poitrine.

Les sérosités ayant été évacuées, gardez-vous de comprimer le bas-ventre trop fortement.

Le quinquina convient après l'opération, si

le malade est foible, et s'il a le pouls très-vite.

Dernièrement, deux femmes attaquées d'hydropisie ascite, à qui l'on faisoit la ponction, rendirent par la canule du trois-quarts, au lieu d'eau, une matière purulente et gélatineuse. On leur donna le quinquina, et toutes les deux guérirent parfaitement.

Si la soif est vive, on peut aiguiser le quinquina par quelque acide minéral; mais si le pouls est foible, petit et lent, c'est le cas d'employer une mixture avec l'esprit de *Mindererus* (acétite ammoniacal) et l'esprit de corne de cerf succiné (ammoniaque de corne de cerf succiné).

Pr. Eau de menthe,	4 onces.
Esprit de *Mindererus*,	demi-once.
Esprit de corne de cerf succiné (ammoniaque de corne de cerf succiné),	30 gouttes.
Sirop de kermès,	6 gros.

Quant, après la paracentèse, les forces reviennent, il faut s'attacher à combattre la cause qui a produit l'hydropisie : il est rare que les eaux se frayent un passage par l'ombilic. Lorsque cela arrive, et que le malade en est soulagé, on doit respecter cette crise singulière. Bien plus, si l'ombilic se gonfle et fait saillie, et si les tégumens sont fort amincis, on peut ouvrir la tumeur avec une lancette.

On bassine les parties génitales engorgées avec

du vin rouge, dans lequel on a fait infuser des plantes aromatiques, et que l'on coupe avec de l'eau de chaux. (*Voy*. notre form. n°. 26.)

On emploie aussi des sachets composés de farine, d'herbes aromatiques réduites en poudre, et d'une petite quantité de sel décrépité. Si la peau est excoriée et humide, ce sachet ne convient plus, parce que le sel se fond, irrite les petits ulcères cutanés, et cause de vives douleurs.

Il faut scarifier les grandes lèvres des femmes grosses, lorsque ces parties sont tuméfiées au point d'empêcher l'accouchement.

De même, lorsque les pieds sont tellement enflés, que la peau est prête à se rompre, il vaut mieux la scarifier que d'en attendre la rupture. Les ulcères produits par cette légère opération sont toujours plus faciles à guérir que ceux qui succèdent au déchirement.

De Haën et les médecins danois (1) défendent les scarifications, parce qu'elles produisent souvent la gangrène. Je pense cependant qu'on ne doit pas toujours les rejeter; car il est constant que la lymphe extravasée a été quelquefois résorbée et portée hors du corps, à travers différentes parties. Les incisions ne doivent être ni longues, ni profondes; et aussitôt qu'on les a faites, on

(1) Année 1671, observ. 104.

doit chercher à prévenir la gangrène par des remèdes internes et externes.

Les scarifications seroient certainement nuisibles, si l'on attendoit pour les faire que la peau des pieds fût couverte de taches livides.

On doit bien se garder de confondre ces taches avec les scorbutiques, et de prescrire, d'après ce faux diagnoctic, des remèdes âcres, tels que le cresson.

Il me reste à exposer, en peu de mots, les remèdes particuliers que différens auteurs ont préconisés dans le traitement de l'hydropisie; et d'abord *de Haën* a reconnu que les lavemens avec l'urine de vache ou d'âne étoient infructueux.

Duverney rapporte que la gratiole a quelquefois réussi (1). Les observations de cet auteur nous apprennent que l'extrait de cette plante n'excita point le vomissement, mais qu'il produisit un flux considérable d'urine. L'extrait spiritueux purge davantage que l'extrait aqueux. Celui qu'on fait avec les feuilles purge plus aussi les malades que celui qu'on prépare avec la racine.

Les médecins de Breslaw ont signalé la gratiole comme un remède extrêmement dangereux. Je sais bien que je l'employai, il y a quelques années,

---

(1) Année 1703.

sans succès. On dit cependant qu'on en a retiré dernièrement quelques avantages dans les hôpitaux de Vienne. Elle convient aux malades d'une constitution froide et glaireuse, dont les viscères sont en bon état, qui ne sont point disposés à l'inflammation, et qui conservent encore quelque embonpoint. Cette dernière condition est importante; car *Bergius* (1) a observé que, mêlée avec le foin, cette plante amaigrissoit les chevaux.

Linné (2) vante le suc de l'iris-nostras comme une sorte de spécifique d'autant plus avantageux dans l'hydropisie, qu'il purge, pousse aux urines, et excite quelquefois le vomissement.

Jérémie-Lossius dit avoir guéri quelques anasarques par le suc de cette plante. Cependant il ajoute qu'en général elle hâte la mort en provoquant des selles excessives.

Joseph Baader (3), mon ancien maître, et l'un de mes plus chers amis, a observé que sur un grand nombre d'hydropiques qui prirent ce suc, à peine s'en échappa-t-il un seul : la plupart se plaignirent d'abord, comme j'en fus témoin moi-même, d'ardeur et de douleur à l'œsophage, à l'es-

---

(1) *Mat. med.*, t. I, p. 26.
(2) *Crantz*, t. II, p. 177.
(3) *Observ. med.*, p. 86.

tomac et aux intestins. Ces symptômes furent suivis de tranchées, de vomissemens, de ténesme sans évacuation notable. Enfin, la fièvre et l'inflammation se mirent de la partie, et les malades moururent dans des tourmens multipliés.

Duverney le jeune vante l'asarum dans l'ascite avec anasarque; d'autres préfèrent l'oximel qu'on fait avec cette plante : j'ordonnai aussi ce remède il y a trente ans; mais les malades le prirent sans succès.

Les cristaux de lune (nitrate d'argent), que j'ai vu employés autrefois par un empirique, ne peuvent être que nuisibles.

Quelques médecins conseillent l'écorce moyenne de sureau, le turbith végétal et la racine de bryone; mais toutes ces plantes, comme l'ont démontré les médecins de Francfort (1), attaquent, par un mordant très-actif, l'estomac et les intestins, diminuent le ton de ces organes, et provoquent la rupture des vaisseaux lymphatiques. *Sydenham* même prétend que la simple application sur le ventre des onguens composés avec les plus forts purgatifs n'est pas sans danger, et que ces topiques excitent quelquefois une superpurgation violente qu'on ne peut arrêter par aucun remède.

---

(1) *Select. med.*, t. II, p. 305.

La décoction d'écorce d'hièble, au rapport de *Broklesby* (1), a excité le vomissement, les selles, les urines, et a réussi lorsque les autres remèdes étoient inutiles. Mais l'on voit dejà par les effets précités de cette écorce, que c'est un purgatif drastique qu'on ne sauroit employer avec trop de précaution. Il vaut mieux, ainsi que nous l'avons prouvé, et que le conseille *Alexandre de Tralles*, évacuer doucement, sans mettre la vie en danger, que de risquer, par une précipitation funeste, d'enlever tout-à la fois le malade et la maladie.

Mayerne (2) recommande l'alun (sulfate d'alumine), parce qu'il pousse fortement aux urines, étanche la soif, écarte la putridité et rétablit le ton des viscères par une qualité astringente qui n'a rien de nuisible. On peut donc, lorsque les humeurs manquent de la consistance nécessaire, le donner avec d'autant plus de confiance, qu'il relâche aussi le ventre.

Il y a quelques mois qu'ayant à traiter dans l'hôpital trois malades affectés de la colique des peintres, et à qui nous avions déjà donné sans succès différens remèdes, nous eûmes recours à l'alun combiné avec la gomme arabique. Ce mé-

---

(1) Page 277.

(2) *Prax. med.*, p. 382.

dicament remplit si bien notre attente, qu'après la sixième ou la septième dose, le ventre étoit libre, et les tranchées avoient disparu.

Je n'ai point vu réussir l'extrait de laitue vireuse, remède fort usité dans l'hydropisie, auquel les pharmaciens substituent quelquefois le laiteron des jardins.

Les partisans de ce remède, pour lui conserver sa réputation, le mêlent avec une bonne dose de l'extrait de scille, auquel il faut plutôt rapporter les heureux effets qu'il produit.

Menghini (1) traita un grand nombre de malades par la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), à la dose de demi-once tous les jours, et continuée jusqu'à ce qu'elle eût procuré un flux considérable d'urines.

Comme il faut une grande quantité d'eau pour dissoudre le tartre, on fait bien de le mêler avec une sixième ou septième partie de borax (borate de soude), et alors, sans rien perdre de son acidité, il se fond facilement. C'est une chose admirable, comme nous l'avons vu maintes fois dans notre hôpital, que le succès de cette crême de tartre soluble dans l'hydropisie ascite provenant de l'obstruction des viscères, et accompagnée de soif, d'un pouls vite, etc. On attendroit en vain

---

(1) *Act. bonon.*

de la crême de tartre seule le même avantage: nous l'avons essayée de cette manière et jointe au borax. Nous sommes donc fondés, par nos observations, à préférer cette combinaison.

Lorsque les forces sont très-affoiblies, que les humeurs ont perdu leur consistance, ou que les solides pénétrés par cette humidité surabondante ont subi un relâchement considérable, la crême de tartre, et tous les laxatifs en général, au rapport de *Ludwig* (1), ne conviennent plus.

Je ne dois pas passer sous silence un remède fort employé dans l'ascite, les pilules toniques de *Bacher*, dont *Richard-de-Hautefierk* a publié la composition. La base de ces pilules est l'extrait de la racine d'ellébore noir. On la prépare avec cette racine, qu'on fait macérer d'abord dans l'esprit-de-vin alkoolisé (alkool de vin rectifié), et qu'on fait digérer dans du vin du Rhin de la meilleure qualité. On épaissit ensuite l'extrait qui a été dissous dans l'eau, et ajoutant une petite quantité du meilleur esprit-de-vin, il reçoit la consistance convenable. On prend une once de ce remède ainsi préparé, autant d'extrait aqueux de myrrhe et dix scrupules de poudre de chardon béni : on fait du tout une masse qu'on laisse sécher à l'air libre,

(1) *Adv.*, t. III, part. II, p. 337.

et qu'on roule en pilules du poids de demi-grain.

L'auteur de cette composition faisoit prendre à ses malades dix de ces pilules, quinze et même vingt, plusieurs fois par jour.

Il ordonnoit un bouillon après chaque dose: quelquefois il faisoit suspendre le remède pendant un temps assez long. Lorsque les malades étoient maigres et secs, il leur prescrivoit une ample boisson de tisane altérante, comme la décoction de dent de lion.

Bacher observe à ce sujet qu'on avoit grand tort autrefois d'interdire les boissons dans tous les cas d'hydropisie ascite.

Jean-Baptiste Montan, entre autres choses qu'il conseille, veut qu'on donne des boissons apéritives aux hydropiques qui portent dans les viscères des obstructions considérables.

Boerhaave, partisan des remèdes chauds dans l'hydropisie, les rejette cependant lorsque les malades éprouvent de la fièvre, de la soif; et il prescrit alors le suc de citron (acide citrique), l'oseille, la laitue avec la crême de tartre.

Bacher recommande, quand ses pilules excitent des nausées et des vomituritions, d'en diminuer la dose, de donner aux malades des substances aromatiques, du vin d'Espagne ou de Bourgogne, des lavemens, et même d'en suspendre l'usage si ces symptômes persistent.

C'est par les selles et les urines que ces pilules, d'après leur inventeur, doivent opérer la guérison de l'hydropisie. Quant à moi, j'ai souvent observé que le ventre étoit moins libre pendant leur usage.

Elles sont nuisibles lorsque, outre la fièvre, le malade éprouve beaucoup de sécheresse et de soif, et que les urines ont une odeur forte. On ne peut nier cependant qu'elles n'aient quelques avantages dans l'atonie des solides, et dans l'épaississement des humeurs qui en est la suite, par exemple, dans l'hydropisie qui succède à la fièvre quarte, à des évacuations excessives ou à des chagrins. Il faut beaucoup de prudence pour en déterminer la dose, et de discernement pour fixer l'époque de la maladie où elles conviennent. Un habile médecin de notre hôpital, *de Vigiliis*, a guéri, avec les pilules toniques de *Bacher*, plusieurs maniaques, après les avoir convenablement purgés.

Lorsque l'ascite étoit produite par des obstructions ou par un épaississement glutineux des humeurs, nous avons retiré plus d'avantages de l'infusion d'ellébore avec les amers, et même de l'extrait de cette plante déjà préconisé par *Brunner* contre l'hydropisie, que des pilules mêmes de *Bacher*.

Pr. Absinthe pontique, } de chaque une once.
Saponaire,
Racine d'ellébore noir, depuis un demi-gros jusqu'à un gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau de fontaine. A la colature, qui sera d'une livre, ajoutez:

Oximel scillitique, } de chaque une once.
Sirop des deux racines,

La dose est d'une once toutes les deux ou trois heures.

Il faut bien prendre garde qu'on ne substitue l'ellébore vert de *Linné* à l'ellébore noir.

Si l'urine ne coule pas en quantité suffisante, en même temps qu'on donne la décoction ci-dessus, on fait prendre aux malades l'extrait de scille.

Dans les individus qui ont les chairs mollasses, lorsque les humeurs sont en même temps gluantes et visqueuses, la teinture de mars elléborée n°. 27 (tartrite de fer elléboré en liqueur), après qu'on a évacué les eaux par les urines et par les selles, produit des effets merveilleux.

CHAPITRE IX.

Du Vomissement du sang.

Je pense qu'il est assez inutile, pour le traitement de cette maladie, de disserter longuement sur son origine, et de déterminer si le sang est fourni par les vaisseaux de l'estomac, par ceux du foie, ou par ceux de la rate, affoiblis, rompus ou corrodés.

Hoffmann disséquant le cadavre d'un homme mort de cette maladie, trouva les vaisseaux courts teints en noir et déchirés ; il trouva aussi dans l'estomac et l'intestin iléon une sorte de colle noire et fétide. *Van-Swiéten*, au contraire, ayant ouvert le corps d'un homme mort aussi d'un vomissement de sang, et observant avec la plus sévère attention tous les viscères du bas-ventre, trouva tous les vaisseaux entiers, et n'aperçut aucune altération notable dans les organes de cette cavité.

Quelques personnes doutent que le sang passe de la rate dans l'estomac par le moyen des vaisseaux courts ; mais d'autres ont observé, avec *Dodonée*, que la rate enfle avant le vomissement, et désenfle après.

Ce n'est pas seulement un sang grumelé que

les malades vomissent, ils rejettent encore des masses membraneuses et cellulaires, dont les intervalles sont gorgés d'un sang coagulé, et qui ne ressemblent pas mal, comme on voit, à des concrétions polypeuses (1).

Cette maladie provient souvent de la suppression des hémorroïdes ou du flux menstruel, d'obstructions considérables, du squirre de l'estomac, du foie ou de la rate; enfin, de l'atrabile, sur-tout lorsque les mélancoliques se livrent à la colère. *Vogel* a quelquefois remarqué cette affection dans de jeunes enfans, après des compressions violentes de la tête ou du ventre pendant le travail de l'accouchement.

Une tension pénible du bas-ventre et des hypocondres, une oppression dans le creux de l'estomac, et la cardialgie, sur-tout après les repas, sont les symptômes ordinaires qui précèdent le vomissement de sang.

Quelquefois la maladie revient à des intervalles plus ou moins longs.

Le vomissement de sang est une maladie terrible qui met presque toujours la vie en danger. Cependant *Van-Swiéten* a vu un grand nombre de malades échapper à la mort, et même vivre sans beaucoup d'incommodités, quoiqu'ils eussent

---

(1) *Ludwig. advers. Med. pract.*, t. I, part. II, p. 173.

vomi une si grande quantité de sang, que le corps, privé tout-à-coup d'un fluide si précieux, entrât en convulsion.

Marcel-Donat rapporte que des rateleux ont rendu, tant par le vomissement que par les selles, jusqu'à dix livres de sang; que les uns ont été beaucoup soulagés par cette évacuation abondante, et d'autres parfaitement guéris (1). *Vogel* (2) assure que le vomissement de sang a quelquefois dissipé des obstructions légères du foie et de la rate.

Stalpart van der Wiel (3) a vu aussi le sang des règles rejeté par le vomissement, sans que les femmes en fussent incommodées.

Les hémorroïdes produisent facilement cette maladie, à raison des rapports qui existent entre les vaisseaux hémorroïdaux et ceux de la rate et de l'estomac; mais le flux des hémorroïdes ne prévient point le vomissement de sang; et lorsque celui-ci existe, l'apparition des hémorroïdes, comme l'ont observé *Montan* et *Claudin*, ne le dissipe pas.

Quelquefois les vaisseaux variqueux de la rate et de l'estomac sont tellement dilatés, que le mal

---

(1) *Hist. med. mirab.*, l. IV, c. IX.
(2) Page 216.
(3) Cent. II, c. XVIII.

revient après avoir disparu, et affoiblit le corps par ses retours fréquens (1).

Le vomissement de sang qui provient de la suppression des règles est le moins dangereux de tous.

Quelques malades sont emportés promptement; d'autres meurent plus tard de la fièvre lente, de l'hydropisie ou de la tympanite, suites ordinaires de cette maladie.

Le vomissement de masses noires avec délire est très-fâcheux; mais le vomissement de sang qui survient dans l'hydropisie ascite est plus funeste encore : il annonce une mort prochaine.

C'est un symptôme très-grave aussi que de rendre, après le melæna, du sang pur par les selles; le danger est moins grand si c'est un sang noir et grumelé qu'on rend par cette voie.

Tralles (2) regarde la saignée comme le meilleur remède contre cette maladie; à moins, ajoute-t-il, qu'elle ne soit produite par un stimulus âcre profondément fixé dans l'estomac.

On peut bien pratiquer une saignée lorsque le pouls est fort et plein, et que la maladie provient de la suppression d'hémorragies habituelles; mais parmi un très-grand nombre de malades que j'ai

---

(1) *Advers. med. pract.*, t. I, part. 1, p. 176.

(2) Tome II, p. 29.

eu occasion de voir, à peine s'en trouvoit-il un qui fût dans ce cas. La plupart, comme l'ont aussi observé *Dodonée* et *Hoffmann*, éprouvoient une grande prostration de forces. *Cœlius-Aurélianus* a aussi remarqué le mauvais état du pouls et les syncopes : il a même vu, après ces vomissemens, que tout le corps étoit pénétré d'un froid glacial. L'on risque donc, par la saignée, d'éteindre tout-à-coup ce reste de vie qui anime encore le corps, ou de plonger les malades dans des hydropisies ou des langueurs funestes. La saignée, en outre, augmente souvent les spasmes, et par-là même le vomissement.

Dans le melæna même qui succède à la suppression des hémorroïdes ou des menstrues, *Sauvages* n'ose conseiller que de petites saignées, parce que le pouls s'affaisse bien vite.

Lorsque les forces se soutiennent, et qu'on observe de la chaleur ou de l'orgasme, on peut, d'après *Tralles*, prescrire une boisson adoucissante et froide, comme l'eau acidulée par les sucs de citron (acide citrique), de grenade ou de groseille. Ces tisanes, qui sont agreables à l'estomac, préviennent la putridité, et calment assez bien les nausées.

Dans un haut degré du mal, on peut essayer les acides minéraux très-délayés.

Mais si, après avoir pris ces acides, les malades éprouvoient de la douleur à l'estomac, il faudroit leur en faire cesser l'usage.

L'alun (sulfate d'alumine) ne doit point être employé, parce qu'il fait vomir beaucoup de personnes.

Les martiaux, qui sont généralement nuisibles dans les obstructions des viscères abdominaux, ne conviennent pas davantage. Lorsque les forces sont tellement abattues, que l'on sent à peine le pouls, que les extrémités sont froides, et que le malade a perdu connoissance, il faut chercher à rappeler la vie qui s'échappe, par de légères frictions sur les extrémités, par la chaleur douce du lit, par des odeurs présentées sous le nez, et enfin, en appliquant sur le creux de l'estomac des compresses trempées dans le vin et le vinaigre.

Il faut éviter de frotter l'estomac; car en agitant cet organe, même légèrement, au rapport de *Pison*, on a rappelé le vomissement. On pourra donner à l'intérieur une mixture composée avec l'infusion de mille-feuille et le sirop de menthe. Plusieurs médecins proscrivent les parégoriques à cause de la grande foiblesse : il est certain cependant que, pour calmer ces spasmes affreux des hypocondres, ces anxiétés insupportables, et cette irritation mécanique que causent les grumeaux de sang collés contre l'estomac,

l'opium est presque le seul remède qu'on puisse employer.

Lorsque le vomissement est apaisé, *Tralles* conseille quelques doses de rhubarbe et de crême de tartre (tartrite acidule de potasse), pour enlever le reste du sang grumelé, et fortifier les ouvertures béantes des vaisseaux.

Si le malade rend par les selles une grande quantité de grumeaux avec borborygmes, tension et douleur du bas-ventre, des lavemens avec la décoction de dent de lion et de mille-feuille sont avantageux.

Quelques auteurs vantent l'arnica comme très-propre à résoudre les grumeaux de sang, et à dissiper les obstructions; mais je ne crois pas qu'on puisse donner sans inconvénient, dans cette maladie, une plante qui excite souvent des douleurs vives d'estomac, et même des vomissemens, symptômes que les fleurs produisent bien plus facilement encore que la tige.

A mesure que les forces reviennent, on doit travailler à détruire la cause du mal, qui est, pour l'ordinaire, une obstruction des organes du bas-ventre.

Il faut donc employer la dent de lion, la chicorée, la saponaire, la terre foliée de tartre (acétite de potasse); mais il est prudent de commencer par une petite dose, de crainte que les résolutifs administrés sans ménagement n'irritent les vais-

seaux encore ouverts, et ne rappellent le vomissement de sang.

Quand bien même la maladie proviendroit de la suppression des règles ou des hémorroïdes, il seroit pernicieux de donner l'ellébore, ou des remèdes aloétiques, ou d'autres emménagogues. On peut cependant, lorsque les règles ont été supprimées, appliquer à la partie inférieure du bas-ventre un emplâtre légèrement stimulant, comme l'emplâtre de safran et de galbanum du dispensaire de Vienne.

Lorsque, par l'effet du vomissement ou des résolutifs qu'on a fait prendre ensuite aux malades, toutes les obstructions ont été dissipées, et qu'enfin les viscères abdominaux sont parfaitement libres, il faut recourir aux fortifians, par exemple, aux pilules avec le quinquina, l'extrait de mille-feuillle et la rhubarbe, ou bien aux eaux martiales.

Les eaux de Stein, que les malades boivent fréquemment ici, sont ferrugineuses et tellement astringentes, qu'elles pourroient presque passer pour styptiques; mais comme elles contiennent moins d'air fixe (gaz acide carbonique) que les eaux de Spa, ces dernières me paroissent préférables (1).

---

(1) *Jac. O' Reilly, de ortu, et indole aquarum Stecknicensium.*

Quand on prend ces eaux, il est important d'en boire peu à la fois, mais souvent, de crainte qu'en remplissant l'estomac tout-à-coup par une grande quantité de boisson, on ne cause à ce viscère une distension funeste qui renouvelle le vomissement.

Lorsque le mal paroît dissipé, et que le malade se plaint de nouveau d'un poids dans la région de l'estomac, d'anxiétés et de constipation, il faut revenir aux lavemens et aux doux résolutifs, pour tâcher de rétablir la liberté du ventre.

Il faut injecter une petite quantité de lavemens à la fois, de crainte que le fond de l'estomac ne soit comprimé par l'intestin colon trop distendu.

Les scorbutiques sont sujets à vomir du sang et à rendre des selles sanguinolentes; mais le sang qu'ils évacuent par ces différentes voies est rarement grumelé; il ressemble plutôt à la lavure de chair.

Cette affection n'est guère susceptible de guérison.

Si les malades ont de la soif et le pouls agité, on peut leur donner l'infusion de malt avec un peu d'élixir vitriolique simple du dispensaire de Vienne, n°. 28, et l'on continue ce remède pendant quelque temps, à moins que les douleurs d'estomac n'en soient augmentées.

Nous avons vu dans notre hôpital les plus heu-

reux effets de l'infusion de malt dans le scorbut, depuis deux livres jusqu'à quatre par jour.

Lorsque les forces sont extrêmement abattues, le petit-lait au vin, la décoction de quinquina et le cachou conviennent très-bien. Ce dernier remède n'est pas à dédaigner; car l'on a vu souvent les gencives, dans l'état scorbutique le plus déplorable, se raffermir singulièrement par des tablettes de cachou qu'on faisoit tenir aux malades dans la bouche. Lorsque le mal est urgent, il faut recourir à des astringens plus forts, tels que la décoction de balaustes, de racine de bistorte, etc.

Après que le vomissement de sang est passé, il faut éviter les anti-scorbutiques âcres, tels que le cresson et le cochléaria.

Le quinquina est très-propre à relever les forces: lorsque le scorbut est avancé et accompagné d'une grande foiblesse, cette écorce est généralement plus salutaire aux malades que les anti-scorbutiques les plus estimés.

Le choux conservé dans le sel est une excellente nourriture dans le scorbut; mais il ne convient guère aux malades qui relèvent d'un vomissement de sang scorbutique, lorsqu'après le repas, ils éprouvent des vents, des borborygmes et des anxiétés (*). On peut leur permettre alors

---

(*) C'est cet aliment qu'on prépare avec le chou cabus

avec plus d'avantage la chair de tortue et de grenouille, les viandes tendres et les bouillons qu'on en retire ; car on a vu ces alimens, dans des

---

ou pommé (*brassica capitata*), et qu'on appelle en Allemagne *sauer-kraut.* On enlève d'abord la tige du chou et les feuilles les plus grossières ; on coupe ensuite les têtes en très-petits morceaux, que l'on place par couches dans un tonneau, les séparant par autant de couches de sel : on les presse fortement les unes contre les autres avec un pilon de bois, jusqu'à ce que le tonneau soit rempli ; on le garnit alors d'un couvercle sur lequel on a placé une pierre, et on expose ce mélange à la fermentation dans un endroit médiocrement chaud. Si le tonneau qu'on emploie a contenu du vin, de l'esprit-de-vin ou du vinaigre, le chou fermente plus tôt, et n'en est que meilleur. On ajoute encore quelques graines d'anis ou de coriandre pour lui donner une saveur plus agréable. Ce choux, ainsi préparé, se conserve pendant des mois et même des années entières. C'est un aliment précieux dans les navigations : il prévient et guérit le scorbut, comme l'a éprouvé le capitaine *Cook* dans ses voyages. Ce n'est pas seulement l'acidité de cette préparation qui lui donne cet avantage, c'est encore la grande quantité de gaz acide carbonique qui s'en dégage. Or, on sait que ce gaz est l'un des plus puissans anti-scorbutiques que nous connoissions. C'est à lui en effet qu'il faut attribuer les vertus anti-scorbutiques de la bière et de sa levure. Le malt ou orge germé, que j'employois avant que d'avoir lu l'ouvrage de *Quarin*, instruit de ses propriétés par la lecture de *Macbride*, est aussi un excellent remède contre le scorbut. (*Note du Traducteur.*)

voyages de long cours, rendre bientôt aux scorbutiques les forces et la santé.

Dans la convalescence du vomissement de sang, il faut prescrire aux malades la tranquillité de l'ame, une diète légère, un exercice modéré, et sur-tout l'équitation.

Il faut garantir avec soin l'épigastre de l'impression du froid, qui rappelle ordinairement la cardialgie, les spasmes, et même le vomissement.

Les femmes doivent s'abstenir de porter des corps qui compriment les côtes inférieures, le foie, la rate et l'estomac.

CHAPITRE X.

Du Cholera - Morbus.

Quoique cette maladie, au rapport de *Boerhaave*, soit extrêmement fréquente en août, on l'observe aussi dans d'autres temps de l'année, et sur-tout lorsqu'à des jours chauds succèdent des nuits froides.

Une bile âcre et abondante la produit beaucoup plus souvent que l'abus des substances rafraîchissantes, telles que le melon ou la courge, ou le grand usage des choux et de la chair de porc.

Après un cholera-morbus de quelques heures, j'ai trouvé des personnes extrêmement robustes presque sans vie, avec un pouls très-foible et les yeux obscurcis. *Cœlius-Aurélianus* a donc raison de dire que c'est une affection très-aiguë et très-prompte, qui ne dure jamais deux jours.

Plus les excrémens s'éloignent de l'état naturel et sont livides, noirs, ou ressemblent à la lavure de chair, plus aussi la maladie est dangereuse.

Wintringham, pour calmer les douleurs abdominales, recommande la saignée, remède pernicieux sans doute lorsque le pouls est petit et inégal, que le malade est couvert d'une sueur froide, et qu'il tombe en syncope.

Les médecins qui, trompés par l'amertume de la bouche et par le vomissement, emploieroient l'émétique, exposeroient leurs malades aux plus grands dangers.

Ecoutons ici *Cœlius-Aurélianus:* Celui qui chercheroit à provoquer le vomissement dans cette maladie seroit aussi raisonnable que celui qui, dans une perte de sang excessive, ordonneroit la saignée ; et cet autre qui, pour arrêter des sueurs colliquatives, feroit prendre des diaphorétiques à son malade.

La plupart des médecins prescrivent, d'après *Sydenham*, au commencement de la maladie, une boisson abondante d'eau de poulet, pour délayer cette bile acrimonieuse. J'ai traité plus de cent malades affectés de cholera-morbus qui, après quelques heures de vomissement, éprouvoient déjà le hoquet, la plus grande foiblesse, l'obscurcissement des yeux, et une telle prostration du pouls, qu'on pouvoit à peine le sentir par l'exploration la plus exacte. Il falloit donc recourir de suite à l'opium, déjà recommandé par *Sérapion* et *Héraclide* de Tarente.

Pr. Eau de mélisse, 3 onces.
Laudanum liquide de Sydenham, 24 gouttes.
Sirop de Kermès, demi-once.

On en fait prendre demi-once toutes les quatre ou six minutes, suivant le besoin. En donnant

cette mixture à de plus longs intervalles, on n'obtiendroit peut-être pas de l'opium l'effet qu'on en attend.

Comme les malades vomissent ordinairement ce remède, et que d'autres, pour être calmés, ont besoin d'une plus grande dose de laudanum, il est nécessaire, lorsqu'on est éloigné du pharmacien, de prescrire plus d'opium qu'on n'est dans le cas d'en employer; car s'il falloit une nouvelle dose, le malade pourroit périr avant qu'on l'eût apportée.

Je n'ai jamais observé que cette méthode ait eu de mauvais effets, quoique *Joung* assure que l'opium nuit souvent lorqu'on l'administre avant que toute la bile âcre ait été vomie.

Pendant le vomissement même, ou après qu'il est passé, on peut faire prendre au malade une infusion de mélisse, ou un léger bouillon de poulet.

Lorsque les douleurs sont vives, il convient d'appliquer sur le ventre des cataplasmes propres à les calmer : mais lorsque le malade vomit toujours, et qu'il éprouve en même temps une grande foiblesse, des sachets remplis d'herbes aromatiques, telles que la menthe, le romarin, etc., sont préférables aux cataplasmes. On plonge ces sachets dans le vin chaud, et, après les avoir exprimés, on les applique sur l'estomac.

Il faut bien se garder d'employer les épithèmes

froids, recommandés par *Cœlius-Aurélianus*. Cet auteur ne les conseille cependant point dans tous les cas; car il ajoute plus bas: si le malade éprouve des douleurs ou des tranchées, substituons aux applications froides des topiques d'une chaleur tempérée.

Si enfin tous ces moyens ne procurent aucun soulagement, il faut apposer des demi-vésicatoires (*).

Lorsque la maladie est terminée, on cherche à rétablir les forces par l'extrait de quinquina, le vin du Rhin ou d'Autriche, etc.

Pr. Eau de mélisse, 5 onces.
Extrait de quinquina, demi-once.
Sirop d'œillet, quantité suffisante pour édulcorer.

Lorsque le malade se plaint d'un poids dans la

(*) L'irritation de l'estomac est quelquefois si grande, sur-tout dans les personnes qui ont les nerfs très-mobiles, que les remèdes les plus convenables sont promptement vomis; il ne reste plus alors de ressource que dans les applications. Un emplâtre de thériaque ou d'opium sur le creux de l'estomac, calme quelquefois ce vomissement excessif. On sait que la thériaque en topique n'est pas seulement sédative et cordiale, mais qu'elle est encore légèrement rubéfiante. Lorsque la maladie n'est point accompagnée d'évacuations alvines, on arrête quelquefois bientôt le vomissement par des lavemens de fiel de bœuf délayé dans l'eau. (*Note du Traducteur.*)

région de l'estomac, ou que le ventre est paresseux, ce qui est assez ordinaire, on ajoute à la mixture ci-dessus la teinture de rhubarbe, depuis six dragmes jusqu'à douze.

Il faut éviter avec soin les injures de l'air et le refroidissement des pieds.

Morton a observé une espéce de cholera-morbus qui accompagne quelquefois les accès de la fièvre tierce, rarement ceux de la quarte, mais très-souvent la fièvre tritéophie. Le pouls, dans ces fièvres, est en général contracté et, par intervalles, rémittent.

Ces fièvres sont dangereuses et menacent le malade d'une mort prochaine. Il ne faut donc pas les traiter par des résolutifs et des purgatifs; mais l'on doit les couper le plus promptement possible par le spécifique ordinaire.

En général les fièvres dont les accès sont accompagnés de douleurs et d'anxiétés considérables, doivent être promptement arrêtées par le quinquina aussitôt que le corps a été purgé, de crainte qu'elles ne deviennent pernicieuses.

CHAPITRE XI.

De la Dysenterie.

La dysenterie est un flux de ventre avec tranchées, ténesmes, et déjections bilieuses, muqueuses, sanglantes, etc.

Les malades rendent souvent dans la dysenterie, parmi les déjections liquides, des excrémens durs et figurés.

Quelques-uns éprouvent de vives douleurs; d'autres n'en ressentent que de légères; les selles sont quelquefois abondantes, et d'autres fois peu considérables; mais chez tous elles sont fréquentes.

L'urine est souvent trouble et chargée; dans d'autres circonstances elle est claire comme de l'eau.

Cette maladie est tantôt violente dès son début, et tantôt elle commence d'une manière fort douce, s'aggravant par degrés.

La dysenterie est sporadique ou épidémique: cette dernière présente ordinairement plus de dangers que l'autre. Les dysenteries règnent beaucoup pendant l'automne; mais elles sont encore plus fréquentes pendant l'été. On observe aussi que dans les pays chauds ces maladies sont plus communes et plus graves.

Le siége de la dysenterie varie singulièrement. *Pringle* a trouvé dans les gros intestins des personnes mortes de cette maladie, des pustules semblables à celles de la petite-vérole. Ces pustules appartiennent à la tunique celluleuse, qui, comme on sait, est placée sous la veloutée, laquelle cependant ne présentoit aucune altération.

On a quelquefois vu les intestins grêles frappés de suppuration, de gangrène et de sphacèle. *Zimmermann* (1), au contraire, dans une dysenterie qui se termina promptement par la mort, trouva tous les intestins en bon état.

Les causes de la dysenterie sont aussi très-variées : des alimens de mauvaise qualité, des eaux corrompues, un air chargé d'exhalaisons putrides, peuvent la produire. De-là vient sans doute que cette maladie est si fréquente après les inondations et dans les endroits marécageux.

Elle est souvent causée par le rassemblement d'une grande multitude de personnes dans un lieu fort étroit, et par les vicissitudes subites de l'air. C'est alors que le froid du matin, comme dit le poète, saisit ceux qui négligent de se couvrir.

Matutina parùm cautos nunc frigora mordent.

---

(1) *Von der Ruhr.*, p. 51.

Voilà pourquoi cette maladie, si fréquente dans les camps, attaque plutôt les soldats entassés pêle-mêle dans leurs tentes, que les officiers qui sont mieux nourris, qui ne couchent point sur la terre humide, et qui se garantissent convenablement des injures de l'air.

Quoique les dysenteries sporadiques soient sur-tout fréquentes dans les Indes, où elles sont produites par l'abus des fruits, tels que les melons, les prunes, etc.; quoiqu'en outre ces fruits purgent le corps lorsqu'il y est déjà disposé, témoins les bramines qui, ne vivant que de végétaux, sont fort sujets à la diarrhée, on ne peut néanmoins attribuer les dysenteries épidémiques à cette cause, car elles règnent souvent dans les années où la récolte des fruits manque totalement, tandis qu'elles se montrent à peine pendant celles où les fruits sont fort abondans.

La dysenterie ne provient pas toujours d'un vice de la bile, quoique, suivant l'observation de *Strack*, elle attaque plus fréquemment ceux dans lesquels cette humeur pèche par excès, ou par quelque mauvaise qualité.

Cette maladie est plus dangereuse pour les personnes sèches que pour celles qui ont les fibres molles et lâches, pour les hommes que pour les femmes. Elle est sur-tout fort dangereuse lorsqu'elle survient pendant le cours d'une autre ma-

ladie; car, comme l'observe *Hippocrate* (1), une affection morbifique qui se joint à une autre déjà existante, est en général funeste, parce que le malade, épuisé par la première, ne peut guère résister à la seconde. La dysenterie qui attaque des personnes affectées de mélancolie, de cancer ou de phthisie est mortelle.

La dysenterie fait en général moins de ravages par un temps froid que par un temps chaud.

Celle qui s'accompagne, dès le commencement, de déjections pures, présente plus de danger.

Le vomissement, dans le principe du mal, n'est jamais aussi dangereux que lorsqu'il survient dans ses progrès.

Hippocrate dit bien que le vomissement spontanée dissipe les cours de ventre chroniques; mais que ce symptôme n'est point aussi favorable lorsque c'est dans le plus fort de la maladie qu'il se manifeste, parce qu'il annonce souvent alors l'inflammation, ou une gangrène commençante.

Lorsque le malade rejette tout ce qu'il prend, ou vomit une matière érugineuse ou poracée, sans aucun mélange, vous pouvez prononcer har-

(1) *Lib. de morbis.*

diment, dans quelque temps de la maladie que ce soit, qu'il y a beaucoup de danger.

Plus le bas-ventre est douloureux, plus les déjections sont fétides, plus aussi la maladie est fâcheuse.

De petites excrétions souvent répétées sont plus dangereuses que des selles plus abondantes et plus rares.

Un flux considérable d'urines est d'un heureux présage.

Les hémorragies, dans les dysenteries d'automne, sont un mauvais signe : elles annoncent une grande dissolution du sang.

La tuméfaction du ventre, un sentiment d'ardeur intérieure, pendant que les extrémités sont glacées par le froid, des anxiétés précordiales considérables, une grande foiblesse, les défaillances, des aphtes, enfin des taches noires sur toute la peau, sont autant de signes qui appartiennent au plus fâcheux pronostic.

La dysenterie se termine quelquefois par l'hydropisie, la tympanite ou le marasme.

Le traitement de cette maladie varie suivant sa nature.

Elle naît souvent d'un principe âcre déposé sur les intestins. Il est rare qu'elle soit parfaitement inflammatoire. Elle est quelquefois rhumatismale, bilieuse, putride, maligne, ou compo-

sées de ces diathèses, comme celle qu'on appelle *rhumatico-bilieuse*, etc. Inflammatoires dans leur principe, certaines dysenteries deviennent putrides dans leurs progrès.

Dans le traitement il faut examiner avec soin ce qui a précédé, l'état des forces et la nature de l'épidémie régnante. On ne doit cependant pas, d'après quelques épidémies, se tracer des règles générales de conduite; car, suivant l'immortel *Sydenham*, la même méthode qui vous aura parfaitement réussi une année, sera peut-être meurtrière pour vos malades l'année suivante.

Tralles a observé des diarrhées qui, étant négligées, se changeoient en dysenteries. Il les guérissoit bientôt en donnant aux malades la rhubarbe, et le soir, la thériaque andromaque avec les adoucissans.

C'est bien ainsi qu'on doit traiter les dysenteries qui succèdent aux diarrhées. J'ai vu cette année un grand nombre de dysenteries bénignes que la rhubarbe et les adoucissans supprimoient bientôt.

Lorsque la dysenterie est inflammatoire, elle est ordinairement précédée par le froid : le malade se plaint d'une douleur ardente, fixe et continuelle, qui affecte de préférence un côté du ventre.

Il ne faut point juger de la maladie par le

pouls, qui, comme on sait, est souvent petit dans l'inflammation des intestins.

On peut pratiquer ici une saignée, que l'on proportionne à l'état des forces; des cataplasmes émolliens sur le bas-ventre, et des lavemens de même nature doivent être employés.

Les lavemens ne conviennent cependant pas à tous les malades, et il est quelques cas où ces moyens rendent la maladie plus grave.

Intérieurement ce sont les crêmes d'orge, les émulsions, les décoctions de guimauve, de racine de salep, les mixtures de gomme arabique, etc., qui conviennent. Le malade doit boire souvent, mais peu à la fois, dans la crainte d'augmenter la douleur, et de provoquer le vomissement par une distension trop considérable des intestins.

Il faut bien se garder, dans cette espèce de dysenterie, des purgatifs et sur-tout des émétiques, quoique le malade éprouve beaucoup de dégoût, et vomisse même des matières bilieuses. Ces vomissemens spontanées, causés par la douleur et la diathèse inflammatoire, évacuent une bile de bonne qualité qui flottoit dans l'estomac. C'est peut-être parce qu'on méconnut la nature inflammatoire de la dysenterie, que les soldats français qui se trouvoient en Italie sous le règne de Louis XIV, et à qui l'on donna l'ipécacuanha, moururent presque tous, tandis que peu de temps

auparavant, le même remède, en excitant des vomissemens considérables, avoit sauvé la plupart des dysentériques de l'armée française campée à Sedan.

Frank a vu périr beaucoup de malades affectés de cette espèce de dysenterie par l'imprudence de leurs médecins, qui, d'après les nausées, les vomituritions, l'oppression d'estomac, l'amertume même de la bouche, et l'épaississement limoneux de la langue, soupçonnoient l'existence d'une bile turgescente, et établissoient leur traitement d'après cette fausse supposition.

Quelquefois la saignée diminue la douleur, la chaleur et la tension du ventre. Si les malades se plaignent alors de nausées, de dégoût, ou si la langue est couverte d'un limon épais, de doux purgatifs avec le tamarin et la manne peuvent être employés. Il faut bien se garder de donner la rhubarbe, dont la vertu astringente augmente les tranchées et la maladie.

De Haën et *Vogel* ont observé des dysenteries dans lesquelles les purgatifs ne conviennent pas. Nous avons guéri l'an passé, dans notre hôpital, un grand nombre de ces maladies sans évacuans.

En effet, les adoucissans, les diaphorétiques, les vésicatoires, les parégoriques et les lavemens suffisent souvent seuls pour dissiper la dysenterie

qui naît de la suppression de l'insensible transpiration.

Dans cette espèce de dysenterie, la féve appelée *faba pichurim*, que me donnèrent, il y a trente ans, des Carmes revenant du Portugal, a souvent eu des succès.

Dans la dysenterie bilieuse ou putride, la douleur vive de tête et la chaleur âcre n'indiquent point la saignée; car l'orgasme d'un sang putride et décomposé simule quelquefois la pléthore et la diathèse inflammatoire, au point que les médecins les plus exercés peuvent s'y tromper.

Ceux qui nient la putréfaction du sang dans les maladies, dit *Haller*, veulent soutenir seulement que la putréfaction, pendant la vie, n'est jamais aussi complète qu'elle l'est dans l'état de mort.

Lorsque le malade éprouve des nausées, de l'oppression au creux de l'estomac; que sa langue est couverte d'un limon épais, etc., il faut donner l'émétique, et quelquefois même le réitérer.

Les émétiques sont en général plus avantageux dans le commencement de la maladie que lorsqu'elle est déjà fort avancée.

La racine d'ipécacuanha, que l'on regarde comme une sorte de spécifique dans cette maladie, n'en est que plus efficace lorsqu'on la combine avec le tartre émétique (tartrite de potasse antimonié). *Zimmermann* et *Murray* nous

apprennent que l'ipécacuanha seul ne suffit point pour débarrasser convenablement l'estomac. Employé seul aussi, le tartre émétique ne seroit pas sans inconvénient. Il agit quelquefois d'une manière très-violente, et augmente beaucoup le cours du ventre.

Hume veut qu'on donne cinq grains d'ipécacuanha toutes les six heures; il avoue cependant que peu de malades peuvent supporter les nausées continuelles que leur cause cette racine ainsi administrée.

Il n'est pas aussi avantageux, comme l'observe *Strack*, de prescrire le tartre émétique en lavage, que de le donner tout à la fois à la dose convenable. Pris de cette manière, il fait vomir les malades plus sûrement, plus facilement, et ne leur cause point autant de nausées.

Rien ne seroit plus préjudiciable ici que ces parégoriques qu'on est dans l'usage de donner après les émétiques pour calmer les troubles qu'ils occasionnent. L'opium en effet supprime ce flux nécessaire qui se fait par les selles, augmente la fièvre, excite une sueur nuisible, et dispose de plus en plus le corps à la putridité.

Si, après l'émétique, l'on observe encore des signes de saburre dans les intestins, il faut recourir aux purgatifs avec la manne, le tamarin et le sel d'Epsom (sulfate de magnésie). *Zimmer-*

mann ordonnoit ce sel à la dose d'une once et même d'une once et demie. Mais si les malades vomissent ces purgatifs, et que le ventre soit extrêmement tendu, la teinture de rhubarbe est préférable.

Pendant l'action des purgatifs, on boira une légère infusion de fleurs de camomille.

Si les purgatifs entraînent une matière verdâtre, dont l'évacuation est accompagnée de soulagement, il faut en continuer l'usage; mais si la langue devient nette, si les malades n'éprouvent ni anxiétés, ni nausées, ni oppression au creux de l'estomac, si enfin ils rendent beaucoup d'excrémens aqueux, médiocrement fétides, ou si, pendant les selles, les douleurs augmentent, les forces s'abattent, le hoquet ou le tremblement surviennent, on doit cesser les évacuans, et recourir aux adoucissans, tels que la gomme arabique, la racine de guimauve et le salep.

Quelques personnes croient que la guimauve a les mêmes propriétés que la racine de salep; mais cette dernière me paroît préférable à l'autre, parce qu'elle est plus analogue à la gélatine, et qu'elle n'affoiblit point l'estomac comme la guimauve.

De tous les adoucissans qu'on peut employer dans la dysenterie, je n'en connois point de plus convenable que la salicaire, qu'on donne en pou-

dre, à la dose d'un scrupule, toutes les deux ou trois heures, dans une mixture appropriée. Quand on emploie la salicaire sous cette dernière forme, il faut la délayer dans une grande quantité de véhicule, afin que la mixture ne soit pas trop visqueuse.

Pr. Poudre de salicaire, un gros et demi.
Eau de fleurs de coquelicot, une livre.
Sirop de guimauve, une once.

De Haën fait un grand cas de la salicaire dans le flux du ventre excessif, produit par l'atonie ou le relâchement des intestins; mais il condamne l'usage de cette plante, à cause de son principe astringent, dans la cacochymie purulente.

Bergius dit bien aussi que la salicaire est astringente; mais il assure que les feuilles fraîches sont laxatives. Quant à moi, en mâchant cette plante sèche, je n'ai rien pu découvrir en elle de styptique, et je n'ai point observé qu'elle produisît dans la dysenterie ces effets nuisibles qui suivent ordinairement l'usage des astringens. C'est bien plus; elle a pallié quelquefois la diarrhée des phthisiques, et les malades n'ont point éprouvé, par son usage, des anxiétés plus considérables ou une respiration plus difficile.

Si les malades, malgré l'emploi des adoucissans, ont toujours des selles fréquentes ou des

douleurs considérables, il faut à ces remedes joindre les parégoriques, qui conviennent alors parfaitement, pourvu que l'inflammation soit passée, et qu'on n'observe aucun signe de saburre dans les premières voies.

Pr. Racine de salep, un gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau. A la colature, qui sera de quatorze onces, ajoutez :

Laudanum liquide, 15 gouttes.
Sirop de diacode, demi-once.

On donne une once de cette décoction toutes les heures, ou toutes les deux heures.

Si les parégoriques causent des anxiétés ou un ballonement du ventre, il faut en cesser l'usage, et, selon la prédominance des symptômes exposés ci-dessus, recourir aux lavemens avec l'infusion de camomille, ou aux purgatifs avec de légers carminatifs.

Dans cette période de la dysenterie, où les intestins sont considérablement relâchés, la teinture de rhubarbe est préférable à la manne.

Lorsque, dans la dysenterie putride, le corps ayant été convenablement purgé, et l'inflammation n'existant plus, on ne retire aucun avantage

des délayans et des adoucissans, il convient d'administrer l'écorce de simarouba ou le cachou. Ce dernier remède, non-seulement resserre le ventre, mais s'oppose encore à la putridité. On ne doit point employer le cachou brûlé, dont la saveur est désagréable, et qui d'ailleurs ne se dissout pas parfaitement dans l'eau.

L'alun, qui est antiseptique, et qui prévient la colliquation des humeurs, paroît d'abord convenable ici : il ne l'est cependant point, parce qu'il relâche le ventre.

Quelquefois la maladie ayant déjà perdu de sa violence, le cours de ventre et les douleurs augmentent de nouveau. Lorsque cela arrive, on conseille de légers purgatifs, qui conviennent en effet si la langue est recouverte d'un limon épais, si les selles ont une couleur verdâtre, ou si les malades éprouvent des serremens dans la région précordiale ; si, au contraire, ces signes manquent, ou si les forces sont déjà fort abattues, c'est avec prudence qu'il faut prescrire les purgatifs, parce que l'etat dont nous avons parlé peut être causé par l'impression du froid sur la peau, ou par l'irritation des intestins privés du mucus qui les protège naturellement. Car, de même que les malades se trouvent plus mal lors qu'avant les évacuations convenables on leur fait prendre les adoucissans et les styptiques ; de même

aussi on précipite leur ruine, lors qu'étant déjà fort affoiblis, on cherche encore à les évacuer, ou qu'on néglige les remèdes propres à modérer les déjections. Les humeurs se jettent alors avec impétuosité sur les intestins relâchés, et cette fluxion ne tarde pas à devenir mortelle.

C'est un préjugé répandu parmi le peuple, que dans la dysenterie bilieuse on ne doit point satisfaire la soif des malades par des boissons abondantes, dans la crainte d'augmenter les selles déjà trop copieuses. Quelle erreur! puisqu'on ne parvient à corriger l'âcreté excessive des humeurs, et à les éliminer du corps, qu'en forçant les malades de boire beaucoup.

Le lait convient rarement dans la dysenterie; il est nuisible dans la diathèse bilieuse et putride, à cause des parties de beurre et de fromage qu'il contient: il ne seroit guère plus convenable dans la dysenterie maligne, par le grand relâchement qu'il causeroit aux intestins et à tout le corps. Enfin, lorsque la maladie est inflammatoire, les émulsions sont bien préférables au lait.

Lorsque le malade a beaucoup de soif, et que le corps n'a pas été suffisamment purgé, on donne avec avantage une boisson abondante de crême de tartre (tartrite acidule de potasse), dont on fait fondre demi-once dans six livres d'eau: mais si les évacuans ne sont point indiqués, on ajoute

alors un peu d'esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau) aux adoucissans. Lorsque les forces sont dans une grande prostration, que le ventre est gonflé, et que les intestins ont perdu tout leur ressort, l'élixir vitriolique acide de *Haller*, convenablement étendu, est préférable. Mon père, qui s'étoit fait une grande réputation dans le traitement des maladies putrides, employoit, il y a cinquante ans, un remède semblable avec un grand succès.

On reconnoît cependant que les acides minéraux sont nuisibles, lorsqu'après les avoir pris, la douleur du bas-ventre devient plus vive.

Si, dans la dysenterie bilieuse ou putride, après les purgations convenables, le pouls est foible et mou; si les forces sont extrêmement abattues, et surtout s'il survient des aphtes, lesquels ne proviennent pas toujours de ce qu'on a négligé les purgatifs dans le principe de la maladie, ou de ce qu'on a donné des astringens ou des aromatiques, la décoction de quinquina et de racine de salep sera avantageuse.

Pr. Du meilleur quinquina, 10 gros.

Faites bouillir dans l'eau pendant une heure; ajoutez :

Racine de salep, un gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure. A la colature, qui sera de quatorze onces, ajoutez :

Sirop de coquelicot, suffisante quantité pour édulcorer.

Une once toutes les heures ou toutes les deux heures.

On joint aussi avec avantage au quinquina la cascarille, qui remédie parfaitement bien à la foiblesse de l'estomac et au relâchement du ventre.

Dans la dysenterie, lorsqu'on craint la gangrène, mon ami le célèbre *Huck*, mort dernièrement, vouloit qu'on employât les lavemens de quinquina n°. 7. Je partage son avis, et j'ajoute seulement qu'on ne doit donner les lavemens quelconques, et sur-tout ceux de quinquina, qu'à petite dose, afin que les malades puissent les garder plus long-temps.

On vante comme un excellent remède, dans la dysenterie qui tend à la putridité, lorsqu'on n'a point d'inflammation à craindre, la racine d'arnica, à la dose d'une demi-dragme, toutes les deux, trois ou quatre heures; mais si j'en crois là-dessus ma propre expérience, l'arnica est bien inférieur au quinquina dans les maladies putrides. Ajoutez à cela que beaucoup de malades, après

avoir pris cette racine, éprouvent dans le ventre des douleurs plus vives.

On recommande aussi la racine de colombo, depuis dix grains jusqu'à quinze et au-delà, plusieurs fois par jour : elle ne resserre point le ventre, et de plus elle a l'avantage de corriger la putridité et l'acrimonie de la bile. Le célèbre praticien *de Mertens* (1) la donnoit avec succès à ses malades. Cependant si l'on goûte cette racine, on ne la trouvera pas dépourvue de tout principe astringent.

Les médecins de Paris et d'autres ont mis en vogue le verre ciré d'antimoine (oxide d'antimoine sulfuré vitreux et ciré), dont *Navier* (2) a reconnu l'insuffisance. *Baumé* (3) a observé qu'il provoquoit souvent le vomissement ; et *Zaffius* a vu beaucoup de malades auxquels il a donné la mort. Les Anglais même ne le conseillent pas lorsqu'on éprouve des tranchées violentes avec un sentiment de chaleur et de tension dans le bas-ventre : il agit avec d'autant plus de force, qu'il est pulvérisé plus subtilement ; et un grain de cette préparation réduit en poudre très-fine, produira plus d'effet que deux grains grossièrement pilés.

(1(Tome II, obs., p. 13.

(2) *Dissert. sur plusieurs maladies populaires.*

(3) Page 127.

Il est bien certain, au reste, que ce remède peut être fort dangereux dans la dysenterie, parce que, comme le rapportent les mémoires anglais, c'est en excitant le vomissement et les selles qu'il a quelquefois guéri l'hydropisie.

Dans la dysenterie putride, la propreté du lit et des linges mérite la plus grande attention. On doit promptement emporter l'urine et les selles des malades, ainsi que les matelas et les garde-pailles qui leur ont servi. Ces soins sont d'autant plus nécessaires, que cette maladie, quoi qu'en dise *Charles-le-Poix*, se communique avec la plus grande facilité.

Enfin, des observations nous apprennent que la vapeur du vinaigre ou de la poudre à canon, et toutes ces odeurs par lesquelles on cherche à corriger une atmosphère infectée, ne remplissent pas toujours le but qu'on se propose. Rien de plus sûr que de renouveler l'air souvent, et de ne pas réunir un trop grand nombre de malades dans le même lieu. Il résulte des observations de *Sarcone* et de plusieurs autres, que les maladies putrides sont plus fréquentes et plus graves dans les rues étroites que dans les places où l'air circule librement.

Lorsqu'une fièvre tierce, simple ou double, se joint à la dysenterie, ou que les douleurs du bas-ventre reviennent à des intervalles fixes, ou enfin

que les selles sont fort abondantes, le quinquina en substance doit être essayé. Les malades qui sont purgés par ce remède, n'en éprouvent pas ordinairement l'effet qu'on attend, et la fièvre continue ; il faut alors leur donner l'opium, mais en petite quantité et avec toute la prudence qu'exige, dans une maladie aussi délicate, l'emploi de ce remède. La thériaque andromaque, l'électuaire de diascordium, et les autres compositions de cette nature qui sont chaudes et stimulantes, conviennent moins que l'opium en substance.

On reconnoît la dysenterie maligne à la prostration subite et considérable des forces, à la foiblesse du pouls, à la couleur presque naturelle des urines, au tremblement des membres, à la somnolence et au dégoût.

Cet affoiblissement considérable, comme *Boerhaave* l'a déjà dit, n'est point l'effet des excrétions abondantes; mais il est uniquement dû à un principe délétère qui agit sur les esprits, et les frappe d'un engourdissement profond (1).

Cette espèce de dysenterie se communique facilement, et les garde-malades la gagnent souvent par voie de contagion.

Lorsque les individus affectés de dysenterie maligne éprouvent de l'oppression au creux de l'es-

---

(1) *Epist. ad Bassand*, p. 33.

tomac, des nausées considérables, des anxiétés, on peut leur donner l'émétique, quoiqu'ils ne rendent guère de la bile, mais seulement l'eau qu'ils boivent par-dessus le remède, et des mucosités gastriques.

Il faut cependant avoir toujours égard à l'état des forces et au genre de vie qui a précédé; car je crains bien avec *Frank* qu'on n'ait exagéré les avantages de l'émétique dans la dysenterie maligne, et qu'on ne commette souvent des fautes graves avec ce remède. La douleur des intestins et la sympathie de leurs nerfs avec ceux de l'estomac, produisent facilement les nausées et les vomituritions.

Les purgatifs sont nuisibles ici, et les seuls adoucissans ne suffisent pas; il faut promptement recourir aux astringens, aux diaphorétiques et aux stimulans. L'écorce de simarouba, le cachou (*voy.* les form. nos. 29 et 30), la poudre de *Dover*, le camphre, le musc, la décoction de menthe, de salep ou de rue, enfin, le diascordium sont indiqués, et l'on choisit parmi ces remèdes ceux qui conviennent le mieux à l'espèce de symptômes qu'on a à combattre. Voyez là-dessus ce que j'ai dit de la fièvre putride et maligne dans mon Traité des Fièvres et des Inflammations (1).

(1) *De curandis Febribus et Inflammat. commentat.*

La décoction d'écorce de simarouba est moins astringente que la poudre donnée en substance, à la dose d'un scrupule toutes les trois ou quatre heures. Cependant la poudre laisse à quelques malades un poids fatigant sur l'estomac. Voilà peut-être pourquoi *Barbeirac* préfère la décoction n°. 31, lorsqu'on soupçonne encore quelques saburres dans les premières voies.

Les délayans, dans la dysenterie maligne, doivent être pris tièdes.

Les vésicatoires sont extrêmement avantageux. On applique souvent avec succès sur le ventre un emplâtre composé des emplâtres de mélilot et de vésicatoire, malaxés à partie égale.

Quelquefois les vésicatoires, par une longue suppuration, se changent en ulcères qui résistent aux remèdes cicatrisans. Pour les guérir, il faut tremper la charpie dans une dissolution d'alun cru (sulfate d'alumine), et, après qu'elle est sèche, l'appliquer sur les ulcères. On saupoudre aussi dans le même but les plumaceaux avec de l'encens réduit en poudre très-fine.

Les fomentations ou les cataplasmes émolliens, qu'on applique sur le ventre avec tant d'avantage dans quelques espèces de dysenteries, ne conviennent point dans celle-ci; mais à leur place on se sert de linges trempés dans une infusion aqueuse et vineuse de rue, de scordium et de lavande. Il

faut avoir soin de bien exprimer ces linges, et de les renouveler aussitôt qu'ils ont perdu leur chaleur.

Il faut s'abstenir aussi de lavemens émolliens ou laxatifs. Lorsque le pouls est foible et inégal, et que le ventre est balloné, on peut injecter dans les intestins une forte infusion de camomille camphrée.

Lorsque les moyens que nous venons de prescrire sont insuffisans pour modérer les excrétions alvines, que le pouls et les forces s'affoiblissent tous les jours davantage, et qu'on n'a plus d'inflammation à craindre, on pourra employer les lavemens n°. 32, avec la décoction de racine de tormentille, la gomme arabique et le camphre.

En 1762, on porta à l'hôpital des Frères de la Miséricorde un grand nombre de dysenteriques qui n'avoient pas reçu des soins convenables ; la plupart étoient si foibles, qu'on ne pouvoit plus songer aux évacuans ; les autres, après qu'on avoit débarrassé les premières voies, éprouvoient des selles si considérables, que les remèdes ci-dessus étoient inutiles, et que leur mort paroissoit inévitable : plusieurs cependant prirent avec succès l'opiat suivant:

Pr. Conserve de roses rouges, } de chaque 6 gros.
Sirop de myrtille, }
Poudre de racine de tormentille, un gros.
d'ipécacuanha, demi-gros.
Opium purifié, 4 grains.

Mêlez exactement.

On en prend une dragme toutes les heures, ou toutes les deux heures.

J'employai ce remède dans l'espérance que l'ipécacuanha diminueroit le mouvement péristaltique, et que l'opium arrêteroit le vomissement.

Car je ne connoissois point encore à cette époque le mélange d'ipécacuanha et d'opium de *Geoffroy* et *Pringle*.

Quelques-uns éprouvoient un hoquet très-incommode qu'on dissipoit de suite en ajoutant le musc à la formule ci-dessus; mais pensant que c'étoit la diminution des selles qui avoit arrêté le hoquet, je fis retrancher le musc comme inutile, et le hoquet parut de nouveau. Nous revînmes à ce remède, et le symptôme cessa encore une fois.

Dans la dysenterie opiniâtre, lorsque le foyer du mal paroît borné à l'intestin rectum, *Hermann Van-der-Heide* recommande les lavemens froids avec le vinaigre; mais il faut bien prendre garde que l'intestin ne soit déjà ulcéré; car alors ce remède ne feroit qu'augmenter la douleur.

Le symptôme qui fatigue le plus les dysentériques, c'est le ténesme: il exige différens remèdes.

Dans le principe de la maladie, on le modère souvent par des lavemens avec la crême d'orge,

la décoction de guimauve ou celle de graines de lin. Lorsqu'elle est avancée, et qu'on rend une mucosité claire, tremblante et semblable à de la gelée, la rhubarbe en substance calme ce symptôme; mais lorsque les selles sont mêlées de pus, ou que le ténesme provient d'ulcère, outre les lavemens de lait et d'amidon, auxquels on ajoute un peu de térébenthine, outre les eaux de Spa avec le lait, les pilules suivantes sont très-convenables.

Pr. Gomme arabique, demi-once.
Encens,
Extrait d'aigremoine, } de chaque un gros.
Térébenthine cuite, ou baume de la Mecque, demi-gros.

Faites des pilules de trois grains, et les roulez dans la poudre de réglisse.

Le malade prendra trois de ces pilules quatre ou cinq fois par jour.

Rosenstein a recommandé les glands de chêne torréfiés pour arrêter la diarrhée purulente trop considérable.

Les douleurs trop vives exigent les parégoriques; mais les lavemens d'opium doivent être ordonnés avec circonspection. J'ai vu vingt gouttes de laudanum données en lavement, pour calmer des douleurs violentes aux reins et aux aines qui précédoient l'éruption des règles, causer des

anxiétés considérables et une légère paralysie des extrémités inférieures, quoiqu'on eût employé auparavant les fomentations et les lavemens émolliens. J'ai vu un grain d'opium donné aussi en lavement produire les mêmes symptômes dans un homme affecté de tétanos.

Quelquefois, après que la maladie est dissipée, les excrémens endurcis produisent un nouveau ténesme et des stries de sang parmi les selles : il faut bien se garder alors, dans la crainte d'une rechute, de recourir aux astringens; mais l'on fait fondre une once de sel d'Epsom (sulfate de magnésie) dans quatre livres d'eau, et l'on prend de temps en temps une verrée de cette eau purgative, jusqu'à ce que le ventre soit plus libre.

Lorsqu'après une dysenterie très grave il reste une constipation opiniâtre, l'on doit soupçonner, comme *Klein* le dit fort bien, une agglutination des parois intestinales ou des excroissances.

Dans la convalescence de la dysenterie, les malades restent quelquefois sans appétit, ont le visage jaune et sont fort affoiblis. Si à ces symptômes se joignent l'amertume de la bouche et l'oppression au creux de l'estomac, il faut donner l'émétique. Si ces derniers symptômes manquent, la teinture aqueuse de rhubarbe remplit toutes les indications.

Les convalescens doivent aussi éviter avec soin

les vicissitudes de l'air, et on ne doit leur permettre les fruits d'été qu'avec la plus grande réserve, dans la crainte d'une rechute.

En 1762, beaucoup de malades dont on avoit supprimé trop tôt la dysenterie, vinrent à l'hôpital des Frères de la Miséricorde avec une tympanite considérable. Cette maladie cédoit bientôt aux lavemens avec une forte infusion de menthe, à l'application d'un emplâtre de cumin sur le bas-ventre, aux infusions de menthe prises intérieurement, et enfin à la mixture suivante :

Pr. Eau de menthe,	4 onces.
Teinture aqueuse de rhubarbe, depuis une once jusqu'à une once et demie.	
Elixir stomachique tempéré,	un gros.
Oleo-saccharum de menthe,	5 gros.

Que le malade en prenne demi-once toutes les deux heures.

Cette méthode ne fut point aussi avantageuse dans la tympanite produite par une autre cause, et il fallut employer d'autres remèdes.

CHAPITRE XII.

De l'Ictère.

On distingue d'abord l'ictère en jaune et en noir: ce dernier est ordinairement plus dangereux que l'autre. L'ictère est avec fièvre ou sans fièvre; enfin il est continu ou périodique, et celui-ci, à force de revenir, devient quelquefois permanent.

Les spasmes causés par la colère, par une hernie étranglée, par la colique des peintres, par l'action violente des émétiques ou des purgatifs drastiques peuvent le produire. Il naît souvent d'une bile trop épaisse, et plus souvent encore des obstructions du bas-ventre.

Les médecins de Berlin l'ont vu quelquefois survenir après des dysenteries traitées sans méthode ou arrêtées trop promptement.

Il peut être aussi causé par l'endurcissement des matières fécales, comme cela arrive dans les femmes grosses, ou par l'abus du quinquina. Lorsque cette substance parcourt les intestins, elle se réduit quelquefois en pelotons indissolubles, qui résistent au mouvement péristaltique (1).

---

(1) *Medical observ. and inquiries by a Society of physic. in London*, t. IV, p. 123.

On le guérit quelquefois avec facilité, et d'autres fois il se termine bientôt par la mort. L'ictère, et particulièrement le noir, se prolonge beaucoup, au rapport de *Juncker*. J'ai souvent rencontré dans les rues de Vienne un particulier affecté d'un ictère noir, qui, dégoûté des remèdes, promenoit dans la ville sa hideuse maladie.

L'ictère finit ordinairement par la tympanite, et souvent aussi par l'hydropisie ascite. On doit surtout s'attendre à cette terminaison lorsque les malades rendent une urine blanche et abondante, et que les remèdes ne diminuent ni la difficulté de respirer, ni la tuméfaction de l'hypocondre droit.

Quelquefois les malades périssent d'une fièvre lente qui se joint à l'ictère.

L'ictère qui survient pendant une fièvre quarte, ou qui accompagne les plaies de tête, est très-fâcheux. Celui qui naît de l'hydropisie ou de la suppuration du foie est mortel.

L'ictère se guérit par un cours de ventre; mais lorsque les selles sont écumeuses, très-fétides et diversement colorées, la mort n'est pas loin.

Les hémorroïdes fluentes sont souvent salutaires aux ictériques; mais il faut que cette évacuation arrive de bonne heure, et lorsque les malades conservent encore des forces; car autrement ce flux devient une hémorragie pernicieuse, principalement dans l'ictère noir.

Le traitement de l'ictère varie suivant les causes et les symptômes.

La teinture de rhubarbe, le savon de Venise et les lavemens no. 33, conviennent dans l'ictère des enfans nouveaux-nés.

Les femmes grosses qui jouissoient d'une bonne santé, doivent quelquefois l'ictère dont elles sont frappées tout-à-coup à des spasmes, et plus souvent encore à une quantité considérable d'excrémens endurcis qui occupent l'intestin colon. La première espèce d'ictère demande des anti-spasmodiques, et la seconde des lavemens et des minoratifs. Lorsque cette maladie paroît à la fin de la grossesse, une saignée ou l'accouchement la dissipe.

Lorsque l'ictère revient périodiquement dans les fièvres intermittentes, et se dissipe pendant les apyrexies, ce qui est un phénomène d'ailleurs assez rare, il cède, ainsi que la fièvre, au spécifique ordinaire de celle-ci (*).

(*) Je lis dans mon journal de la Clinique de Montpellier, rédigé pour mon usage, qu'en octobre 1796, le célèbre professeur *Fouquet*, traitant des fièvres intermittentes pernicieuses, comprenoit parmi ces fièvres celles qui s'accompagnent d'un ictère à chaque accès. Il nous disoit avoir observé cette espèce dont *Torti* n'a point parlé, et il recommandoit d'employer promptement le quinquina. (*Note du Traducteur.*)

Les personnes auxquelles la colère cause l'ictère sont sur-tout celles qui, dans l'état de santé, sécrètent beaucoup de bile.

L'amertume de la bouche n'indique point ici l'émétique, ni les spasmes l'opium, mais les délayans, les boissons acidules; et, si le ventre est resserré, le tamarin, la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), les lavemens et une diète légère rendent la santé aux malades.

L'ictère produit par la suppression des hémorroïdes ou des règles exige sur-tout les sangsues ou la saignée; si l'on observe des signes de pléthore, les demi-bains, les fumigations, les décoctions résolutives avec le chiendent, la dent de lion, le tamarin et un sel neutre (*voy.* la form. nº. 34). Il faut s'abstenir de l'aloès et des médicamens dans lesquels il entre.

Lorsque l'ictère provient d'une bile épaisse ou de l'obstruction des viscères, il faut commencer le traitement par la rhubarbe, le tamarin ou les sels neutres.

Les médecins qui proscrivent les sels neutres dans tous les cas de mobilité nerveuse, sont certainement trop timides. J'ai souvent donné ces sels avec succès aux gens de lettres, et je les préfère sur-tout, d'après le conseil de *Boerhaave*, parce que, après l'effet, ils resserrent moins le ventre que les autres purgatifs.

Après avoir doucement purgé le corps, il faut recourir aux résolutifs et leur joindre les laxatifs.

Lorsque les malades sont d'un tempérament sec, que leur pouls est vite, qu'ils ont beaucoup de soif, et qu'ils éprouvent des rapports nidoreux, on leur donne avec avantage la décoction d'oseille, de dent de lion et de racine de chiendent avec les sels neutres, ou le suc de taraxacum récemment exprimé, ou l'extrait liquide de cette plante avec la terre foliée de tartre (acétite de potasse).

Parmi les décoctions résolutives, celles de saponaire sont préférables à toutes les autres. Préparée avec les feuilles récentes de cette plante, et mieux encore avec ses racines, cette décoction est un vrai savon qui produit une écume et enlève les taches grasses.

Si la circulation des humeurs est extrêmement lente, et si les malades sont à la fois jaunes et pâles, des pilules avec le savon de Venise, les extraits amers, la gomme ammoniaque, le fiel de taureau, la rhubarbe, ou la masse des pilules cochées, sont fort utiles.

Il ne faut pas faire préparer une trop grande quantité de pilules à la fois, parce que, gardées trop long-temps, elles se dessèchent souvent à tel point que l'estomac ne peut plus les dissou-

dre, et qu'elles sortent par les selles à-peu-près comme on les a prises.

Il faut quelquefois longuement employer les résolutifs pour dissiper des obstructions invétérées. Il n'y a pas long-temps que j'ai parfaitement guéri un homme affecté d'obstructions de la plus mauvaise nature, en lui faisant prendre, pendant deux années, tous les printemps et tous les étés, le suc exprimé de dent de lion; et dans l'hiver des pilules avec les gommes-férules et les extraits amers.

Dans les cas de tumeurs abdominales fort dures, outre les onctions sur la partie, la mixture suivante, prise pendant long-temps, a quelquefois produit des effets merveilleux :

Pr. Extrait liquide de dent de lion,
Terre foliée de tartre (acétite de potasse), } de chaq. demi-once.
Extrait de ciguë, depuis 10 grains jusqu'à 20.
Eau de fenouil, 6 onces.
Sirop des deux racines, une once.

Deux cuillerées toutes les trois ou quatre heures.

Les onctions et les résolutifs ci-dessus, sans extrait de cigüe, n'ont pas produit l'effet qu'on en attendoit.

Lorsque les résolutifs longuement continués ne

diminuent point les obstructions, mais qu'ils affoiblissent le corps et l'exténuent de plus en plus, il faut en cesser l'usage dans la crainte de causer l'hydropisie. On se contente de prescrire au malade un bon régime, et on lui conseille d'entretenir avec soin la liberté du ventre.

Les viscères sont alors squirreux, quoiqu'il ne soit pas toujours possible de découvrir cet état des organes par le toucher; comme on ne peut le découvrir en effet quand le squirre occupe, par exemple, la partie concave du foie; car, pour faire ici ma profession de foi sur les tumeurs vraiment squirreuses, j'avouerai que je les crois incurables.

On lit cependant dans *Haller* qu'une jeune fille qui portoit à la rate un squirre fort dur, en fut guérie par l'accouchement. Il est plus vraisemblable que cette dureté provenoit d'excrémens endurcis dans l'intestin colon.

Lorsque l'ictère a été précédé par les hémorroïdes, si l'on ne craint ni pléthore, ni inflammation, on aiguise avec avantage les résolutifs ci-dessus avec une petite quantité d'extrait d'ellébore noir.

Quand le malade rend des excrémens de couleur naturelle, les amers avec les fortifians sont utiles. Le tartre chalybé (tartrite de potasse ferrugineux), qui ne resserre point le ventre comme

les autres martiaux, mérite ici la préférence.

Quoique l'ictère paroisse dissipé lorsque la peau reprend sa couleur naturelle, il ne faut pas croire à la parfaite guérison, si les excrémens ont une couleur cendrée, ou s'il y a de l'oppression au creux de l'estomac; mais il faut encore, et pendant long-temps, faire prendre au malade l'extrait liquide de taraxacum, ou, si la saison le permet, les sucs exprimés des plantes fraîches, sucs qu'on peut conserver long-temps dans des fioles, en versant de l'huile par-dessus.

Il est des estomacs qui ne supportent pas, surtout à jeun, les sucs d'herbes, et pour lesquels on est obligé d'étendre ces sucs dans un bouillon de viande auquel on a ajouté un jaune d'œuf. Les eaux minérales résolutives, comme celles d'Egra et de Carlsbad, sont aussi très-convenables dans la jaunisse; mais avant que de les faire prendre aux malades, il faut évacuer les premières voies pour prévenir les anxiétés et les vents. En général, cependant, il vaut mieux boire les eaux minérales à la source : le changement d'air et le voyage sont déjà fort avantageux. D'un autre côté, les malades, libres d'affaires et de soins domestiques, boivent ces eaux en se promenant, et secondent l'effet d'un remède utile en faisant un exercice salutaire.

Lorsque, pendant l'usage des eaux minérales,

l'appétit manque, ou que le corps perd ses forces, il faut cesser de les prendre. *Boerhaave* pense que les eaux minérales sont nuisibles aux personnes d'une constitution relâchée, et à celles qui ont l'estomac et les intestins affoiblis.

J'ai guéri, par un long usage des fruits d'été récens, un ictère très-opiniâtre qui avoit résisté à beaucoup de remèdes; mais lorsque l'estomac et les intestins éprouvent un relâchement considérable, et que le sang manque de consistance, les fruits d'été, comme le dit fort bien *Tissot*, ne conviennent point.

Quelques médecins recommandent l'émétique dans l'ictère; mais ce remède ne doit être employé qu'avec la plus grande circonspection.

Le malade éprouve bien des vomituritions et des nausées; mais souvent ces phénomènes ne sont que des symptômes de la maladie, et ne proviennent nullement de la saburre des premières voies. Cependant, lorsque le malade ne ressent aucune douleur, qu'on ne craint ni l'inflammation, ni une obstruction considérable, et que les purgatifs, ainsi que les résolutifs, ont été administrés sans succès, on peut employer l'émétique pour résoudre, par les secousses réitérées de ce remède, la matière ténace qui engoue les viscères, et la rendre mobile, c'est-à-dire, propre à être évacuée. Quelquefois l'ictère di-

minue par l'usage des purgatifs et des résolutifs; mais les forces et le pouls des malades s'affoiblissent par ces évacuations répétées. Il faut alors s'arrêter, et donner le petit-lait au vin, ou une légère dose d'extrait de quinquina.

Lorsque, les forces s'étant un peu relevées, le ventre est resserré, on ajoutera à la mixture avec l'extrait de quinquina une petite dose de teinture aqueuse de rhubarbe, ou bien une dragme ou deux de sel de Glauber (sulfate de soude). Il faut ensuite revenir aux résolutifs, et les continuer jusqu'à ce que le visage, l'urine et les excrémens aient repris leur couleur naturelle, et que les hypocondres soient parfaitement libres.

Les remèdes extérieurs ne doivent point être négligés dans l'ictère.

Lorsque les malades ont l'hypocondre gonflé et douloureux au toucher, les demi-bains, les cataplasmes et les onctions conviennent.

Pr. Espèces émollientes, une livre et demie.
Savon de Venise, 4 onces.
Ciguë, 2 onces.

Faites cuire pour former un cataplasme.

Les lavemens dans l'ictère méritent aussi quelque confiance. Si le malade rend des selles comme argileuses, ou s'il est d'un tempérament froid, il convient d'injecter dans les intestins de l'eau de

savon, pour suppléer à la bile qui leur manque. Quoiqu'on ne puisse pas appeler la bile un savon animal, attendu qu'elle est dépourvue d'alkali, l'expérience, cependant, nous apprend que le savon résout les humeurs épaisses, stimule les intestins et excite les selles.

Pr. Savon de Venise, demi-once.

Faites fondre dans dix onces d'eau de fontaine, et injectez dans l'intestin.

Lorsque le ventre est fort déprimé, et que les excrémens sont enveloppés d'une espèce de gluten, un lavement de térébenthine dissoute dans un jaune d'œuf et délayée dans l'eau, réussit souvent.

Des frictions avec l'onguent d'althæa et celui de souci ne sont pas moins avantageuses. Si le mal est opiniâtre, on ajoute avec succès à ce mélange un peu d'onguent napolitain.

Pr. Onguent d'althæa, 3 onces.
de souci, 2 onces.
napolitain, un gros et demi.

Je me souviens d'avoir employé les œufs cruds que l'on recommande si fort dans l'ictère, et de les avoir employés sans succès : ils ont même causé la mort de quelques malades, en leur faisant négliger des remèdes plus salutaires qui les auroient peut-être guéris.

Greding a traité quelques ictères par la belladona : il la réduisoit en pilules, d'après la formule suivante, et les malades prenoient tous les jours deux de ces pilules, une le matin, et une autre le soir.

Pr. Extrait de belladona, 24 grains.
Poudre des feuilles, 15 grains.

Faites des pilules du poids d'un demi-grain.

Après le premier jour, les malades éprouvèrent une chaleur considérable de tout le corps, des battemens plus fréquens et plus forts des artères, et principalement des temporales, un état d'ivresse et des sueurs abondantes, symptômes qui se dissipoient bientôt par des selles verdâtres et des urines copieuses : enfin, la guérison fut achevée par la rhubarbe et le sel d'Epsom (sulfate de magnésie) (1).

Il y a quelques années que j'employai aussi la belladona contre des obstructions opiniâtres du bas-ventre. Peu de malades s'en trouvèrent bien ; mais la plupart n'en éprouvèrent aucun soulagement.

C'est pourquoi on ne doit guère recourir à ce remède que dans le cas où tous les autres sont inutiles, et il faut promptement en cesser l'usage

---

(1) *Advers. med. pract.*, t. II, part. II, p. 319.

lorsque le malade perd l'appétit, que le ventre devient trop libre, et que le corps s'affoiblit de plus en plus.

Passons à l'ictère périodique.

Il provient quelquefois d'une constriction spasmodique, comme cela arrive aux femmes hystériques : on a cependant nié dernièrement que les spasmes pussent causer l'ictère (1); mais cette cause n'en est pas moins certaine; et j'éprouvai moi-même, en 1752, un ictère spasmodique peu considérable, après un accès de colère.

On peut soupçonner que l'ictère est spasmodique, si l'on n'observe aucune dureté dans les hypocondres, si le malade auparavant n'avoit point le teint jaune, s'il rend une grande quantité d'urine pâle; enfin, s'il est naturellement fort irritable, et si des passions de l'ame ont précédé la maladie.

Les remèdes propres à cette espèce d'ictère sont extérieurement les lavemens avec les substances carminatives, les frictions sur le bas-ventre, les onctions avec un onguent nervin, carminatif et balsamique, et à l'intérieur la valériane, les gommes-férules, l'assa-fœtida, les amers, et, si l'on n'observe aucun signe d'obstruction, les doux martiaux.

---

(1) *An essay on the jaundice, etc., by William Corp. M. D.*

Quelques malades qui ne peuvent supporter le fer en substance, prennent sans inconvénient son extrait.

Pr. Racine de valériane sauvage, 6 gros.
Gomme ammoniaque,
Extrait de trèfle d'eau,
de mars (extr. de tartr. de fer), } de chaque 2 gros.
Assa-fœtida, demi-gros.

Faites des pilules de trois grains. La dose est depuis quatre jusqu'à six, trois fois par jour.

Lorsque le ventre n'est pas libre, il faut ajouter un peu de rhubarbe à ces pilules.

Les opiatiques ne conviennent pas, à moins qu'au début du paroxysme, après une affection vive de l'ame, par exemple, les malades ne se plaignent d'un serrement considérable dans le bas-ventre.

Quoiqu'on trouve quelquefois des calculs biliaires dans des cadavres d'individus qui n'avoient point éprouvé d'ictère pendant leur vie, et quoique le grand *Haller* pense que les calculs ne peuvent guère causer l'ictère périodique, j'ai cependant observé que ces concrétions produisoient facilement, et sur-tout dans les femmes, l'espèce de jaunisse dont nous parlons : elles éprouvent

un certain poids, ou plutôt une douleur obtuse dans la région de la vésicule du fiel. Cette douleur, sans être fort aiguë, produit un resserrement général, s'étend vers l'estomac et gêne la respiration. A ces symptômes se joignent alors des vomissemens ou des nausées, et des efforts pour aller du ventre. J'ai vu quelquefois, avec *Hoffmann,* des symptômes semblables produits par une bile extrêmement ténace, et j'ai observé aussi les mêmes signes sans ictère lorsque des calculs étoient rendus par les selles.

Ces calculs se forment quelquefois peut-être, comme l'a remarqué *Hoffmann,* dans les plis de l'intestin duodénum.

Les calculs de la vésicule du fiel, suivant l'observation de *Sabatier,* ressemblent à de la bile desséchée : ils s'enflamment aisément, et sont si légers que, jetés dans l'eau, ils surnagent.

Ils causent des coliques qui reviennent souvent; mais je n'ai pas encore observé ce que rapporte cet auteur, que leur passage dans les intestins produit des inflammations et des cholera.

Lorsque les malades sont pléthoriques, il faut les saigner, dans la crainte que les efforts violens qu'ils font ne causent la rupture des vaisseaux ; mais lorsque les spasmes sont considérables, que le pouls est foible, ou que le corps est couvert d'une sueur froide, la saignée ne convient plus.

Les émétiques sont dangereux, parce que les vaisseaux du foie peuvent se rompre par la grande impétuosité avec laquelle le sang afflue dans la veine porte.

Il vaut mieux donner aux malades la décoction d'orge emmiellée, pour favoriser le vomissement.

La décoction de taraxacum et de racine de guimauve, à laquelle on ajoute un peu de sel admirable (sulfate de soude), ou de sel de seignette (tartrite de soude), prise à petite dose, mais souvent répétée, produit d'heureux effets dans cette maladie.

Bergius a donné l'huile de ricin avec le plus grand succès dans le volvulus et le calcul de la vésicule du fiel. Lorsque les malades éprouvoient de fréquentes vomituritions avec hoquet, et que d'autres purgatifs violens étoient inutiles, il en faisoit prendre une cuillerée à bouche toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'elle opérât. Il formoit de cette huile une émulsion avec le mucilage de gomme arabique ou le jaune d'œuf, pour les personnes auxquelles les corps gras répugnent. Les uns ont observé que trois onces suffisoient pour évacuer les malades, et sur-tout les femmes fort délicates; d'autres ont été obligés d'en prescrire cinq à six onces.

Dans la colique des peintres, j'ai souvent donné

cette huile, qu'un marchand avoit apportée dans cette ville; mais je n'ai pas trouvé qu'elle fût plus efficace que l'huile d'amandes douces combinée avec la manne, remède que j'ai employé plus fréquemment et avec un grand succès; mais à plus forte dose que ne le prescrit *Tronchin*.

J'ai cependant donné en ville, dans ces derniers temps, et avec avantage, l'huile de ricin exprimée à Vienne même des graines de cette plante, dans la cardialgie accompagnée de vomissement et d'un resserrement opiniâtre du ventre. (*Voy*. la form. n°. 35.)

L'huile de ricin n'a rien de désagréable au goût; mais elle est si chère, que beaucoup de malades ne peuvent s'en procurer. Nous devons donc désirer que l'on propage la culture du ricin, que *Mederer* (1), professeur à Fribourg, a déjà vu en Hongrie (*).

---

(1) *Hungerbyhler dissert. de oleo ricini. Friburgi Brisgojæ*, 1780.

(*) L'huile de ricin est un des purgatifs que j'emploie le plus. Je ne puis assez vanter ses bons effets lorsqu'il faut purger des personnes foibles, irritables ou sujettes aux coliques, des enfans vermineux, des femmes enceintes ou hystériques, des malades affectés de fièvre ou d'inflammation. On peut voir dans la Matière médicale de *Murray*, t. IV, p. 220, plusieurs manières plus ou moins agréables de prendre l'huile de ricin. Cette huile fraîche est un des

Des lavemens émolliens répétés fréquemment, et des cataplasmes sur le ventre conviennent beaucoup. Les malades agités supportent difficilement les demi-bains.

L'opium est ici supérieur à tous les remèdes, parce qu'il apaise la douleur vive, et calme le spasme fixé peut-être sur le conduit cystique ou sur le cholédoque.

Il convient en même temps de boire en abondance une décoction de guimauve ou de chiendent.

Hors les paroxysmes, il faut que le malade prenne pendant très-long-temps le suc exprimé de dent de lion, ou l'extrait liquide de cette plante, avec la terre foliée de tartre (acétite de potasse), ayant soin d'en interrompre quelquefois l'usage par l'eau de Sedlitz ou de Biline, pour relâcher le ventre de plus en plus.

L'eau gazeuse qu'on nous apporte de la Bohême, et qu'on vend ici comme un arcane, est beaucoup employée par quelques personnes pour les calculs biliaires. Ce n'est pourtant qu'une simple dissolution de sel d'Epsom (sulfate de magnésie)

---

purgatifs les plus doux et les plus efficaces que je connoisse: il est fâcheux que le prix considérable auquel on la vend n'en permette l'usage qu'aux gens riches : elle coûte à Lyon vingt-quatre sous l'once. (*Note du Traducteur.*)

dans l'eau, à laquelle est mêlée une petite quantité de sélénite (sulfate de chaux); de sorte que la bouteille, qui contient environ vingt-huit onces d'eau, renferme deux onces et demie de sel et une dragme de gypse (1).

L'usage des bains de soufre de Bade a souvent produit d'heureux effets dans cette espèce de calcul. L'équitation et de longs voyages ne sont pas sans utilité.

Bien convaincu avec *Cullen* que le spécifique de *Whitt* n'a aucune propriété particulière pour fondre les calculs biliaires, je ne vois cependant rien qui puisse empêcher les malades de l'essayer. Ce remède est composé de deux parties d'éther vitriolique (éther sulfurique) et d'une partie seulement d'huile distillée de térébenthine (huile volatile de térébenthine). On en prend douze à vingt gouttes et même davantage sur un morceau de sucre, buvant par-dessus cette dose six onces de petit-lait clarifié ou d'eau d'orge. Ce remède doit être continué pendant plusieurs mois. Lorsqu'il échauffe un peu, on prescrit en même temps au malade des tisanes rafraîchissantes et adoucissantes, dont on seconde l'effet par un régime de même nature.

Les personnes sujettes à ces sortes de calculs

---

(1) *Hornstein dissert.*, 1777.

doivent éviter la vie sédentaire, la constipation, et toutes les substances qui rendent la bile plus épaisse et plus tenace : elles craindront aussi de se livrer à la tristesse, qui contribue beaucoup à la formation de ces calculs.

CHAPITRE XIII.

Des Hémorroïdes.

Il importe peu, je crois, pour traiter convenablement les hémorroïdes, de rechercher si le sang qu'elles fournissent vient du système de la veine porte, ou des vaisseaux hypogastriques, des veines ou des artères.

On distingue des hémorroïdes aveugles et des hémorroïdes flúentes.

Les unes et les autres sont plus fréquentes parmi les hommes, et dans l'âge mûr que dans la jeunesse.

L'observation nous apprend que des enfans très-jeunes ont eu des hémorroïdes.

L'on ne doit cependant point considérer comme un flux hémorroïdal cet écoulement de sang par l'anus, que j'ai observé dans quelques enfans à l'époque de la dentition, et qui s'arrête aussitôt que les dents ont paru. Dans ces cas, cependant, j'ai donné avec succès le quinquina pour modérer la perte trop considérable du sang, et remédier à la grande foiblesse.

Je n'ai jamais vu ces hémorroïdes périodiques, qui reviennent exactement tous les mois comme les règles des femmes, quoique des observations

bien certaines ne laissent aucun doute sur leur existence.

Les causes des hémorroïdes sont la pléthore soit de tout le corps, soit seulement des parties où se forment ces tumeurs; l'orgasme du sang produit par un exercice violent ou les boissons spiritueuses; l'arrêt de ce fluide dans la veine porte, lorsque les viscères du bas-ventre sont obstrués ou farcis par une atrabile fort épaisse; tout ce qui peut comprimer les vaisseaux hémorroïdaux, comme la grossesse, des excrémens durs, l'habitude d'être trop long-temps sur la chaise percée; l'afflux plus considérable des humeurs vers l'intestin rectum, déterminé par l'équitation, le grand usage de l'aloès ou du poivre; et enfin, l'irritation du sphincter par les calculs de la vessie, les suppositoires, les vers, l'application inconsidérée des sangsues, etc.

Parmi les causes des hémorroïdes, on doit compter aussi l'abus des amers, qui, suivant *Spielmann* (1), dessèchent les intestins, resserrent le ventre et provoquent ces tumeurs.

Les hémorroïdes sont plus fréquentes à Vienne qu'autrefois, quoiqu'on y boive du vin avec plus de modération. Faut-il attribuer cela à l'abus qu'on fait des assaisonnemens dans la cuisine, ou

---

(1) *Mat. med.*, p. 195.

à l'usage des voitures, qui prive le corps d'un exercice plus naturel et plus salutaire?

Les hémorroïdes qui fluent à des intervalles réglés sont en général plus avantageuses pour la santé que celles qui n'observent aucun ordre dans leur retour.

Les personnes qui, bien jeunes encore, éprouvent cette maladie, parviennent rarement à un âge avancé, sur-tout si elles perdent beaucoup de sang: l'ictère ou l'hydropisie les enlève de bonne heure.

Les hémorroïdes, suivant *Galien*, sont salutaires aux rateleux et aux mélancoliques; mais elles leur sont funestes lorsqu'ils sont déjà épuisés ou cachectiques, sur-tout si le flux hémorroïdal est excessif.

Les hémorroïdes qui surviennent après des fièvres qu'on a trop promptement arrêtées, sont nuisibles, parce qu'elles naissent presque toujours de l'obstruction des viscères. Les hémorroïdes sont pernicieuses quand elles se suppriment, et quand elles fournissent trop de sang: leur suppression cause l'apoplexie, des maladies inflammatoires, des obstructions abdominales, des fistules et la gangrène des vaisseaux hémorroïdaux: leur flux excessif produit la cachexie et l'hydropisie.

Si les hémorroïdes se suppriment sans produire

aucun dérangement, dans les personnes mêmes chez lesquelles elles fluent ordinairement très-bien, il ne faut point tourmènter la nature par des remèdes; mais lorsque leur suppression est suivie de chaleur, de céphalalgie, d'anxiétes vers les hypocondres, de douleur dans les lombes, etc., la saignée, de doux purgatifs avec le tamarin, le cristal de tartre (tartrite acidule de potasse), les émulsions nitrées conviennent, et l'on fait observer aux malades une diète légère et le repos.

On ne doit point employer les médicamens aloétiques, ni tous ces autres remèdes dont on vante l'efficacité pour rappeler les hémorroïdes, dans la crainte de produire l'inflammation ou des fistules.

Mais lorsque les hypocondres sont gonflés, que la peau devient jaune, et que le malade a mené auparavant une vie sédentaire, il faut donner la décoction de dent de lion, de saponaire, de tamarin, avec la terre foliée de tartre (acétite de potasse) (*voy.* notre form. n°. 34).

Si la saison le permet, le suc exprimé de la dent de lion est avantageux.

Quoique les fruits d'été bien mûrs soient très-propres à atténuer le sang trop épais qui circule avec peine dans le système de la veine porte, on ne doit cependant en permettre qu'un usage modéré aux malades qui ont l'estomac et les intes-

tins affoiblis, parce que, pris en trop grande quantité, ils produisent des vents qui distendent le tube intestinal, compriment les veines, et augmentent les anxiétés hémorroïdales. Les extraits liquides de chiendent et de taraxacum sont, dans ces cas, plus avantageux.

Lorsque les hémorroïdes sont gonflées et douloureuses au toucher, il faut les couvrir de cataplasmes émolliens (*voy*. la form. nº. 36). L'application suivante a soulagé beaucoup de malades.

Pr. Mie de pain blanc, 6 onces.
Pulpes de pommes acides-douces, 3 onces.

Faites cuire dans l'eau jusqu'à consistance de cataplasme, et ajoutez :

Vinaigre de litharge (acétite de plomb liquide), depuis 15 gouttes jusqu'à 20.

Mais les cataplasmes et les fumigations trop chaudes sont nuisibles.

Les astringens ne le sont pas moins. J'ai connu un homme affecté d'hémorroïdes aveugles, qui souffroit horriblement quand on les touchoit; des cataplasmes émolliens l'avoient beaucoup soulagé; mais ayant ajouté, par le conseil de quelqu'un, du vinaigre à ces applications, il éprouva aussitôt une constriction vive des veines tumé-

fiées, et, pendant quelques jours, les douleurs les plus atroces.

Quelques personnes conseillent de laver avec de l'eau froide les hémorroïdes tuméfiées. On peut bien le faire dans le principe du mal; mais lorsque la partie affectée est enflammée ou douloureuse au toucher, l'eau froide augmente les accidens.

Les lavemens sont très-convenables pour évacuer les matières retenues; mais on ne doit pas injecter plus de trois ou quatre onces de liquide à la fois, dans la crainte de comprimer les vaisseaux déjà fort engorgés.

Il faut bien se garder d'aiguiser ces lavemens avec des sels neutres; la manne, au contraire, est fort avantageuse pour débarrasser les intestins.

Lorsque les hémorroïdes sont enflammées et très-douloureuses, on conseille beaucoup d'introduire dans l'anus de petits cônes de melon, figurés comme des suppositoires; mais lorsque la tumeur et l'inflammation sont fort considérables, les malades souffrent tellement qu'ils ne peuvent guère les supporter.

Si le gonflement des hémorroïdes résiste à tous ces remèdes, et si l'on craint l'inflammation, il faut les dégorger par les sangsues ou avec la lancette: l'on doit sur-tout préférer la lancette lorsque la tumeur contient un sang grumelé.

Si rien n'indique la nécessité d'un dégorgement, l'onguent de linaire, avec un quart ou un sixième d'onguent nutritum, soulage le malade: on peut, si la douleur est violente, ajouter un grain d'opium à ce mélange.

De Haën assure que rien n'est plus convenable pour guérir les hémorroïdes aveugles et tuméfiées que l'huile chalibée des ouvriers qui travaillent sur l'acier.

Quelquefois les hémorroïdes descendent hors de l'anus, et sont comprimées par le sphincter, ce qui occasionne des symptômes fort graves; mais on les fait cesser bientôt en repoussant avec le doigt les tumeurs dans le fondement.

Si les varices sont flasques et sans douleur, on les bassine avec du vin rouge, dans lequel on a fait bouillir des balaustes, ou dans lequel on a fait fondre de l'alun.

Lorsque ces applications sont inefficaces, *Schmucker* conseille très-utilement l'extirpation, et la préfère à la ligature. *De Haën* a vu en effet ce dernier moyen produire les douleurs les plus graves, des serremens d'intestins et des spasmes mortels. Je me souviens cependant d'un cas où la ligature fut pratiquée avec succès.

Dans beaucoup de personnes, les hémorroïdes, pour me servir des propres expressions de *Frank*, ne proviennent pas tant d'un sang qui circule

avec peine dans le système de la veine porte par l'effet de quelque maladie abdominale, que du relâchement de la seule tunique intérieure de l'intestin, et d'une atonie particulière des veines qui rampent autour de l'anus. Ainsi, souvent il suffit d'extirper ces sortes de poches et la tunique intestinale pendante hors de l'anus, infiltrée ou calleuse, pour guérir radicalement, comme l'observe très-bien *Theden* (*Neue Bemerkungen und Erfahrungen*, th. I, s. 56-59), cette maladie des intestins.

L'abattement des forces, la pâleur du visage, la foiblesse et l'inégalité du pouls annoncent que le flux des hémorroïdes est trop considérable. La saiguée convient rarement alors : elle jette fréquemment les malades dans l'hydropisie de poitrine.

On arrête facilement l'hémorragie fournie par les vaisseaux externes, qui est d'ailleurs assez rare, avec le bol d'Arménie, qu'on étend sur du linge fin, après l'avoir fait fondre dans le vin rouge, ou avec du vinaigre dans lequel on trempe une éponge, ou enfin avec l'eau alumineuse (dissolution aqueuse du sulfate d'alumine) dont on imprègne des plumaceaux de charpie.

Si les vaisseaux qui donnent le sang sont profondément situés dans le rectum, après avoir nettoyé le ventre par un lavement simple, on fait

des injections avec la décoction de mille-feuille, ou celle des racines de bistorte, de tormentille, etc.

On recommande aussi, dans les mêmes vues, les lavemens et les demi-bains froids; mais je ne les conseille guère quand les malades sont épuisés, et qu'ils ont la peau froide.

Quelques médecins vantent les suppositoires composés de substances astringentes, comme l'écorce de grenade; mais les malades les supportent à peine, parce qu'ils causent beaucoup d'irritation; et d'ailleurs ils sont inutiles lorsque le mal est placé un peu haut dans l'intestin.

On peut essayer intérieurement, dans le flux excessif des hémorroïdes, la décoction de mille-feuille, qui calme d'une manière merveilleuse la colique hémorroïdale; mais si l'hémorragie est pressante, il faut recourir au quinquina, et quelquefois même à l'alun (sulfate d'alumine).

J'ai obtenu du vitriol de mars (sulfate de fer) les meilleurs effets dans le flux trop considérable des hémorroïdes, et dans les hémorragies de la matrice. On vante comme un bon remède contre les pertes utérines, pour apaiser le spasme qui les produit ordinairement, un tiers de grain d'ipécacuanha répété trois ou quatre fois par heure. *Baglivi*, médecin du premier mérite, mais qui s'est trop hâté peut-être de réduire en aphorismes les résultats de ses observations, avoit déjà

conseillé l'ipécacuanha pour arrêter les hémorragies. Je l'ai employé quelquefois avec succès ; mais, dans la plupart des cas, ce remède agissant avec trop de lenteur, j'étois obligé, sur-tout dans les hémorragies pressantes, de recourir au vitriol de mars.

L'opium ne convient pas, parce qu'il augmente l'orgasme des humeurs et la constipation, et qu'il est généralement nuisible lorsque les viscères du bas-ventre sont empâtés. Le seul cas où il paroisse avantageux est celui où l'on observe qu'un stimulus fixé sur les intestins produit le ténesme, excite le flux hémorroïdal et l'entretient.

Dans le flux immodéré des hémorroïdes qui dure depuis long-temps, et provient du relâchement des viscères, *Tralles* conseille l'usage longuement continué de la rhubarbe et les doux martiaux à petite dose.

Lorsque la limaille de fer resserre trop le ventre, et cause des anxiétés précordiales ou la cardialgie, le même *Tralles* conseille d'ajouter au fer le sucre et la crême de tartre (tartrite acidule de potasse).

Si la rhubarbe irrite les hémorroïdes, je donne l'extrait de mille-feuille avec la limaille de fer.

Pr. Extrait de mille-feuille, une once.
Limaille de fer non-rouillée, 2 gros.

Faites des pilules de trois grains.

On en prend depuis trois jusqu'à cinq, trois fois par jour.

Je me souviens que dans un flux excessif et invétéré des hémorroïdes avec cachexie et tendance à l'hydropisie, l'usage continué du bain de Pyrwartz produisit des effets admirables.

Comme les vaisseaux de la vessie communiquent avec les vaisseaux hémorroïdaux, les hémorroïdes sont quelquefois remplacées par un pissement de sang. Si les malades n'éprouvent que cette incommodité, ils ne doivent employer aucun remède pour la dissiper; il leur suffira d'éviter les aromatiques, les spiritueux et les diurétiques; mais lorsqu'ils se plaignent en même temps de douleur et d'ardeur au pubis, que le pouls est plein et dur, il faut les saigner, leur donner les émulsions et les laxatifs, comme le tamarin, la manne, etc.

On calme les douleurs que le malade éprouve en urinant avec la dissolution de gomme arabique dans l'eau, la mixture huileuse n°. 37, ou la décoction de salep n°. 38.

J'ai vu l'usage inconsidéré des astringens produire une inflammation et une suppuration mortelles.

L'observation suivante me paroît devoir trouver place ici. Un religieux éprouvoit souvent, depuis quelques années, un flux hémorroïdal

qui ne l'incommodoit point. Ayant fait un voyage pendant les jours caniculaires, et ayant bu plus de vin qu'il n'avoit coutume d'en boire, il éprouva tout-à-coup un pissement de sang que les fumigations et différens remèdes ne firent qu'augmenter. Enfin le malade eut recours à moi; je lui conseillai de s'asseoir sur une chaise percée, garnie d'un couvercle creux en bois, de manière qu'il pût recevoir sur l'anus et sur cette partie uniquement, par le moyen d'un trou pratiqué dans le milieu du couvercle, la vapeur qui s'élèveroit d'une certaine quantité d'eau chaude placée sous la chaise. Je lui ordonnai en même temps d'appliquer sur le pubis des linges trempés dans l'eau la plus froide qu'on pourroit trouver. Le malade ayant fait ces remèdes pendant deux jours, le pissement de sang s'arrêta, et les vaisseaux hémorroïdaux s'engorgèrent : on les ouvrit avec la lancette, et la santé ne tarda point à revenir.

Lorsque les urines sont supprimées par la présence des hémorroïdes, non-seulement il faut s'abstenir de tous les diurétiques ; mais l'usage même le plus modéré du nitre n'est pas sans inconvénient. A l'intérieur, les délayans et les adoucissans, tels que la décoction de guimauve; à l'extérieur, les bains, les demi-bains, les lavemens ou les fomentations émollientes, convien-

nent beaucoup mieux. Mais lorsque tous ces secours sont infructueux, les sangsues au périnée manquent rarement de soulager les malades.

Les personnes sujettes aux hémorroïdes doivent éviter les alimens secs et assaisonnés, et en général toutes les nourritures ou boissons capables de produire des selles abondantes et beaucoup de vents ; car les hémorroïdes ne proviennent quelquefois que d'une disposition habituelle aux flatuosités.

Il n'est pas moins nécessaire de favoriser l'insensible transpiration ; car l'impression du froid suffit souvent pour rappeler les hémorroïdes.

Il faut, en outre, éviter avec grand soin la constipation, et rien de mieux pour cela que les eaux de Sedlitz ou de Biline, prises à petites doses souvent réitérées. On ne doit point être arrêté par le scrupule de quelques médecins qui craignent que les sels neutres ne causent des fistules à l'anus.

La rhubarbe convient beaucoup moins que ces sels pour entretenir cette précieuse liberté du ventre, et j'ai observé, avec tous les bons praticiens, que cette racine prise pendant long-temps ne diminuoit point les vents et produisoit la constipation.

On doit avertir aussi les individus qui éprouvent des hémorroïdes, de ne point s'essuyer le

fondement avec du papier brouillard, mais bien plutôt avec une éponge imbibée d'eau froide.

L'équitation est extrêmement salutaire ; mais lorsque les hémorroïdes sont déjà douloureuses, les malades ne peuvent point la supporter, et d'ailleurs on doit craindre qu'elle ne cause l'inflammation.

De petites saignées et de doux purgatifs conviennent aux personnes qui ont éprouvé autrefois des hémorroïdes fluentes, dont elles ont été par la suite entièrement délivrées, pour prévenir les maladies plus graves qui les menacent.

CHAPITRE XIV.

De l'Arthritis (*).

L'ARTHRITIS et la goutte diffèrent, selon *Van-Swiëten*, en ce que la goutte n'attaque d'abord que les pieds, quoiqu'elle s'empare, quand elle est invétérée, de plusieurs articulations à-la-fois, et passe des unes aux autres; en ce qu'elle survient tout-à-coup, et que les premiers accès sont ordinairement assez courts; tandis que l'arthritis commence par une fièvre continue, dure plus long-temps, mais en général ne revient pas. L'on a vu en effet beaucoup de personnes qui avoient horriblement souffert de cette maladie, en être exemptes pour le reste de leur vie.

L'arthritis est avec fièvre ou sans fièvre; il est

(*) L'auteur décrit dans ce chapitre, sous le nom d'*arthritis*, une maladie qu'il distingue de la goutte et du rhumatisme. Les nosologistes les plus exacts que j'ai consultés sur cette distinction, ne l'admettent point. *Quarin* cependant ne poursuit point ici un être de raison; mais tout ce qu'il dit de l'*arthritis* convient parfaitement au rhumatisme aigu, au rhumatisme chronique, à la sciatique et aux douleurs des membres causées par la cachexie, le scorbut, etc.: l'erreur n'est donc que dans le mot. (*Note du Traducteur.*)

récent ou confirmé : on distingue aussi un arthritis vrai et un arthritis faux.

Dans le vrai, l'engorgement paroît après la douleur ; dans le faux, l'engorgement et la douleur surviennent en même temps.

L'arthritis aigu se change souvent en chronique.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher quel est le siége de l'arthritis, si cette maladie existe dans les ligamens et les capsules articulaires, comme le pensent *Boerhaave* et *Méad ;* ou bien dans la peau et les nerfs cutanés, comme le prétend *Haller.*

L'arthritis a beaucoup de rapport avec le rhumatisme, et ces deux maladies découlent quelquefois des mêmes sources. La suppression des dysenteries, de la transpiration insensible, des flux de sang ; la répercussion de la gale, l'abus des boissons spiritueuses, la dessiccation imprudente des cautères ou des vieux ulcères, les préparations de plomb, les vapeurs du mercure ou de l'arsenic produisent, selon les dispositions particulières des sujets, le rhumatisme ou l'arthritis.

Autre analogie : ces deux affections se dissipent encore par les mêmes espèces de crises, telles que des sueurs, des urines muqueuses, des flux de ventre, des ulcères, des furoncles, des pustules et d'autres exanthèmes.

Quoique le flux des hémorroïdes n'emporte point ces maladies, il ne laisse pas de les adoucir beaucoup.

La seule différence bien remarquable peut-être qui existe entre la goutte et le rhumatisme, c'est que ce dernier n'est ni héréditaire, ni contagieux, et qu'il ne prive point le membre ou l'articulation de toute sa mobilité.

L'arthritis avec fièvre, assez fréquent pendant les températures froides et humides, exige le même traitement que le rhumatisme (1).

Les douleurs lancinantes des membres, des cuisses, par exemple, ne suffisent pas seules pour caractériser la fièvre arthritique ou rhumatique; car souvent ces douleurs ne proviennent que de la saburre des premières voies, et l'on explique aisément leur origine par les anastomoses des nerfs abdominaux. Ces fièvres traitées, d'après ce faux diagnostic, par des saignées copieuses et des diaphorétiques, sans aucun évacuant, ne peuvent manquer de devenir longues ou dangereuses.

Une urine trouble, qui dépose un sédiment muqueux ou furfuracé, soulage l'arthritis fébrile; mais lorsque les malades rendent une quan-

---

(1) Voy. mon *Traité des fièvres et des inflammations*, c. XXIV, p. 415.

tité trop considérable d'urines pâles et aqueuses ; et qu'ils perdent leurs forces, il faut les fortifier promptement par le quinquina. Si ce remède ne réussit point, le camphre et les vésicatoires doivent être employés.

J'avois dit, dans mon Traité des fièvres, que je trouvois exhorbitante la dose de nitre prescrite par *Broklesby* dans cette maladie : j'ai eu le plaisir de voir mon assertion confirmée par une expérience de *Nicolaï*. Ce savant médecin ayant pris, toutes les heures, pendant quelque temps, une demi-dragme de nitre, sentit comme un froid glacial dans l'estomac, et éprouva que l'usage continué de ce sel affoiblissoit cet organe, et diminuoit l'appétit (1).

Dans l'arthritis sans fièvre, il faut évacuer d'abord les premières voies avec la magnésie de nitre ou le sel d'Epsom, et rechercher ensuite quelle est la cause qui a produit la maladie. Lorsque c'est une gale répercutée, on peut employer les fleurs de soufre (soufre sublimé), l'esprit de suie, la décoction de salsepareille ou les antimoniaux, et l'on choisit parmi ces différens remèdes ceux qui conviennent le mieux à la nature des symptômes et au temperament du malade. Dans l'arthritis causé par la bile noire, les sucs expri-

(1) *Recept. und Kurarten*, p. 582.

més du pissenlit, de l'oseille et du bécabunga (*voy.* notre form. n°. 39) sont fort salutaires. Si le corps surabonde en acides, on remplace l'oseille par le cresson de fontaine *(nasturtium aquaticum).* Il faut commencer par une petite dose, par celle de trois onces, par exemple, et l'on va peu à peu jusqu'à quatre ou cinq onces dans les vingt-quatre heures, si toutefois l'estomac n'en est point fatigué.

Le suc d'orange ajouté à ces sucs les rend plus agréables au goût, et plus supportables à l'estomac; mais je craindrois, en les délayant dans le petit-lait, que les forces digestives n'en fussent trop affoiblies.

Les conserves que l'on prescrit à la dose d'une ou de deux dragmes, toutes les trois ou quatre heures, me paroissent inutiles, attendu que le malade prend à peine de cette manière trois ou quatre gros du suc de ces plantes par jour.

Lorsque l'arthritis provient des acides, il faut donner le savon de Venise à grande dose, et le combiner avec les amers. Il est cependant bon d'observer que ce remède nuit aux personnes d'un tempérament sanguin.

Le savon d'Espagne ne paroît pas différer beaucoup du savon de Venise. Tous les savons en général conviennent dans la médecine, pourvu qu'on ait employé de la bonne huile pour les faire. Il faut rejeter celui que l'on prépare avec une

graisse vieille ou rancie, et que l'on reconnoît d'ailleurs facilement à son odeur et à son goût désagréables.

Si l'on fait le savon, au lieu de l'alkali, avec du borax, une partie de cette substance convertit, au rapport de *Spielmann* (1), deux parties d'huile en un savon superbe, qui se dissout facilement dans l'eau sans que le borax soit décomposé.

Un homme âgé de trente et quelques années, éprouvoit les douleurs lombaires et sciatiques les plus vives. Les applications, les adoucissans, les parégoriques ne l'avoient point soulagé. Je me rappelai qu'il avoit pris pendant long-temps de l'esprit de vitriol affoibli (acide sulfurique étendu dans une grande quantité d'eau), et je lui ordonnai la mixture suivante :

Pr. Huile d'amandes douces, une once et demie.
Sirop de guimauve, 2 onces.
Jaune d'œuf, quantité suffisante.

Après avoir bien broyé et incorporé toutes ces substances, ajoutez :

Eau commune, 10 onces.
Sel de tartre (carbonate de potasse), demi-gros.

A peine eût-il pris deux fois cette émulsion, que ses douleurs violentes disparurent.

---

(1) *Bergius*, *M. M.*, t. I, p. 15.

Lorsque l'arthritis provient d'une transpiration supprimée, qu'il n'est point accompagné d'un pouls plein et fort, on donne, si le mal est léger, la mixture d'*Hoffmann*, la poudre de *Dover* (*voy*. la form. nº. 40), et l'infusion de fleurs de sureau. Si le mal est grave, le camphre, les vésicatoires et les décoctions sudorifiques méritent la préférence.

L'arthritis est causé quelquefois par la chlorose et par la suppression des règles. Dans ce cas, ce sont les frictions, les savonneux, les amers, la myrrhe, quelquefois même les aloétiques et les bains de soufre qui conviennent.

Les eaux minérales qui contiennent du fer et du sel d'Epsom (sulfate de magnésie), produisent quelquefois ici des effets merveilleux.

Dans l'arthritis sans fièvre, l'infusion de germandrée est avantageuse. J'ai vu cependant quelques malades dont l'estomac ne pouvoit la supporter.

L'expérience m'a appris que l'extrait d'aconit est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer contre cette maladie. On commence par un demi-grain, et, si le mal est violent, par trois ou quatre grains, qu'on répète toutes les trois ou quatre heures. Si, outre cela, le pouls est foible et l'urine pâle, on combine avantageusement le camphre avec l'aconit.

Dans l'arthritis invétéré, on donne avec succès les fleurs de soufre (soufre sublimé) et l'antimoine, et l'on fait boire par-dessus au malade une grande quantité de la décoction de bardane.

Pr. Fleurs de soufre (soufre sublimé), 6 gros.
Antimoine cru (sulfure d'antimoine), 2 gros.
Sucre, une once.

Faites une poudre dont la dose est d'un demi-gros, deux ou trois fois par jour.

On peut présenter ce mélange sous une forme plus agréable aux personnes qui craignent les remèdes pulvérulens : on le réduit en tablettes.

Pr. Fleurs de soufre (soufre sublimé), 6 gros.
Antimoine (sulfure d'antimoine), 2 gros.
Sucre très-blanc, une once et demie.

Réduisez le tout en une poudre très-fine, et faites avec le sirop de kermès des tablettes du poids d'un demi-gros.

La dose de ces tablettes est d'un gros, trois ou quatre fois par jour.

On préfère les fleurs de soufre au soufre cru, parce que ce dernier excite quelquefois le ténesme et des tranchées violentes, lorsqu'il n'est pas parfaitement purgé des substances minérales qui se mêlent à lui.

Les malades qui ont éprouvé de fréquens accès d'arthritis, et dont la peau est habituellement pâle et sur-tout froide, ont souvent pris avec beaucoup de succès les pilules suivantes :

Pr. Fleurs de soufre, une once.
Résine de Gaïac, demi-once.
Antimoine cru, un gros et demi.

Faites des pilules de trois grains.

On en prend quatre et jusqu'à six, trois fois par jour.

Je ne connois point de remède plus avantageux dans l'arthritis chronique, que la décoction de salsepareille et d'antimoine.

Pr. Salsepareille, 4 onces.
Antimoine enfermé dans un nouet, 6 gros.

Faites bouillir dans onze livres d'eau jusqu'à réduction de moitié, et ajoutez :

Réglisse, une once.
Graines d'anis, 2 gros.

Faites infuser pendant un demi-quart-d'heure, et coulez.

La dose des substances qui entrent dans cette décoction et celle de la décoction même varient suivant la constitution des malades et la persévérance du mal.

Quelques personnes attribueront peu d'effica-

cité à ce remède, pensant que l'antimoine doit être neutralisé par le soufre ; mais ne peut-il pas résulter de ce mélange un troisième corps doué d'une action et d'une vertu spéciales dans la maladie que nous traitons?

Boerhaave regarde la décoction d'antimoine comme un remède inutile, parce que cette substance n'est pas dissoluble par nos humeurs : nous savons cependant que les chevaux engraissent par l'usage de ce minéral.

Et d'ailleurs nous avons obtenu dans notre hôpital les plus heureux effets, tant des poudres que de la décoction d'antimoine. Entre autres exemples que je pourrois citer ici pour confirmer les avantages de cette pratique, je me contenterai de rapporter l'observation d'un homme qui, ayant pris de l'arsenic, éprouvoit des douleurs arthritiques intolérables, avec fièvre lente, tophus dans les doigts des mains et des pieds, chute des cheveux, etc. Je lui fis prendre le lait, des poudres avec le soufre et l'antimoine, la décoction de salsepareille pendant un an, quelques bains tièdes, et à l'aide de ces remèdes, je parvins à le rétablir entièrement.

Pendant l'usage de l'antimoine, il faut éviter avec grand soin les acides, dans la crainte que la partie métallique ne se dissolve dans l'estomac, et ne cause des vomissemens et des tranchées.

On doit aussi avertir les malades de se bien vêtir en prenant les sudorifiques, parce que la matière qui est chariée à la peau produiroit des œdèmes ou d'autres enflures si elle ne trouvoit pas une libre issue.

Les mercuriaux, selon *Monro*, ne conviennent guère dans l'arthritis, à moins que les douleurs ne proviennent du virus vénérien, dont nous traiterons plus bas.

Il faudroit bien se garder de prendre pour vénériennes des douleurs arthritiques qui n'auroient d'autre rapport avec ces premières que d'augmenter pendant la nuit; car on observe aussi cette circonstance dans l'arthritis. Une femme d'un âge avancé, et qui n'avoit jamais eu aucun symptôme vénérien, éprouvoit, il y a six ans, les douleurs arthritiques les plus violentes, principalement la nuit. Le premier médecin qu'elle consulta lui ordonna d'abord le mercure doux (muriate mercuriel doux), et ensuite le sublimé (muriate de mercure corrosif). Cette méthode eut les effets les plus malheureux : les douleurs des membres devinrent insupportables; une petite fièvre lente survint, et des ulcères d'un mauvais aspect parurent aux pieds et au nez : c'est alors qu'on me fit appeler. J'ordonnai les fleurs de soufre, et la décoction de salsepareille avec le lait. Aussitôt les symptômes diminuèrent; mais comme la guéri-

son s'opéroit lentement, j'ajoutai l'antimoine aux remèdes ci-dessus, et bientôt la malade recouvra la santé la plus parfaite.

Les narcotiques rendent l'arthritis plus opiniâtre.

Dans l'arthritis avec fièvre, quoiqu'on ait saigné le malade auparavant, les opiatiques sont nuisibles. *Raulin*, après les premières saignées, donnoit le soir les narcotiques dans le rhumatisme; mais cette pratique, comme l'observe fort bien *Van-Swiëten* (1), n'a pas répondu aux souhaits de son auteur. Dans les individus fort sensibles, lorsqu'on craint que la violence des douleurs ne cause les convulsions, on peut se hasarder à donner l'opium, si les malades sont sans fièvre.

Quelques praticiens recommandent l'huile de térébenthine (huile volatile de térébenthine) dans l'arthritis.

Pr. Huile de térébenthine, 2 gros.
Miel, une once.

On en prend, matin et soir, la valeur de deux cuillerées à café.

Herz (2) rapporte que cette huile a réussi dans les sciatiques sans fièvre, mais non pas dans les

---

(1) Tome V, p. 668.
(2) *Briefe an aerzte*, II, Sammlung.

autres douleurs arthritiques. Il n'a jamais observé qu'elle ait causé un sentiment de douleur dans la partie affectée, ni qu'elle ait opéré comme diaphorétique.

Après que l'arthritis a disparu, si les malades éprouvent une grande foiblesse, ou sont baignés de sueurs abondantes, il faut employer la décoction de quinquina et les frictions.

On connoît aussi contre l'arthritis différens remèdes externes. Ainsi, dans les douleurs opiniâtres des lombes on soulage souvent les malades par l'application de sept ou huit ventouses sèches sur la partie affectée ou dans le voisinage.

J'avois déjà conseillé autrefois contre la sciatique l'application réitérée des vésicatoires sur la partie douloureuse (1). *Cotunni* a développé ensuite tous les avantages de cette pratique.

Quelques auteurs recommandent les topiques froids; mais *Piquer* (2) les défend, et avertit les jeunes médecins qu'ils peuvent répercuter le mal sur d'autres parties, ou causer des convulsions promptement mortelles.

Quoi qu'il en soit de cette défense de *Piquer*, je me souviens d'avoir souvent soulagé, par des fomentations à la glace, des malades qui se por-

---

(1) Εγτομια *noxia et utilia; Friburgi Brisgojæ*, 1751.

(2) Tome I, p. 105.

toient bien d'ailleurs, affectés de douleurs sciatiques sans fièvre, lesquelles avoient opiniâtrement résisté aux diaphorétiques et aux topiques chauds.

Lorsque ces applications rendoient les douleurs plus vives, je revenois bientôt aux fomentations chaudes.

J'ai obtenu les plus heureux effets d'un cataplasme composé de savon, d'arnica et de ciguë (*voy.* la form. n°. 41), dans l'arthritis, le rhumatisme et la pleurésie qui règnent pendant des températures froides et humides.

On vante aussi le moxa, qu'on employa autrefois avec succès à Augsbourg. C'est le coton d'une espèce d'armoise qu'on roule en petits cônes, et que l'on fait brûler lentement sur la partie malade. Si l'on en croit *Purmann* et *Van-Swiéten*, le moxa ne cause pas une bien vive douleur. Avant que de l'appliquer, il faut nettoyer et raser la peau.

Il nuit cependant lorsque la partie est rouge et enflammée; mais lorsque les douleurs sont profondes, il peut être avantageux pour dissiper les humeurs froides et séreuses. Toutes choses bien considérées, je crois, avec *Olaus-Borrichius*, que l'ustion par le moxa n'est pas plus efficace contre le rhumatisme que le vésicatoire ordinaire.

Lorsque les douleurs arthritiques ont disparu,

on conseille la grappe de raisin appliquée sous forme de bain sec ou de cataplasme, pour redonner aux parties le ton qu'elles ont perdu. Ces applications sont sur-tout convenables lorsqu'une enflure oedémateuse s'est emparée des parties qu'occupoit la douleur auparavant; mais il faut employer les rafles fournies par des raisins doux, et non point celles des raisins âcres et verts.

Ensuite, pour prévenir le retour du mal, un long usage des bains de soufre, par exemple, de ceux de Bade, est nécessaire aux malades, et sur-tout à ceux qui sont exposés aux intempéries de l'air.

Le bain qu'on appelle *frauenbaad* est fort efficace, et contient plus de soufre que tous les autres, au rapport de *Braun* (1).

Ces bains de soufre ne sont pas moins avantageux contre la paralysie qui persiste après la guérison de l'arthritis.

L'électricité a réussi quelquefois dans les mêmes cas. On reconnoît qu'elle est avantageuse lorsque le malade éprouve une sueur abondante, une chaleur extraordinaire, et que la commotion de la partie affectée produit bientôt un soulagement général.

J'ai souvent remarqué avec surprise que des pau-

(1) *Transact. philos.*, 1670.

vres qui gagnent leur vie à soutenir des paralytiques dans le bain, se baignent de cette manière deux cents fois par an sans éprouver le moindre accident.

Les personnes sujettes aux affections arthritiques et rhumatismales doivent prendre en automne, et de fort bonne heure, les habits d'hiver; car dans cette saison, comme le dit *Celse* (1), la chaleur ne règne que dans le milieu du jour, tandis que les nuits, les matinées et les soirées sont très-fraîches. *Hippocrate* donnoit le même conseil, quoiqu'il exerçât la médecine dans un climat chaud.

On prévient souvent les fréquens retours de l'arthritis en portant contre la chair une camisole de flanelle.

Quelques personnes se garantissent de cette maladie par les bains froids; tandis que d'autres se trouvent très-mal de ces bains. Des observations récentes nous apprennent que, quoique les habitans de l'Amérique septentrionale baignent souvent leurs enfans dans l'eau froide, beaucoup d'adultes ne laissent pas de périr de maladies inflammatoires, contractées par les vicissitudes de l'air (2).

---

(1) L. II. c. I.

(2) *Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs, etc.*

CHAPITRE XV.

De la Goutte.

Beaucoup d'auteurs, comme *Cullen* (1), attribuent la goutte au grand usage des acides et des substances acescentes. *Van-Swiéten* n'est pas entièrement de cet avis, quoiqu'il convienne que les vins acides peuvent la produire quelquefois.

Le célèbre *Linné* pense que si les paysans suédois ne sont pas sujets à la goutte, cela vient de ce qu'ils ne boivent point de vin, mais seulement de la bière. Cette observation est pourtant contraire à ce que nous remarquons tous les jours dans nos pays, que les paysans et les gens du peuple, qui se gorgent si souvent de vins acides, sont rarement atteints de la goutte. Le même *Linné* dit aussi que les grains, de quelque nature qu'ils soient, ne fatiguent point les goutteux, et cependant ils tournent facilement à l'aigre.

Il est plus vraisemblable de chercher les causes de la goutte dans les excès de table, la vie sédentaire, l'abus des plaisirs vénériens, et les contentions trop fortes de l'esprit. Les sots, en général, ne sont pas sujets à cette maladie.

---

(1) Page 211.

Quant aux causes premières de la goutte, elles me sont absolument cachées, et mon ignorance est telle à cet égard, que j'ai connu deux frères nés d'un père goutteux, dont l'un éprouvoit les attaques les plus terribles de cette maladie, quoiqu'il vécût avec la plus grande sobriété; tandis que l'autre, exposé à toutes les injures de l'air, et fort adonné au vin et aux femmes, en avoit toujours été exempt.

Cette maladie a quelque chose de contagieux, et rien ne le prouve mieux que ce qui arrive aux chiens qui couchent avec des goutteux ou qui lèchent leurs pieds.

Les femmes ne sont pas trop sujettes à la goutte, non plus que les hommes secs et maigres.

Les jeunes gens en guérissent plus facilement que les vieillards; mais ils parviennent rarement à un âge avancé.

Si les douleurs sont constantes, elles présagent aux vieillards une longue carrière.

La goutte attaque rarement les personnes qui suent ou qui urinent beaucoup.

La sueur modère la violence du mal; cependant, au rapport de *Klein*, on n'est point soulagé par cette sueur forcée qu'exprime de la peau l'atrocité des douleurs.

Nieuhoff, qui a voyagé au Japon, ne mérite aucune confiance lorsqu'il dit que les habitans de

cette île ne connoissent point les maladies goutteuses, parce qu'ils prennent beaucoup de thé. Comment concilier en effet ce témoignage avec celui de *Kæmpfer,* qui décrit la méthode qu'emploient les Japonais pour brûler, par le moxa, les parties affectées du rhumatisme et de la goutte?

Les goutteux périssent d'hydropisie ou d'apoplexie.

Les vieillards sujets à la goutte doivent s'interdire les plaisirs vénériens; car *Ludwig* en a connu qui, pour s'être mariés et avoir fait des excès conjugaux, ont contracté des maladies graves, et ont éprouvé des accès de goutte promptement mortels.

Comme l'on ne connoît encore aucun remède pour guérir la goutte, nous avons peu de choses à dire sur le traitement de cette maladie.

La saignée doit être pratiquée très-rarement, quoique les veines soient enflées et que le pouls paroisse plein.

Cependant cette règle est susceptible d'une exception pour les individus sanguins, et dont les forces sont en bon état. J'ai observé en effet dans ces malades que les sangsues appliquées sur l'endroit affecté dissipoient promptement la douleur.

Lorsque le malade a fait des excès de table,

qu'il a la langue sale et beaucoup de chaleur, il convient de l'évacuer légèrement avec des sels neutres et le rob de sureau, quoique *Sydenham* condamné l'usage des cathartiques même les plus doux (*).

Les sudorifiques administrés dès l'invasion du mal nuisent sur-tout aux personnes sanguines, et d'ailleurs l'on a observé aussi que des sueurs trop fortes rendent quelquefois les douleurs goutteuses insupportables. Dans l'intervalle même des accès, les sudorifiques ne sont pas sans inconvénient, et quand la nature n'est pas disposée à leur action, ils excitent quelquefois des paroxysmes très-violens.

Les opiatiques sont nuisibles, à moins que les

(*) Il est vrai que *Sydenham*, dans son Traité de la Goutte, défend aux goutteux toutes les purgations quelconques, même les plus douces, non-seulement dans l'accès ou à la fin, mais encore dans l'intervalle des accès, et lorsqu'on ne cherche qu'à en prévenir le retour. Cet estimable auteur, aussi honnête homme que grand médecin, se rétracta par la suite, comme on peut le voir dans son chapitre du pissement de sang, où il dit en termes positifs que les purgatifs sont utiles et même nécessaires dans la goutte, lorsque cette maladie est accompagnée d'hématurie. *Boerhaave* conseilloit aussi aux goutteux les purgatifs, et principalement ceux qu'on appelle *hydragogues*. Des expériences faites dans ces derniers temps par *François de Tavares*,

malades avancés en âge, et fort sujets à la goutte; ne soient tellement irritables qu'on ait à craindre pour eux les convulsions; ou à moins que l'intensité des accès ne soit un peu diminuée, et que les douleurs revenant par intervalles ne causent une insomnie prolongée. On enveloppe avec avantage la partie souffrante dans un morceau de drap, seule application qu'on puisse se permettre; car celle des répercussifs et des anodins produit souvent des métastases mortelles; celle des substances âcres cause la roideur, l'immobilité ou l'inflammation; et les émolliens ne sont pas moins contraires, parce qu'en relâchant trop les parties affectées, ils prolongent la durée de la tumeur, et en favorisent le retour.

---

premier médecin de la reine de Portugal, prouvent qu'on peut arrêter dans son invasion un paroxysme même violent de goutte, en donnant d'abord au malade un purgatif très-actif, et, immédiatement après l'effet, des doses de quinquina aussi fortes et aussi rapprochées qu'on les donneroit pour prévenir un accès de fièvre pernicieuse. Cette nouvelle méthode de traiter la goutte étant fondée, non sur une vaine théorie, mais sur les faits et les observations les mieux constatés, mérite toute l'attention des médecins. On peut lire les détails de cette pratique dans les Annales de Littérature médicale étrangère, rédigées à Gand par le docteur *Kluiskens*. *Voy.* les cahiers de janvier et de février, ann. 1806. (*Note du Traducteur.*)

Heister (1) rapporte qu'une personne, pour avoir trempé les pieds dans l'eau froide, éprouva d'abord la goutte, qui fut suivie des symptômes les plus graves, et enfin de la mort même.

Lorsque l'accès est passé, si les articulations restent engorgées, les frictions sont avantageuses.

Les nodus et les tophus qui ne sont pas fort anciens, cèdent quelquefois à une lessive alkaline qu'on affoiblit assez pour qu'elle ne puisse point corroder les parties sur lesquelles on l'applique.

On vante le quassia dans la goutte; mais de nombreuses observations m'ont appris qu'on peut lui substituer, avec le même avantage, la gentiane dans toutes les maladies où l'on emploie cette substance exotique d'ailleurs fort chère.

On dit aussi que l'ail a eu de bons effets; mais j'ai trouvé, comme *Spielmann*, qu'il étoit inutile.

Je n'ai pas observé non plus que l'usage longtemps continué du pareira-brava, dont on célébroit tant autrefois les vertus, ait soulagé les goutteux. Voici ce que *Boerhaave* dit de ce remède (2): le pareira-brava est peu efficace; on le

---

(1) *De aquæ laudibus nimium suspectis; Helmstadii*, 1745.

(2) *Epist. ad Bassandum Francisci I, archiatrum*, p. 166.

vante beaucoup, d'où vient cela? c'est que cette plante est rare. Elle est recommandée par ces médecins sans talens qui, toujours occupés de niaiseries, recherchent avec empressement un remède après la prescription duquel on puisse dire qu'ils n'ont rien négligé pour guérir le malade.

Parmi les remèdes anti-goutteux les plus célèbres, on ne doit pas oublier la fameuse poudre du duc de *Portland*, qui étoit composée des racines d'aristoloche et de gentiane, des sommités de germandrée et d'ivette, mêlées à parties égales : la dose étoit d'une dragme à prendre dans la matinée. La racine d'aristoloche longue soulage en effet la goutte; mais, d'après l'observation de *Boerhaave*, elle abrège ordinairement la vie de ceux qui en font usage (1). *Cœlius-Aurélianus* a vu des goutteux qui prenoient beaucoup d'amers, périr d'apoplexie; et le célèbre *Cullen* rapporte que de cent personnes qui employèrent la poudre du duc de *Portland*, quatre-vingt-dix moururent dans l'espace d'un ou de deux ans, et la plupart d'apoplexie.

Beaucoup de médecins qui pensent que les matières de la goutte et du calcul sont les mêmes (et l'on observe en effet que ces deux affections

---

(1) *Epist. ad Bassand.*, p. 71.

existent souvent ensemble, ou se remplacent l'une par l'autre), recommandent l'eau de chaux. J'ai employé aussi ce remède, et le succès n'a pas répondu à mon attente.

On vantoit, il y a quelques années, comme un spécifique contre la goutte, la dissolution de résine de gaïac dans le tafia : la dose est d'une cuillerée tous les matins à jeun, et l'on boit un bouillon de lait par-dessus. Mais, outre que les spiritueux ne conviennent point aux goutteux jeunes et sanguins, quelques personnes sont fort incommodées par ce remède.

Le régime sévère, comme le remarque *Grunner*, et l'exercice recommandé par *Emérigon*, qui publia ce prétendu spécifique, sont peut-être plus avantageux que le gaïac lui-même, dont on vante, depuis plusieurs siècles, les merveilleux effets.

L'esprit-de-vin rectifié (alkool de vin rectifié), peut être substitué au tafia.

J'ai traité un grand nombre de goutteux affectés de nodus, lesquels ayant employé les remèdes ci-après, ont été entièrement délivrés de leurs accès pour quelques années, ou n'en ont éprouvé que de fort légers.

Je fais prendre à ceux qui sont d'un tempérament chaud, dans le printemps et dans l'automne, pendant deux ou trois semaines, une once ou deux de rob de sureau par jour, et je

leur prescris pour le reste de l'année, les mois d'été exceptés, les fleurs de soufre tous les jours, depuis quinze jusqu'à vingt-cinq grains. Pour les goutteux d'une constitution froide, ils prennent des poudres composées avec le soufre et l'antimoine (sulfure d'antimoine). Quant à ceux qui ont beaucoup d'embonpoint, je leur ordonne des pilules avec la résine de gaïac, l'antimoine et les fleurs de soufre (soufre sublimé), leur conseillant, en outre, des frictions avec une brosse fine.

Warner proscrit les fleurs de soufre, parce qu'elles relâchent les premières voies : je n'ai cependant jamais vu qu'elles aient fait aucun mal.

Il ne faut pas craindre non plus que l'antimoine produise, comme le prétend *Tronchin*, la colique des peintres. Nous avons, *Strack* et moi, observé le contraire.

La matière de la goutte, lorsqu'elle se répercute, cause des symptômes fort dangereux. Si elle se jette sur l'estomac, elle produit des anxiétés, la cardialgie et le vomissement ; si c'est le poumon qu'elle affecte, un catarrhe suffocant ou l'asthme en sont la suite ; enfin l'on a à craindre l'apoplexie ou la paralysie lorsque cette humeur se porte à la tête.

Quelques observations nous apprennent que des goutteux ayant vomi un acide clair, aqueux,

verdâtre, et aussi âcre que l'acide minéral le plus concentré, ont été délivrés tout-à-coup. Je ne crois pas, malgré cela, qu'aucun médecin, quelque dépourvu d'expérience qu'on puisse le supposer, ose faire vomir un malade affecté d'une goutte remontée. Les purgatifs même, à moins que le malade n'ait mangé avec excès, ne conviennent pas, malgré les rapports et les anxiétés précordiales, et quoique *Lieutaud* assure ne connoître rien de plus efficace que ces évacuans pour rappeler la goutte à son siége ordinaire. Hors le cas bien constaté d'une indigestion, il faut recourir aux spiritueux, au camphre, au musc, au vin de Tokai ou d'Espagne, etc.

Si la goutte, avant sa répercussion, existoit aux pieds, on appliquera sur ces parties de la poix de Bourgogne ou des vésicatoires.

Si elle s'est fixée dans l'estomac, ou si le goutteux, naturellement fort sensible, éprouve des douleurs atroces, on donnera l'opium, mais prudemment et avec modération.

Dans le catarrhe suffocant des vieillards, produit par la goutte remontée dans la poitrine, il faut appliquer des vésicatoires aux cuisses ou entre les deux épaules, et donner intérieurement la gomme ammoniaque, l'esprit de sel ammoniac (ammoniaque) et le camphre.

Dans la cardialgie, on couvrira le creux de

l'estomac d'un écusson composé de substances stomachiques et aromatiques.

S'il survient une diarrhée pendant l'accès de goutte, et que d'ailleurs tout aille bien, on doit la négliger; mais si les forces s'affoiblissent, et que d'autres symptômes fâcheux se manifestent, il faut l'arrêter sans délai; car elle peut causer une mort prompte.

C'est avec raison qu'on recommande une diète légère aux goutteux. Rien ne prouve mieux tous les avantages de la frugalité que l'exemple de ces riches qui, étant tombés dans l'indigence, et ayant vécu sobrement, ont cessé d'être sujets à la goutte, mais qui n'ont pas tardé d'en être attaqués de nouveau lorsque, recouvrant leur fortune, ils ont repris leur premier train de vie. Au reste, dans la détermination précise du régime, il faut avoir égard à l'habitude, à l'âge et à l'état des forces.

J'ai permis quelquefois avec succès aux malades aguerris par une longue habitude de la goutte, de boire du vin lorsque l'intensité du mal diminuoit un peu. Dans aucun cas cependant il ne faut point qu'une nourriture abondante remplace tout-à-coup un régime sévère, parce que ce changement subit pourroit rappeler l'accès.

La diète blanche n'est guère convenable, at-

tendu que le lait, comme nous l'apprend *Haller* (1), affoiblit les adultes, et qu'il ne sauroit faire du bien aux individus qui boivent beaucoup de vin, ou qui ont la fibre molle et lâche. *Zimmermann* (2) dit que le régime du lait ne convient pas davantage aux malades qui sont sujets aux spasmes ou aux langueurs d'estomac.

Quelquefois l'usage du lait apaise pour un temps les douleurs de goutte; mais elles reviennent bientôt plus violentes, et laissent une foiblesse des pieds qui ne se dissipe plus. On pourroit donc conseiller le lait aux jeunes goutteux seulement, et à ceux qui n'ont encore eu qu'un petit nombre d'accès.

Quelques auteurs recommandent les poissons dans cette maladie; mais j'ai connu beaucoup de chartreux qui éprouvoient les plus violens accès de goutte, quoique, d'après la règle de leur ordre, ils ne mangeassent jamais de viande.

Il faut lire ce qu'a écrit sur la goutte le célèbre *Cullen*.

---

(1) Tome II, part. II, p. 143.

(2) *Von der erfahrung*, part. II, p. 264.

CHAPITRE XVI.

Des maladies Vénériennes.

La blennorrhagie qui revient souvent est en général moins douloureuse, mais plus difficile à guérir.

Cette affection est d'autant plus rebelle qu'elle est placée plus près du col de la vessie: lorsqu'elle a son siége dans la prostate et surtout dans les vésicules séminales, elle est ordinairement incurable.

Si le malade se plaint d'une vive douleur, ou s'il a beaucoup de fièvre, il faut employer la saignée, les cataplasmes, les fomentations émollientes, et les remèdes adoucissans, tels que les émulsions et la décoction de guimauve aiguisée avec un peu de nitre.

Dans l'année 1753, temps où l'on ne connoissoit point encore ici la méthode anti-phlogistique, j'ai guéri en peu de jours une blennorrhagie accompagnée de douleurs considérables, par une décoction de guimauve nitrée, dont le malade buvoit une si grande quantité, que, dans l'espace de vingt-quatre heures, il prit huit livres de cette décoction et demi-once de nitre.

Cependant ce sel doit être employé avec prudence dans cette maladie: si on le donne à trop

grande dose, comme je l'ai fait dans l'exemple ci-dessus, ou si on ne tempère pas assez son activité par les adoucissans, il peut irriter et causer même le pissement de sang, comme *Tode* l'a observé. C'est pourquoi lorsque le malade éprouve une strangurie considérable, ou lorsqu'il ressent de vives douleurs en urinant, il faut renoncer entièrement au nitre, et n'employer que les adoucissans, tels que la racine de salep ou de guimauve, la gomme arabique, etc.

On peut placer parmi ces remèdes de légers évacuans, comme l'eau d'angélique, non pour purger beaucoup, mais seulement pour entretenir la liberté du ventre. Les purgatifs mercuriels, ou les drastiques, comme la scammonée, ne conviennent cependant point; on évitera aussi les spiritueux et les stimulans, et même on interdira au malade un exercice trop considérable.

Dans cette période de la blennorrhagie, j'ai vu des accidens fâcheux produits par les balsamiques.

Lorsque, dans un état plus avancé de la maladie, l'ulcération du canal est jointe à la blennorrhagie, les mercuriaux deviennent quelquefois indispensables. Il y a plus, lorsque les remèdes internes sont infructueux, il faut employer des injections mucilagineuses avec les mercuriaux les plus doux.

Quand les malades affoiblis et fort irritables

éprouvent un écoulement copieux de matière limpide, avec des douleurs aiguës et un pouls fréquent, *Swédiaur* conseille le quinquina, avec ou sans opium, suivant la diversité des symptômes. Quelquefois même il prescrit l'opium avec des lavemens émolliens pour calmer les érections fréquentes et douloureuses.

Il faut examiner avec soin dans ces cas s'il reste encore de l'inflammation ; car s'il en restoit, l'usage du quinquina ne seroit pas sans danger (*).

Ces malades fort irritables se trouveroient peut-être mieux d'une décoction de salep ou d'une émulsion avec le laudanum prise intérieurement,

---

(*) Quelques médecins plus hardis que notre auteur ont fait un précepte de l'emploi du quinquina dans les inflammations vénériennes. *Hunter*, *Nisbet*, *Swédiaur* parlent vaguement de l'utilité du quinquina dans ces cas ; mais *George-Fordyce* dit de la manière la plus positive que cette écorce est le meilleur remède qu'il connoisse pour arrêter l'inflammation des blennorrhagies, des phimosis, des paraphimosis et des ulcères vénériens, sur-tout dans les sujets foibles, irritables et nerveux. *Voyez* le précis de cet auteur sur les maladies vénériennes, traduit par le docteur *Fouquet*, professeur à Montpellier, et augmenté de notes par le docteur *Villars*, aujourd'hui professeur à l'école spéciale de médecine de Strasbourg ; Grenoble, 1791. L'auteur anglais prescrit, lorsque l'inflammation est considérable, une once de quinquina toutes les vingt-quatre heures, et il réduit cette dose à trois gros par jour lors-

que des lavemens avec l'opium conseillés par le médecin anglais.

On vante beaucoup les émulsions camphrées pour calmer les érections fréquentes. La seule émulsion simple, à grande dose, suffiroit peut-être pour cela.

Beaucoup de personnes croient que, pour obtenir une guérison parfaite, il faut que la matière de l'écoulement devienne blanche : quelquefois cependant elle continue d'être jaune jusqu'à la fin du traitement.

Si les malades affectés de blennorrhagie n'éprouvent plus ni difficulté d'uriner, ni chaleur dans le

---

que les accidens inflammatoires diminuent. Le traducteur de *Fordyce* paroît partisan de cette méthode, et M. *Villars* dit en avoir vu les heureux effets sur quatre soldats vigoureux atteints de phimosis et de paraphimosis douloureux, dont deux étoient très-récens. La résolution fut faite au bout de trois jours, et les malades n'éprouvèrent de cette écorce aucun accident, aucun malaise d'estomac, aucun dérangement du pouls ou de la constitution. L'observation a donc prononcé en faveur du quinquina dans les inflammations vénériennes; mais il sera toujours vrai de dire que ces inflammations ne sont point exquises, et qu'on doit plutôt les considérer comme des congestions ou fluxions sanguines déterminées par un état spasmodique. Dès-lors l'emploi du quinquina, de l'opium, ou mieux encore du quinquina et de l'opium combinés ensemble, n'a plus rien qui doive nous étonner. (*Note du Traducteur.*)

canal de l'urètre, ni érections douloureuses; si l'écoulement diminue, et si la matière est plus consistante, des pilules avec la gomme arabique, le mastic et un peu de térébenthine cuite ou de baume de Copahu (*voy.* la form. n°. 42) sont fort avantageuses.

Si la blennorrhagie qui provient de relâchement persiste malgré ces remèdes, et l'on reconnoît que l'écoulement n'est plus entretenu que par la foiblesse lorsque le malade ne souffre point par la compression du canal de l'urètre, l'introduction d'un stylet, ou le passage des dernières gouttes de l'urine, on emploiera avec succès les pilules ci-dessus, rendues plus astringentes par l'extrait de tormentille, ou des poudres composées de cet extrait et de celui de mars (extrait de tartrite de fer) (*).

(*) J'ai quelquefois employé, et toujours sans succès, les différentes formules astringentes que donne ici notre auteur. Voici un opiat que j'ai adopté depuis long-temps dans ma pratique, et qui manque rarement d'arrêter le flux des blennorrhagies devenu chronique et habituel : ce sera la seule formule que je me permettrai d'ajouter à un ouvrage déjà trop surchargé de prescriptions et de recettes.

Pr. Conserves de roses rouges,	quatre onces.
Sang-dragon,	demi-once.
Mercure doux (muriate mercuriel doux),	une dragme.
Baume de Copahu,	une once.

Mêlez.

La dose est d'un demi-gros deux fois par jour : on peut aller

Lorsque ces remèdes ne produisent point l'effet désiré, on peut recourir aux injections astringentes, qu'on fait avec la décoction de quinquina ou celle de tormentille.

Si l'on a recours aux bougies, il faut avoir l'attention de n'en point employer d'abord de trop grosses, et de ne pas les laisser long-temps dans le canal.

On ne doit jamais employer les injections de plomb. J'ai connu quelques malades qui, en ayant fait usage, ont souffert des tranchées violentes et des douleurs considérables dans les membres. Ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que des médecins, trompés par la coexistence de ces douleurs avec une maladie syphilitique, les prennent quelquefois pour vénériennes, et conseillent le mercure à grande dose. Des affections nerveuses incurables ou des consomptions mortelles sont ordinairement les résultats de cette méprise.

Il existe aussi une blennorrhagie sèche dans laquelle les parois de l'urètre tendent pour ainsi dire à se coller, et qui cause aux malades des douleurs affreuses quand ils veulent uriner. On calme

---

jusqu'à deux scrupules pour les personnes robustes. L'usage de l'eau ferrée, coupée avec un quart ou une moitié de bon vin, aux principaux repas, seconde parfaitement bien les effets de ce remède. (*Note du Traducteur.*)

ce symptôme en pressant le canal et en faisant sortir le mucus qu'il contient. Les injections émollientes et mucilagineuses sont ici fort avantageuses.

La suppression totale des urines est un accident grave; si elle provient du reste de l'engorgement que les glandes du canal ont éprouvé, et qui n'a été qu'imparfaitement dissipé, l'usage des bougies ou d'une corde à boyau le diminue, en exerçant sur les parties qui font obstacle une sorte de compression mécanique. Ces corps étrangers ne sont pas moins convenables lorsque le diamètre du canal est rétréci par des rides ou l'épaississement de ses membranes. Des frictions mercurielles sur la partie affectée secondent souvent le bon effet des bougies.

Quelques médecins conseillent dans les blennorrhagies invétérées l'usage intérieur de la teinture de cantharides (alkool résineux de cantharides), ou les injections d'huile de térébenthine (huile volatile de térébenthine). Ils cherchent par-là sans doute à produire une nouvelle inflammation qui resserre la membrane relâchée du canal. Cependant ces stimulans actifs, et sur-tout la teinture de cantharides, quoique administrés prudemment, produisent quelquefois des douleurs violentes et les symptômes les plus graves (*).

(*) Il est des écoulemens si opiniâtres, et qui sont accompagnés d'un si grand relâchement du canal de l'urètre,

Le phimosis, qu'en général l'on guérit assez facilement par les bains, les fomentations émollientes ou discussives, et l'introduction de la charpie ou de l'éponge préparée dans le prépuce, exige rarement l'incision latérale ; cette opération, d'ailleurs, ne produit pas toujours l'effet qu'on en attend : il faut donc la réserver pour les circonstances les plus graves de cette maladie, ou pour les phimosis squirreux.

---

que les astringens ordinaires, et même l'opiat que j'ai indiqué, deviennent insuffisans. Un médecin plein d'honneur est autorisé alors, pour guérir le malade, à employer avec prudence des remèdes violens capables de produire une légère inflammation de la membrane de l'urètre. Parmi ces remèdes, les injections avec les vins les plus spiritueux et l'usage intérieur des cantharides tiennent le premier rang. Les injections sont rarement avantageuses, parce qu'il n'est pas facile de les bien faire, et que, parcourant une membrane étendue, tortueuse et couverte de plis, elles atteignent difficilement toutes les parties de cette surface qui peuvent être le siége de la blennorrhagie. Les cantharides, au contraire, prises intérieurement, me paroissent préférables par l'action égale qu'elles exercent sur les voies urinaires. On trouve dans l'ouvrage de *Mead* qui a pour titre : *Monita et præcepta medica cum annotationibus Wintringham*, p. 136, une teinture de cantharides et de différentes gommes dont cet habile praticien vante les merveilleux effets pour arrêter les écoulemens les plus opiniâtres du canal de l'urètre. Je n'ai pas assez souvent

Les condylomes sont le partage des malades chez lesquels l'affection vénérienne est le plus profondément enracinée. Celles de ces excroissances qui sont petites ou de nature fongueuses, cèdent facilement à l'eau de chaux ou à l'alun (sulfate d'alumine).

Celles qui participent de la nature des verrues exigent une plus grande quantité d'alun, ou une

---

employé cette préparation pour confirmer la haute idée qu'en donne son auteur ; mais je puis assurer, d'après ce que j'en ai vu, qu'elle ne cause aucun accident : il est vrai que je commence toujours par une dose plus foible que celle qui est indiquée par le médecin de Londres, et que je l'augmente graduellement selon les effets. Quand on ordonne de pareilles substances, il faut visiter souvent les malades et leur administrer soi-même les remèdes ; et alors, s'il survient une strangurie, des érections de la verge, des douleurs dans le canal, etc., symptômes non-seulement inévitables, mais encore nécessaires jusqu'à un certain point, on en arrête bientôt les progrès en faisant cesser l'usage d'un médicament trop actif, et en prescrivant des mucilagineux, des délayans, des bains, et sur-tout les émulsions camphrées. Pour faire ici ma profession de foi sur les remèdes tirés des poisons, je dirai qu'il y a dans la nature peu de poisons absolus, et qu'un grand nombre de substances justement réputées pour vénéneuses, peuvent se transformer en des remèdes héroïques quand elles sont employées par un médecin prudent et judicieux. (*Note du Traducteur.*)

dissolution de mercure dans l'acide nitrique, ou même l'application du sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif): les plus considérables ne peuvent souvent être détruites que par l'instrument tranchant.

Lorsque les condylomes repullulent après avoir été emportés, il faut en bassiner la racine avec une décoction de bistorte ou de tormentille.

La poudre de sabine dont on les saupoudre n'est guère propre à les flétrir.

Dans les bubons, lorsque le malade a trop de force, il faut l'affoiblir, et l'on emploie le traitement anti-phlogistique. Une mixture avec les sels neutres et le rob de sureau purge doucement et d'une manière avantageuse; mais lorsque le pouls est foible, que la fièvre est à peine sensible, et que le malade n'éprouve presque point de douleur, on peut lui permettre des alimens. Le quinquina même et le vin rouge conviennent alors pour relever ses forces.

Si le bubon n'étant point enflammé offre une circonférence dure et comme calleuse, on cherchera à le résoudre en le frottant deux ou trois fois par jour avec quatre ou cinq grains de calomel (muriate de mercure doux sublimé), délayé dans la salive. Après la friction, on recouvre la tumeur avec un emplâtre de ciguë et de gomme ammoniaque. Le même traitement convient en-

core lorsqu'après la suppuration du bubon, sa circonférence reste dure et rénitente.

Il faut s'abstenir, autant qu'on le peut, d'ouvrir les bubons, soit avec le bistouri, soit avec la pierre à cautère (potasse ou soude concrète); car l'on a observé que ceux qui s'ouvrent d'eux-mêmes se cicatrisent plus tôt et plus heureusement.

Il faut s'abstenir encore de tamponer les bubons avec des plumaceaux de charpie ou des bourdonnets; car cette compression rend calleux les bords de la plaie, et la change en un ulcère de mauvaise nature.

Lorsque le bubon ulcéré fournit une suppuration ichoreuse, et qu'en même temps les forces sont très-abattues, les mercuriaux sont nuisibles; mais les substances nourrissantes, la décoction de quinquina avec le lait, ou celle d'antimoine (sulfure d'antimoine) et de salsepareille, sont fort convenables.

Sur un nombre très-considérable de vénériens que nous avons eus pendant un an et demi à l'hôpital général, je n'ai observé que deux bubons gangreneux.

On ne peut rien employer de plus utile dans ce cas, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, que le quinquina, et le camphre dissous dans le vinaigre anti-septique.

Dans les engorgemens vénériens des testicules,

outre les bains, les vapeurs, les lavemens réitérés, on couvre avec avantage les parties naturelles de cataplasmes émolliens, et l'on fait porter au malade des suspensoirs. Les frictions locales conviennent rarement, à moins que les cordons spermatiques ne soient fort engorgés.

Lorsque les testicules sont tuméfiés, et que leur gonflement résiste à tous les remèdes, quelques auteurs conseillent d'inoculer la blennorrhagie : cette pratique, dans l'état d'inflammation, et si le testicule étoit encore douloureux, seroit infiniment nuisible.

J'ai connu deux malades affectés d'une induration considérable aux testicules ; ils avoient eu auparavant une blennorrhagie qu'on s'étoit hâté de supprimer par des remèdes balsamiques et astringens. Ayant contracté une seconde fois cette maladie, les émolliens, un traitement méthodique de la blennorrhagie, et l'usage soit interne, soit externe du mercure, les guérirent parfaitement.

La poudre suivante, donnée deux, trois ou quatre fois par jour, a produit d'heureux effets contre les ulcères vénériens, particulièrement de la gorge, avec suppuration âcre et ichoreuse, dans les individus cachectiques.

Pr. Extrait de gratiole,
Poudre de fenouil,
Yeux d'écrevisses, } de chaque depuis 5 grains jusqu'à 8.

Ce remède agit ordinairement par la salive et les urines; il purge rarement, et plus rarement encore il excite la sueur. Si cependant cela arrive, entre autres symptômes qu'éprouvent les malades, ils se plaignent sur-tout de céphalalgie.

Dans les maladies vénériennes cutanées, dans la gale, dans les dartres même les plus invétérées, les bains et une infusion fortement saturée de scordium, prise à la dose d'une livre, trois ou quatre fois par jour, et même plus souvent, réussissent à merveille. La poudre de scordium n'est pas sans avantage dans la gale vénérienne; mais cette plante agit plus lentement sous cette forme qu'en infusion.

Le remède suivant est fort efficace dans les chancres vénériens lardacés, et dans ceux même qui ne présentent pas cet aspect.

Pr. Suc de ciguë, 2 onces.
Calomel (muriate de mercure doux sublimé), un gros et demi.

Faites épaissir ce mélange. On en étend une légère couche sur un plumaceau de charpie, dont on couvre l'ulcère, et l'on réitère le pansement plusieurs fois par jour. On peut en hiver substituer l'extrait de ciguë au suc de cette plante; mais alors la guérison s'opère plus lentement.

Il faut être bien prudent dans l'emploi des remèdes tirés du plomb dans les chancres vénériens. J'ai vu un malade affecté de blennorrhagie qui, pour avoir souvent trempé la verge dans une préparation très-active de ce métal, devint impuissant, perdit toute sensibilité du membre viril, et éprouva, pendant plusieurs années, des douleurs affreuses dans les aines.

Outre les décoctions, les cataplasmes et les bains émolliens, les fleurs de soufre (soufre sublimé), données à l'intérieur, furent d'un très-grand secours à ce malade.

Je ne soutiendrai point pour cela que toutes les préparations de plomb employées extérieurement soient nuisibles; elles sont, au contraire, fort avantageuses dans quelques affections cutanées; mais leur usage demande beaucoup de circonspection.

Pour guérir la maladie vénérienne, et même plusieurs de ses symptômes, il est souvent nécessaire d'en venir aux frictions mercurielles, que les bains doivent précéder, à moins que le malade ne soit extrêmement foible.

Il faut éteindre le mercure avec une graisse récente. Il convient aussi de garder l'onguent dans un endroit frais, et de le préparer sans térébenthine, dans la crainte de causer des pustules à la peau. On craint moins cet inconvénient lors-

qu'au lieu de graisse on se sert de beurre de cacao.

La salivation doit être soigneusement évitée.

Le camphre joint à l'onguent mercuriel ne suffit pas pour la prévenir.

Les mercuriaux ne conviennent guère aux scorbutiques, ou du moins il ne faut les leur administrer qu'avec les plus grandes précautions.

Il faut être en garde contre les ulcères que la salivation produit dans la bouche. On feroit le plus grand tort au malade en prenant ces ulcères pour vénériens, et en continuant l'usage du mercure.

On arrête dans son principe ce flux de salive par les bains tièdes, une diète légère, des boissons mucilagineuses, des lavemens et de doux purgatifs; mais ces derniers remèdes exigent quelque prudence; car ils peuvent attirer toute l'action du mercure sur les intestins, et produire une diarrhée colliquative. *Boerhaave* a vu un jeune homme de qualité que cette diarrhée fit périr promptement.

Il est nécessaire que le malade soit traité dans un endroit chaud, et qu'il évite la fraîcheur des nuits. Faute d'avoir pris ces deux précautions, les humeurs ont été souvent transportées avec violence sur les intestins.

Lorsque cet accident arrive, malgré tout ce qu'on a pu faire pour l'empêcher, il faut avoir recours aux lavemens émolliens, aux décoctions adoucissantes, aux mixtures de gomme arabique, à l'opium, etc.

Dans les salivations excessives, le soufre et le camphre donnés intérieurement sont avantageux. Si les conduits salivaires sont fort relâchés, et que le malade n'éprouve pas des douleurs bien vives dans la bouche, des gargarismes avec la décoction de tormentille sont d'un grand secours; mais si le corps a perdu ses forces par cette effusion considérable de salive, les doux martiaux conviennent.

Les malades déjà fort affoiblis ne doivent pas être soumis à une diète trop rigoureuse.

Ceux qui, pendant l'usage des frictions, tombent dans une foiblesse considérable ou éprouvent des sueurs abondantes, ont besoin de quinquina.

Le mercure gommeux de *Plenk* doit être recommandé aux malades qui, étant retenus par leurs affaires ou par d'autres causes, ne peuvent faire usage des frictions.

Il faut quelquefois ajouter à ce mélange plus de gomme arabique que n'en prescrit l'auteur.

Cette préparation a sur les autres l'avantage de fatiguer moins l'estomac : si elle excite cependant

la salivation, on suivra la conduite que nous avons indiquée plus haut.

On ne peut pas toujours employer les frictions ; les uns ne les supportent pas, et se trouvent bien du mercure pris intérieurement ; d'autres, au contraire, sont fatigués par le mercure à l'intérieur, et s'accommodent mieux des frictions.

C'est avec les plus grandes précautions qu'il faut administrer les mercuriaux aux malades qui ont les nerfs fort irritables, et à ceux qui ont craché le sang. *Oosterdykschacht* interdit absolument ce remède aux vénériens qui ont des anévrismes ; car on a observé que l'abus du mercure produisoit quelquefois des tumeurs anévrismatiques.

Un grand nombre de malades profondément infectés, et regardés comme incurables, ayant subi plusieurs fois, sans succès, le traitement le plus méthodique par les frictions hors de l'hôpital, ont été guéris entre nos mains par l'emploi des autres méthodes.

Dans les tophus et les caries, outre les frictions mercurielles que nous faisions administrer aux malades, lorsqu'ils n'en avoient pas fait usage auparavant, nous avons retiré le plus grand avantage de l'ethiops antimonial (oxide de mercure et d'antimoine sulfuré noir), secondé par les purgatifs et par une boisson abondante de la seconde décoction de salsepareille.

J'ai quelquefois donné avec succès, trois ou quatre fois par jour, dans les douleurs des membres les plus violentes, et dans les flueurs blanches d'une mauvaise nature, l'éthiops antimonial, dont le célèbre *Baldinger* (1) avoit déjà éprouvé les merveilleux effets contre la teigne, les scrofules et la gale. Il faut cependant ajouter plus de soufre qu'*Huxham* n'en prescrit.

Pr. Fleurs de soufre (soufre sublimé),	2 parties.
Antimoine cru (sulfure d'antimoine) réduit en poudre très-fine,	3 parties.
Argent vif,	4 parties.

Mêlez bien exactement toutes ces substances par une trituration longue et constante.

Nous avons aussi employé des pilules avec le mercure et la résine de gaïac; mais elles n'ont pas eu la même efficacité que l'éthiops.

La décoction du bois de genevrier avec l'antimoine (*voy.* la form. n°. 43) a produit de bons effets dans les indurations des bubons et des testicules, et chez les personnes qui, outre la maladie vénérienne, éprouvoient aussi des affections scrofuleuses.

Mais nous n'avons trouvé aucun remède plus

---

(1) *Histor. med. mercur. et mercurialium*, part. 1, p. 47.

efficace, dans ces cas, que la décoction d'antimoine et de salsepareille.

Rutty (1) assure que la décoction des bois doit être préférée lorsque le mal a son siége dans les os, parce que l'action subtile de ces sudorifiques pénètre jusqu'à la substance osseuse.

Lazare Rivière dissipa une affection syphilitique, accompagnée d'exostoses, par la décoction du gaïac et de l'antimoine. *Henri III*, roi de France, fut guéri sans mercure par une sueur abondante que lui procura la décoction des bois sudorifiques.

Le fameux *Udalric de Hutten* avoit une maladie vénérienne depuis neuf ans, et avoit éprouvé onze fois sans succès le traitement par la salivation. La décoction de gaïac le guérit parfaitement.

Le célèbre *Fordyce* recommande la décoction de salsepareille lorsque les os, et particulièrement les os écailleux, ont été affectés par le principe vénérien; mais il veut que les frictions mercurielles précèdent l'usage de cette décoction. Il en vante encore, et avec raison, les bons effets dans la gale vénérienne, ou toutes les fois que le traitement par le mercure n'a pas réussi, soit par la faute du malade, soit parce que ce remède

---

(1) Page 37.

n'étoit point approprié à la nature des symptômes.

Il est certain que cette décoction agit d'une manière plus prompte et plus heureuse dans les individus qui ont fait usage du mercure auparavant. J'ai cependant guéri par elle un grand nombre de malades qui n'avoient pris du mercure ni à l'intérieur, ni en frictions.

Le même remède est de la plus grande utilité dans les tophus, dans la gale vénérienne, et surtout dans les douleurs ostéocopes. Il faut purger d'abord les premières voies, et favoriser la sueur par le séjour au lit. On en prend depuis deux livres jusqu'à trois, quatre fois par jour.

Une seconde décoction de salsepareille, faite avec le marc de la première, peut servir de boisson ordinaire.

Les sudorifiques ne conviennent guère aux malades qui sont fort maigres.

Pendant l'usage des bois, on donne avec le plus grand avantage de légers purgatifs avec le mercure doux (muriate mercuriel doux). Il faut cependant avoir toujours égard à l'état des forces, à la nature des symptômes et à la violence du mal.

Nous avons obtenu aussi les meilleurs effets de la décoction d'antimoine (sulfure d'antimoine) et de salsepareille dans la phthisie et la consomption vénériennes. On commence par une petite dose :

on en donne, par exemple, au malade, deux onces toutes les deux ou trois heures. Il arrive cependant quelquefois que cette dose, toute foible qu'elle est, affecte les poumons : si une légère saignée et le lait ne calment point le resserrement de poitrine, on cessera l'usage de la décoction sudorifique.

Si les malades sont fort affoiblis, il faut joindre à cette décoction le quinquina et le lait même, pour réparer les forces épuisées.

Quelques auteurs conseillent, dans la phthisie vénérienne, le lait d'une chèvre qu'on frotte de mercure ; mais l'animal éprouve bientôt un engorgement de la gorge : il refuse les alimens et perd son lait.

L'infusion de malt réussit à merveilles dans la phthisie et le scorbut par cause vénérienne (*).

(*) On vante beaucoup en Allemagne, depuis quelques années, l'extrait de noix vertes contre les phthisies vénériennes. C'est un tonique puissant auquel *Girtanner*, *Brambilla*, et plusieurs autres, accordent des propriétés anti-syphilitiques. Je l'ai employé une seule fois de la manière la plus méthodique, contre une phthisie pulmonaire vénérienne, déjà parvenue au second degré lorsqu'on m'en confia le traitement. Le malade prit cet extrait pendant vingt-sept jours, et à la plus haute dose, sans éprouver aucun soulagement ; ce qui me détermina à en abandonner l'usage. Je pense que ce remède n'est réellement avantageux que

L'habile *Zeller*, chirurgien de l'hôpital général, homme très-versé dans la connoissance et le traitement des affections vénériennes, a observé que les malades dont la pupille est fort dilatée, guérissent plus lentement que les autres. Ils ont en général la langue impure, et les remèdes anti-syphilitiques n'opèrent chez eux qu'après qu'on a purgé les premières voies par des résolutifs et de doux évacuans.

Il faut aussi rechercher avec soin si l'affection vénérienne n'est pas compliquée avec quelque autre maladie ; car souvent on ne s'occupe que du virus syphilitique, et l'on néglige les symptômes qui tiennent à la complication ; ce qui fait que les malades vont de mal en pis.

Quelques auteurs vantent contre les affections

---

dans la consomption produite par une maladie vénérienne invétérée, ou par l'abus du mercure. Voici la manière de l'employer : on fait fondre une once de cet extrait dans deux onces d'eau de cannelle simple, et le malade prend, deux fois par jour, une cuillerée de cette mixture dans une verrée d'eau ou de boisson appropriée à son état. On augmente cette dose peu à peu jusqu'à ce que le malade prenne une once ou une once et demie d'extrait dans les vingt quatre heures. Si je pouvois en parler ici comme vermifuge, je citerois plusieurs observations qui prouvent que c'est un puissant remède contre les vers lombrics. (*Note du Traducteur.*)

vénériennes le sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif dissous dans l'eau-de-vie de grains: d'autres le proscrivent comme un remède dangereux.

Abraham Gordon (1) dit avoir éprouvé dans sa pratique les effets merveilleux de cette préparation. Feu le docteur *Locher*, ancien médecin de l'hôpital de Saint-Marc, rapporte que presque tous les malades de cette maison qui avoient un vice vénérien furent guéris par le sublimé corrosif. Cependant les actes de Suède nous apprennent que le sublimé ayant été administré à un très-grand nombre de malades, un ou deux seulement en avoient obtenu de bons effets; que beaucoup d'autres étoient retombés dans les mêmes maux, après avoir été imparfaitement guéris; que d'autres enfin n'en avoient retiré aucun soulagement, et même avoient été attaqués d'hypocondrie, d'affections de poitrine et de vomissemens, quoiqu'on eût ajouté au sublimé l'eau de cannelle, le camphre, etc.

Les médecins de Paris ont observé aussi des symptômes funestes, produits par le sublimé (2).

---

(1) *Medical observations and inquiries*, 1758, v. 1, p. 369.

(2) *Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie*, t. IV. Paris, 1768.

Wathen atteste qu'en effet ce remède diminue les douleurs nocturnes, les exostoses et les éruptions cutanées ; mais que ces symptômes reviennent bientôt avec la même violence (1).

Les médecins russes (2), qui sont d'ailleurs partisans du sublimé corrosif, disent cependant qu'il ne réussit pas sans les bains ; ils vantent l'usage simultanée de la décoction de salsepareille, ayant observé que plusieurs malades sont morts ne pouvant suer.

S'il faut citer mon expérience après celle de ces grands maîtres, je dirai que j'ai vu peu de malades auxquels le sublimé (muriate de mercure corrosif) fût réellement avantageux; mais que j'en ai vu un grand nombre auxquels il a causé des contractions de membres, des maux de nerfs incurables, des hémoptysies et des phthisies mortelles. Il convient quelquefois aux hommes robustes, ou qui ont beaucoup d'embonpoint ; mais *Storck* (3) en défend avec raison l'usage aux malades fort irritables, ou qui ont la poitrine délicate, ou qui sont sujets aux hémorragies, etc.

---

(1) *Observ. pract. de lue ven.*

(2) *Petersburger journal*; may 1780.

(3) Tome II, p. 264.

Ma pratique et mes conseils ont fait abandonner l'usage du sublimé à l'hôpital général.

C'est par l'oubli de toute espèce de prudence qu'on administre aux nourrices ce remède violent et caustique, vrai poison pour les jeunes enfans ; l'on a aussi à craindre de voir ces petits malades suffoqués par l'excrétion copieuse de salive que ce remède provoque ordinairement.

Le sublimé réduit en pilules avec la mie de pain est encore plus dangereux que sa dissolution. Le célèbre *de Mertens* en a vu des effets si funestes, qu'il conseille de le bannir entièrement de la pratique.

Cependant cette manière de prendre le sublimé est quelquefois moins pernicieuse que l'autre, comme l'observe *Baldinger* (1) ; car, souvent ces pilules sont rejetées par le vomissement avant que d'avoir été dissoutes dans l'estomac.

J'ai observé des coliques atroces, des superpurgations et des fièvres lentes causées par les pilules de *Keyser* (pilules d'acétite de mercure), qui ne sont qu'une dissolution de mercure dans du vinaigre fort concentré.

On vante aussi contre le virus syphilitique la décoction du *lobellia longiflora,* que l'illustre *Murray* recommande d'employer avec beaucoup

(1) Part. II, p. 34.

de précaution (1). N'ayant pu trouver cette plante dans les pharmacies de Vienne, je ne saurois rien dire de ses vertus d'après mes propres observations.

Winterl, professeur à Bude, avoit écrit à Vienne que des femmes, sur les frontières de la Hongrie, guérissoient les maladies vénériennes avec la racine d'astragale *(astragalus exscapus)*; aussitôt le célèbre baron de *Storck*, à qui la médecine doit tant de belles découvertes, me pria d'employer ce remède à l'hôpital général; ce que je fis sur-le-champ pour répondre à son désir, et j'observai ce qui suit.

Comme on ne connoissoit point encore la dose de cette racine, ni la manière de la prendre, je l'ordonnai sous la forme suivante :

Pr. Racine d'astragale *(astragalus exscapus)*, demi-once

Faites bouillir dans quinze onces d'eau jusqu'à réduction d'une livre. A prendre matin et soir.

Cette décoction, qui n'a rien de désagréable au goût, approche beaucoup, par la saveur, de l'infusion de réglisse.

Je ne rapporterai ici que quatre observations sur les effets de cette racine, n'ayant pu m'en

---

(1) Page 516.

procurer assez pour faire un plus grand nombre d'expériences.

Une femme âgée de quarante - huit ans, affectée de douleurs, et portant à la tête trois tophus, dont un étoit ulcéré, fut tranportée dans notre hôpital le 26 juillet 1785 : elle fut purgée d'abord, et passa de suite à la décoction d'astragale. La première semaine ce remède lui procura, tous les jours, six ou sept selles. Les évacuations alvines diminuèrent pendant la seconde semaine et la troisième. Les urines commencèrent alors à devenir plus abondantes, et il survint des sueurs nocturnes copieuses, qui persistèrent jusqu'à l'entière guérison. Les douleurs arthritiques se dissipèrent bientôt ; le tophus ulcéré fut guéri par de simples topiques quatre semaines après l'entrée de la malade à l'hôpital. Les deux autres avoient entièrement disparu, sans aucune application, le premier septembre, et la malade sortit parfaitement guérie.

Une autre femme, âgée de vingt ans, nouvellement accouchée et affectée d'un grand nombre de tophus douloureux, entra à l'hôpital le 28 octobre de la même année. Pendant les quatre premiers jours elle n'éprouva aucun effet sensible de cette décoction ; mais les six jours suivans elle fut vivement purgée, et se plaignit de céphalalgie. Aux évacuations alvines succédèrent des

sueurs nocturnes considérables et des urines abondantes qui alternoient avec des douleurs d'estomac. Enfin elle se rétablit très-bien, et quitta l'hôpital le 5 décembre suivant.

Une autre femme, âgée de cinquante ans, affectée de dartres, d'ulcère vénérien et d'une douleur rhumatismale, commença l'usage de l'astragale le 6 octobre : pendant les huit premiers jours elle éprouva quelques selles ; ensuite elle rendit des urines abondantes d'une couleur tout à fait naturelle ; enfin, le 19 novembre, elle quitta la maison parfaitement guérie : il ne lui restoit d'autre mal qu'un léger gonflement sans douleur au genou.

Le sujet de la quatrième observation est un jeune homme de vingt-un ans, qui vint à l'hôpital le 7 octobre avec deux bubons dans un état d'induration, mais fort inégaux. Dès qu'il eut commencé à prendre l'astragale, il sua fortement ; les sueurs durèrent les cinq premières nuits ; alors des urines très-abondantes survinrent, et le malade fut entièrement guéri le 30 octobre.

Aucun de ces individus, autant que j'ai pu le savoir, n'avoit fait usage du mercure auparavant.

Au moment où j'écris ces observations, deux vénériens prennent avec succès la racine d'astra-

gale, dont on m'a envoyé une nouvelle provision (*).

(*) Différens médecins ont cherché, par des observations ultérieures, à constater ces propriétés de l'astragale. *Chricton* en Angleterre, *Carminati* en Italie, et plusieurs autres en Hollande et en Allemagne ont fait sur cette racine des expériences intéressantes, dont on peut lire les résultats dans la Matière médicale de *Murray*, t. II, p. 467 et suivantes. *Carminati* pense que, quoique cette racine ne puisse point guérir la maladie vénérienne invétérée, elle en arrête cependant les progrès beaucoup plus sûrement que tous les anti-syphilitiques du règne végétal. Dans le courant de l'année 1804, j'employai sur dix vénériens, tant hommes que femmes, la racine d'astragale, et voici ce que j'observai dans ces expériences : 1°. aucun de ces malades ne fut purgé par cette racine, et même aucun d'eux n'eut le ventre plus relâché pendant son usage; 2°. la plupart rendirent des urines abondantes, et quelques-uns seulement suèrent beaucoup; 3°. ces derniers furent beaucoup plus soulagés que les autres; 4°. la racine d'astragale fut plus salutaire dans les douleurs ostéocopes que dans les autres symptômes vénériens; 5°. on peut porter la dose de cette racine à une once pour les vingt-quatre heures, et en couper sans inconvénient la décoction avec le lait; 6°. enfin, j'ai observé que cette racine seule est insuffisante pour guérir les maladies vénériennes, mais qu'elle en soulage les symptômes, et que la douce-amère est de tous les bois anti-vénériens celui auquel on peut l'associer avec le plus d'avantage. (*Note du Traducteur.*)

FORMULES.

N°. 1.

℞ Eau commune, 10 onces.
Sel de Duobus (sulfate de potasse), } *aâ* demi-once.
Vinaigre de vin,
Nitre purifié, un gros.
Rob de sureau, 2 onces.

N°. 2.

℞ Camphre broyé avec la gomme arabique, un grain.
Nitre purifié, 4 grains.
Sucre, un scrupule.

Mêlez et faites une poudre.

N°. 3.

℞ Sel d'Epsom (sulfate de magnésie), 6 gros.

Faites fondre dans quatre onces d'eau pour un lavement.

N° 4.

℞ Tartre émétique (tartrite de potasse antimonié), 4 grains.
Eau commune, 4 onces.

Pour un lavement.

N°. 5.

℞ Gomme ammoniaque dissoute dans un jaune d'œuf, 2 gros.
Extrait d'aulnée, 2 scrupules.
Eau d'hysope, 8 onces.
Oximel scillitique, } *aâ* une once et demie.
Sirop d'hysope,

N°. 6.

℞ Eau de framboises,		9 onces.
Suc de citron (acide citrique),	} *aâ*	6 gros.
Sel de Glauber (sulfate de soude),		
Sirop de framboises,		2 onces.

N°. 7.

℞ Quinquina concassé, 10 gros.

Faites bouillir pendant une heure dans de l'eau commune, et servez-vous pour lavement de la colature, qui sera d'une livre : on en injectera quatre onces à la fois.

N°. 8.

℞ Camphre, 15 grains.
Poudre de gomme arabique, un gros.

Après avoir long-temps mêlé et trituré ces deux substances dans un mortier de verre, ajoutez :

Eau de mélisse, 4 onces.
Sirop de kermès, demi-once.

N°. 9.

℞ Feuilles d'oranger, une once et 6 gros.

Faites bouillir à vaisseau fermé, pendant deux ou trois heures, dans vingt onces

d'eau commune, et ajoutez à la colature :

Vin rouge, 10 onces.
Sucre, quantité suffisante pour édulcorer.

℞ Feuilles d'oranger, une once.

Versez dessus une livre et demie d'eau bouillante; faites bouillir un instant; laissez en digestion pendant huit heures, et donnez la colature.

N°. 10.

℞ Racine de valériane sauvage, 6 gros.
Galbanum, } *aâ* un gros et demi.
Sagapenum, }
Assa-fœtida, un gros.

Faites des pilules de trois grains.

N°. 11.

℞ Quinquina, une once.

Faites bouillir, pendant une heure, dans de l'eau commune, et ajoutez :

Fleurs de bouillon blanc, demi-once.
Racine de réglisse, 6 gros.

Faites infuser pendant un demi-quart-d'heure. A la colature, qui sera de quatorze onces, ajoutez :

Sirop de pavot blanc, une once.

N°. 12.

℞ Extrait de trèfle d'eau, 6 gros.
Gomme ammoniaque, 2 gros.
Rhubarbe, 1 gros.

Faites selon l'art des pilules de deux grains.

N°. 13.

℞ Kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), 1 grain.
Sucre blanc, 1 scrup.
Extrait de réglisse, 4 grains.

Mêlez et faites une poudre.

N°. 14.

℞ Gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre scillitique, 2 gros.
Eau d'hysope, 6 onces.
Sirop d'hysope, une once et demie.

N°. 15.

℞ Fleurs de soufre (soufre sublimé), 1 gros.
Gomme arabique, } *aâ* 1 gros et demi.
adragant, }
Extrait de réglisse, } *aâ* 2 gros.
Sucre, }
Kermès minéral (oxide d'antimoine hydro-sulfuré rouge), depuis 2 grains jusqu'à 4.

Mêlez et faites une poudre.

N°. 16.

℞ Racine de grande consoude,		
Feuilles d'aigremoine,	*aā*	une once.
de petite ortie,		

Faites bouillir dans de l'eau pendant un quart-d'heure. A la colature, qui sera de quatorze onces, ajoutez :

Sirop de coquelicot, une once.

N°. 17.

℞ Alun cru (sulfate d'alumine), depuis 5 grains jusqu'à 6.	
Gomme arabique,	8 grains.
Sucre,	un scrupule.

Mêlez et faites une poudre.

N°. 18.

℞ Eau de fleurs de coquelicot,	8 onces.
Gomme arabique,	demi-once.
Alun (sulfate d'alumine),	demi-gros.
Sirop de diacode,	une once.

N°. 19.

℞ Racine de polygala amer, 2 onces.

Faites bouillir, pendant un quart-d'heure, dans une livre et demie d'eau, puis ajoutez :

Racine de réglisse, 6 gros.

Faites infuser pendant un demi-quart-d'heure, et donnez la colature.

N°. 20.

℞ Lichen d'Islande, une once.

Faites bouillir pendant demi-heure dans de l'eau commune, et ajoutez :

Racine de réglisse, 3 gros.

Faites infuser pendant sept ou huit minutes, et donnez la colature, qui sera de quatorze onces.

N°. 21.

℞ Tiges de douce-amère, 2 onces.

Après les avoir fendues et légèrement écrasées, faites-les infuser dans suffisante quantité d'eau bouillante pendant demi-heure. Faites bouillir un instant. A la colature, qui sera de deux livres, ajoutez :

Oximel scillitique, } *aâ* une once.
Sirop d'hysope, }

N°. 22.

℞ Scille légèrement desséchée, une once.

Versez dessus :

Bon vin, 16 onces.

Laissez infuser, à vaisseau couvert, pendant vingt-quatre heures, dans un endroit mé-

diocrement chaud. Faites bouillir un instant la colature avec le double de son poids de sucre, pour lui donner la consistance de sirop.

℞ Vinaigre scillitique, une partie.
Sucre blanc, 2 parties.

Après une seule ébullition retirez du feu.

N°. 23.

℞ Scille récente, demi-once.
Ecorce de cannelle, une once.

Faites infuser dans deux livres de bon vin d'Autriche.

N°. 24.

℞ Quinquina, 6 gros.
Limaille de fer non-rouillée, } *aâ* 2 gros.
Thériaque diatessaron, }
Sirop de cannelle, quantité suffisante pour faire un électuaire mou.

N°. 25.

℞ Quinquina, une once.
Feuilles de trèfle d'eau, 6 gros.
Limaille de fer non-rouillée, } *aâ* 2 gros.
Ecorce de cannelle, }

Faites un vin médicinal avec deux livres du meilleur vin d'Autriche.

N°. 26.

℞ Feuilles de marjolaine, de rue, Fleurs de lavande, } *aâ* 2 onces.

Faites infuser, pendant vingt heures dans du vin rouge de Hongrie : on mêlera la colature, qui sera de deux livres, avec l'eau de chaux.

N°. 27.

℞ Teinture de mars apéritive de Glauber, 4 onces.
Extrait d'ellébore noir, 2 gros.

N°. 28.

℞ Malt écrasé sous la meule, demi-livre.

Faites bouillir, pendant un quart-d'heure, dans suffisante quantité d'eau, et donnez, pour l'usage, la colature, qui sera de quatre livres.

N°. 29.

℞ Eau de mélisse, 8 onces.
Cachou, 3 gros.
Camphre trituré avec la gomme arabique, 8 grains.
Sirop de kermès, une once.

N°. 30.

℞ Racine de serpentaire, une once.

Versez dessus une livre et demie d'eau

bouillante ; laissez en infusion, pendant douze heures, dans un endroit médiocrement chaud. Ajoutez à la colature :

Sucre, demi-once.

N°. 31.

℞ Ecorce de simarouba, 2 gros.]

Faites bouillir dans deux livres d'eau jusqu'à diminution d'un tiers.

N°. 32.

℞ Racine de tormentille, demi-once.

Faites bouillir dans l'eau commune pendant demi-heure. A la colature, qui sera d'une livre, ajoutez :

Gomme arabique, demi-once.
Camphre, 8 grains.

On en injectera quatre onces à la fois.

N°. 33.

℞ Eau de fenouil,	6 gros.
Teinture aqueuse de rhubarbe,	2 gros.
Savon de Venise dissous dans un jaune d'œuf,	16 grains.
Sirop de chicorée,	demi-onc.
Eau commune,	une once.
Savon, depuis 10 grains jusqu'à 15.	
Miel,	un gros.

Mêlez.

N°. 34.

℞ Racine de dent de lion avec toute la plante, 3 onces.
Tamarin, 2 onces.

Faites bouillir dans l'eau pendant un quart-d'heure. A la colature, qui sera d'une livre et demie, ajoutez :

Sel de Glauber (sulfate de soude), 6 gros.
Sirop des deux racines, quant. suffis. pour édulcorer.

N°. 35.

℞ Huile de ricin, 3 onces.
Sirop de guimauve, 2 onces.
Jaune d'œuf, quantité suffisante.

Après avoir long-temps trituré et incorporé toutes ces substances, ajoutez :

Eau commune, 10 onces.

N°. 36.

℞ Espèces émollientes, demi-livre.

Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau pour former un cataplasme.

N°. 37.

℞ Eau de fontaine, une livre.
Sirop de guimauve, } *aā* 3 gros.
Gomme arabique, }

℞ Huile d'amandes douces, } *aâ* 2 onces.
Sirop de guimauve, }
Gomme arabique, 2 gros.
Eau commune, 10 onces.

N°. 38.

℞ Racine de salep, un gros et demi.

Faites bouillir, pendant un quart-d'heure, dans de l'eau. A la colature, qui sera d'une livre et demie, ajoutez :

Sirop de guimauve, une once et demie.

℞ Racine de satyrium réduite en poudre, demi-once.

Faites fondre dans dix onces d'eau chaude, et ajoutez :

Sirop de grande consoude, une once.

N°. 39.

℞ Dent de lion avec toute la plante, 3 parties.
Oseille et bécabunga récens, *aâ* une partie.

Exprimez-en quatre onces de suc et ajoutez :

Suc d'orange, demi-once.

N°. 40.

℞ Nitre purifié, } *aâ* 4 onces.
Tartre vitriolé (sulfate de potasse), }

Après avoir pulvérisé et mêlé ces deux sels, jetez-les dans un creuset rougi au feu. Laissez liquéfier la masse pendant demi-heure: lorsqu'elle sera refroidie, et qu'on

l'aura de nouveau réduite en poudre, on ajoutera :

Opium purifié,	aá	une once.
Racine d'ipécacuanha,		
de réglisse,		

Mêlez et faites une poudre très-fine.

No. 41.

℞ Farine de fève,		demi-livre.
Savon de Venise,		4 onces.
Herbe de ciguë,	aá	une once et demie.
d'arnica,		

Faites cuire dans suffisante quantité d'eau de fontaine pour un cataplasme.

No. 42.

℞ Gomme arabique,	demi-once.
Mastic,	2 gros.
Extrait de tormentille,	un gros.

Faites, avec la térébenthine cuite, des pilules de trois grains.

No. 43.

℞ Antimoine enfermé dans un nouet,	6 gros.
Bois de genévrier,	demi-livre.

Faites bouillir dans onze livres d'eau, jusqu'à réduction de moitié ; à la fin de l'ébullition ajoutez :

Racine de réglisse, une once.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

De l'Imprimerie de FEUGUERAY, rue Pierre-Sarrazin, n°. 11.

ERRATA.

Page 22,	ligne 20,	de personnes,	*lisez* des personnes.
96,	4,	mon consin,	mon cousin.
158,	15,	avoir traité,	d'avoir traité.
193,	19,	Quant,	Quand.
199,	14,	à la dose,	donnée à la dose.
230,	5 et 6,	cours du ventre,	cours de ventre.
314,	dernière ligne,	deux fois par jour,	quatre fois par jour.
332,	2,	corrosif,	corrosif).

